



***Dottorato di Ricerca in Linguistica Generale,
Storica, Applicata, Computazionale e delle Lingue Moderne
L-LIN/04***

Tesi di dottorato:

**LES FIGURES DE RHÉTORIQUE
DANS LES INTERACTIONS ACADÉMIQUES EN FRANÇAIS**

Candidato:

Marco Vanni

Tutori:

Prof. Roberto Peroni

Prof. Giacomo Ferrari



Presidente: Prof. Franco Fanciullo

Triennio 2007-2010

TABLE DES MATIÈRES

0. <i>Introduction</i>	4
1. <i>De la figure à la configuration</i>	
1.1. <i>La problématique. Configurations variables et leur fonction rhétorique</i>	5
1.2. <i>Situations des interactions du corpus</i>	7
1.3. <i>Identification des unités des interactions: terminologie et contenus</i>	10
1.4. <i>Méthodes d'analyse exploratoire des variables utilisées à des fins argumentatifs</i>	14
1.5. <i>Articulation des figures à la rhétorique et au sens</i>	18
1.6. <i>Approche pragma-dialectique et néo-rhétorique de l'argumentation</i>	21
1.7. <i>La signification: produit de l'argumentation et catégorie rhétorique</i>	28
2. <i>Les figures de parole dans les discussions des chercheurs</i>	
2.1. <i>Prémisse. Le discours académique</i>	31
2.2. <i>Les figures de mot dans le discours académique</i>	35
2.3. <i>Un argument rhétorique: l'étymologie</i>	44
2.4. <i>Conclusions</i>	48

3. <i>Les tropes. Les figures de sens dans les interactions universitaires</i>	50
3.1. <i>Les tropes simples. La métonymie, l'antonomase</i>	56
3.2. <i>Les tropes simples. La métaphore</i>	62
3.3. <i>Les tropes complexes</i>	76
3.4. <i>Conclusions</i>	87
4. <i>Les figures de construction dans les échanges des chercheurs</i>	88
4.1. <i>Figures par soustraction: ellipse, asyndète, zeugma</i>	89
4.2. <i>Figures par répétition: le polysyndète, l'antithèse</i>	98
4.3. <i>Figures diverses: le chiasme, l'hyperbate, l'anacoluthé</i>	104
4.4. <i>Conclusions</i>	115
5. <i>Les figures de pensée dans le langage académique</i>	116
5.1. <i>L'allégorie: une figure didactique?</i>	117
5.2. <i>Figures d'énonciation: apostrophe, préterition, épanorthose</i>	122
5.3. <i>Figures d'argument: conglobation, prolepse, apodioxie, chleuasme</i>	128
5.4. <i>Conclusions</i>	142
6. <i>Conclusion</i>	143
7. <i>Bibliographie</i>	152

0. INTRODUCTION

Puisque dans ma thèse je me propose d'analyser les figures de rhétorique dans un corpus d'interactions académiques, au moment de préparer le plan du travail je me suis rattaché à la répartition courante des figures du discours, au carrefour entre la rhétorique classique et la nouvelle rhétorique, qui prévoit les figures de mot, de sens, de construction, de pensée.

Comme premier chapitre de ma thèse j'utiliserai une section introductive et générale sous le titre de *De la figure à la configuration*. En effet ce travail est porté par l'hypothèse selon laquelle la figure n'est pas un décalage par rapport au langage ordinaire, mais une configuration qui lui appartient fondamentalement et qui se rencontre donc dans le discours scientifique, ou à prétentions scientifique, comme c'est le cas dans le discours académique.

Au début du deuxième chapitre j'ai inséré une prémisse qui traite le discours académique en général, mon domaine d'étude, avant d'aborder l'analyse des figures de parole dans les interactions universitaires. Puisque les théories sur la métaphore sont très développées, dans le chapitre suivant, après une introduction sur les tropes en général, j'ai partagé la partie concernant les tropes simples en deux paragraphes, le premier ayant a sujet la métonymie, la synecdoque, l'antonomase, le second traitant la métaphore. Le troisième paragraphe du chapitre 3 analyse les tropes complexes: litote, hyperbole, etc.

Le chapitre 4 traite les figures de construction, le chapitre 5 les figures de pensée dans les échanges des chercheurs; les catégories rhétoriques de ces deux dernières classes sont énumérées dans la table des matières.

En l'espèce cette thèse illustrera les figures de rhétorique dans un corpus d'interactions représentatives de l'univers linguistique universitaire, extraites de l'ouvrage de L. Mondada *Chercheurs en interaction. Comment émergent les savoirs* (2005)¹.

¹ Cf. MONDADA L., *Chercheurs en interaction. Comment émergent les savoirs*, (Le Savoir Suisse), Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne 2005.

1. DE LA FIGURE A LA CONFIGURATION

1.1. *La problématique. Configurations variables et leur fonction rhétorique*

Dans le cadre d'une enquête d'ethnographie du parlé, nous avons recueilli un corpus de cinq interactions ayant lieu durant des rencontres de chercheurs de disciplines historiques, sociologiques, médicales, écologiques, afin de documenter et décrire les techniques argumentatives des inter-actants, les recours linguistiques du discours académique et les processus de construction du sens. L'un des objectifs du présent travail est de vérifier les dynamiques et les conditions discursives, susceptibles de favoriser une mobilité conceptuelle, qui contribue à des configurations variables du sens, dues aux intentions persuasives des exposants et au degré d'acceptabilité des récepteurs. La construction de la signification est concevable comme la dernière phase d'un processus graduel, qui suppose la coexistence préalable de plusieurs valeurs dans certains secteurs, où une fluctuation sémantique ne se résout dans aucune des valeurs impliquées, mais est telle qu'une forme avec un seul signifié se partage dans des variantes de signifié. Ces constats nous emmènent à reformuler le concept de variable, et bien que traditionnellement les différences soient associées au plan du signifiant, en réinterprétant la variation de façon qu'elle inclue le signifié d'une unité, on est en mesure de percevoir des déplacements sémantiques imperceptibles. Dans la grammaire et dans le vocabulaire des interactions académiques du corpus, on reconnaît des zones, dont les unités ne se manifestent pas comme catégorielles, mais comme fluctuantes, continues, en rendant possibles des glissements internes d'interprétabilité. Cette zone hybride favorise l'émergence d'espaces de variabilité, qui peuvent soit se fixer comme tels, soit suivre des directions configuratrices, en privilégiant et légitimant une seule valeur conceptuelle, qui dépendra des buts argumentatifs des locuteurs.

A propos de la variabilité du signifié, l'opposition entre le sens propositionnel et le sens illocutoire est à considérer comme l'une des propriétés du langage, au contraire de la primauté du sens propre sur le sens connoté. En effet, à côté des fonctions cognitive et référentielle, l'une des trois fonctions du langage est la fonction symbolique par laquelle les signes, détachés de leur référent, se mettent en relation les uns avec les autres pour construire des univers nouveaux, une *nouvelle référence*. On reconnaît un usage normal du langage, appuyé sur les lois implicites de la transparence et de la sincérité, appelé «code de déontologie conversationnelle». Mais s'il est vrai que le mensonge est un des traits définitoires du langage, on se demande s'il convient de poser comme norme de référence un usage langagier direct². A cet égard Sacks témoigne que l'intention de renoncer à un projet est catégorisée étant une «blague», ou étant «sérieuse», avec des conséquences sur l'enchaînement à produire: aide du destinataire au «renonçant» dans le cas de l'annonce sérieuse, refus d'assumer des responsabilités en cas de «blague»³; ce double développement confirme l'égalité d'importance des sens littéral et figuré.

En effet dans l'analyse rhétorique-discursive des textes du corpus, nous envisageons de redéfinir le statut de «figure», une façon de s'exprimer en même temps «libre», à laquelle on n'a pas recours nécessairement pour communiquer, et «codifiée», étant une structure connue. Une figure est concevable comme la forme sensible de ce qui n'a pas de substance, qui n'acquerra de sens que si mise en discours, donnant lieu à une «configuration», l'expression d'une idée, qui exploite au mieux les propriétés de créativité et de sémantité du langage⁴, bien manifestes dans la «métonymie», créatrice de symboles à travers la nominalisation qui associe un signifiant à un signifié, et donne essor à une configuration stable, donc un objet de savoir, dans le cas de la «chaire», le symbole de

² Cf. GARDES-TAMINE J., *La rhétorique*, Colin, Paris 1996.

³ Cf. ROULET E. – BURGER M., *Les modèles du discours au défi d'un dialogue romanesque. L'incipit du roman de R. Pinget «Le libera»*, Presses Universitaires de Nancy (PUN), Nancy 2002.

⁴ Cf. GARDES-TAMINE J., *Rhétorique et poétique française du XIX au XXI siècles*, séminaire de l'A.U. 2008-2009, Université de la Sorbonne – Paris IV, U.F.R. de Langue française.

l'éloquence universitaire, un genre français à la fois savant, civique, publique⁵. Les figures se convertissent en configurations dans les conversations universitaires, dont la transcription nous montrera sans doute que le langage des philosophes n'est pas moins figé que celui des orateurs et des poètes, vu que notre idée est que les figures n'agissent pas seulement sur la sensibilité. Puisque les figures ne sont qu'une partie des interactions, le procédé meilleur pour illustrer ce qu'elles apportent à l'argumentation, consistera à les distribuer dans les séquences de la thèse. De prime abord, les «figures de parole», qui saisissent la matière sonore (rythme, son), rappellent le principe de l'arbitraire du signe, qui conçoit les mots comme non motivés: si deux signifiants sont identiques, leurs signifiés ne le sont pas nécessairement. Dans le discours académique les figures de mots, telles l'«antanaclase» et la dérivation, instaurent une harmonie apparente, qui suggère que les sons ne se ressemblent pas par hasard⁶, en favorisant la sensation du nouveau, qui frappe l'attention et est susceptible de jouer un rôle rhétorique.

1.2. *Situations des interactions du corpus*

Nous visons à démontrer qu'une connaissance sans cœur est vide, que le style académique des sciences humaines ne cesse d'être libre, clair, vivace, et tel que la pensée, la passion et la connaissance collaborent dans chaque recherche. La présentation des données dans un exposé consiste dans le dynamisme du langage et de la pensée, non dans le choix d'éléments préalables, dont la question emmène à repenser la plupart des problèmes sémantiques⁷ dans une perspective rhétorique. Dans les réunions d'équipe on aboutit à la connaissance à travers le développement, pas toujours

⁵ Cf. GÉRUZEZ E.-N., *Cours d'éloquence*, in SALAZAR PH.-J., *L'art de parler. Anthologie de manuels d'éloquence*, Klincksieck, Genève 2003.

⁶ Cf. REBOUL O., *Introduction à la rhétorique. Théorie et pratique*, PUF, Paris [1991] 1994².

⁷ Cf. PERELMAN CH. – OLBRECHTS-TYTECA L., *Traité de l'argumentation. La Nouvelle rhétorique*, Presses Universitaires de France (PUF), Paris 1958. On cite l'édition qu'on a consultée.

cohérent, de la conversation entre les interlocuteurs⁸, qui argumentent en exploitant les propriétés de «sémantèmes» des unités lexicales, qu'ils redéfinissent de façon interactive. En s'appuyant à cette prémisse, sur le modèle des enquêtes que Traverso et Ciliberti⁹ consacrent aux interactions universitaires, notre corpus inclura des polylogues, d'une durée de 25-30 minutes, qui impliquent des informateurs d'origines et d'âges différents.¹⁰ Durant les consultations des chercheurs, le demandeur est obligé de poser des questions pertinentes pour le sujet débattu, et l'expert répondant est tenu d'offrir des suggestions congruentes¹¹.

Parmi les paramètres qui sous-tendent les interactions des universitaires, une salle de conférences servira de siège à un symposium, une salle de classe à une réunion d'équipe, un bureau à un entretien, devenant le «site», à savoir le cadre spatio-temporel des conversations. Le commentaire de chaque interaction inclura des renseignements sur le «cadre participatif», à savoir le nombre et le «statut» ou rôle des participants; nous fixerons une distinction entre l'identité «discursive» de locuteur, récepteur, exposant, et «située»¹² de membre d'une équipe de recherche. On s'intéressera aux destinataires ratifiés, qui participent à part entière et constituent l'«aparté» et aux locuteurs «bivalents», qui alternent leur degré de participation et composent la «cantonade»¹³. Les dynamiques d'engagement des actants seront commentées sur la base des données verbales et la conférence sera ré-analysée comme une forme coopérative de la prédication.

Au sujet du cadre participatif, il faut considérer l'origine géolinguistique des parleurs, vu que des professeurs et des maîtres de conférences de toutes les provenances travaillent dans les instituts de

⁸ Cf. FEYERABEND K., *Dialogo sul metodo*, Sagittari Laterza, Roma-Bari 1976. On cite l'édition qu'on a lue.

⁹ Cf. CILIBERTI A. – ANDERSON L., *Le Forme della comunicazione accademica*, Angeli, Milano 2000.

¹⁰ Cf. TRAVERSO V., *Conversations familières. Analyse pragmatique des interactions*, Presses universitaires (PUL), Lyon 1996.

¹¹ Cf. MEYER – A. LEMPEREUR M., *Figures et conflits rhétoriques*, Éditions de l'Université, Bruxelles 1988.

¹² Cf. WODAK R., *Multiple Identities*, in J. HOLMES – M. MEYERHOFF, *Language and Gender*, Blackwell, London 2003.

¹³ Cf. GOFFMAN E., *Façons de parler*, Minuit, Paris 1992, pp. 133-204. On cite l'édition qu'on a consultée.

recherche; néanmoins, pour que cette thèse soit représentative de la langue française, nous avons choisi des informateurs natifs. Cet échantillon de professeurs est homogène du point de vue socioculturel et est composé d'informateurs âgés de 30 à 70 ans, hommes ou femmes, enseignants de toutes les disciplines. L'analyse de l'argumentation dans les interactions académiques fournira l'occasion de comprendre pourquoi un argument démontre qu'une théorie explique un phénomène mieux qu'une autre¹⁴.

Le corpus textuel sera composé de cinq conversations entre chercheurs extraites de l'abrégé de Lorenza Mondada *Chercheurs en interaction* (2005)¹⁵, qui rapporte la transcription d'une série de symposiums, pour ainsi créer un corpus, que Kerbrat-Orecchioni définit comme «tout échantillon du discours en interaction, supposé représentatif du phénomène à étudier»¹⁶, en l'espèce le discours académique. En l'occurrence ce corpus inclut dans l'ordre: une discussion entre médecins de l'appareil digestif; une rencontre entre spécialistes de l'histoire ancienne; une visioconférence entre médecins français, belges et suisses; une rencontre entre spécialistes d'histoire sociale; une discussion d'experts d'écologie de la montagne.

Dans le but d'analyser les figures de rhétorique attestées dans ce micro-corpus de cinq interactions académiques nous adopterons les conventions de transcription de l'équipe Val.Es.Co de Valence dirigée par Antonio Briz, qui intègre le système orthographique, utilisé pour investiguer la syntaxe, et le système littéral de Jefferson, qui rend compte des traits pragmatiques par les signes: $\uparrow\downarrow\rightarrow$, intonation; (()) séquence inintelligible; ((toujours)) transcription douteuse; /, //, ///: pauses brève, moyenne, longue; le caractère = signale l'enchaînement immédiat dans l'échange: 1 MOS «voilà... justement et» // 2 MON «=c'est c'est le beau côté de Manlius» dans un commentaire de Plutarque. Nous appliquerons le modèle de segmentation du texte communicatif aux interactions du corpus, où l'étiquetage des interventions sera hiérarchique à l'inverse: un numéro à gauche indiquera

¹⁴ Cf. MEYER M. – LEMPEREUR A., *Figures et conflits rhétoriques*, Éditions de l'Université, Bruxelles 1988.

¹⁵ Cf. MONDADA L., *Chercheurs en interaction. Comment émergent les savoirs*, (Le Savoir Suisse), Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne 2005.

¹⁶ Cf. KERBRAT-ORECCHIONI C., *Le discours en interaction*, Colin, Paris 2005.

l'acte du discours, alors qu'à droite les trois lettres, qui identifient le locuteur, signalerons l'intervention subordonnée au tour de rôle.

1.3. *Identification des unités des interactions: terminologie et contenus*

Nous nous appuierons sur la terminologie des unités de la conversation, dont l'identification a pour but de dépasser l'infinie diversité des productions langagières, de façon à reconnaître les principes stables et récurrents qui en sous-tendent le contenu; et d'élaborer des instruments explicites d'analyse de la complexité de l'organisation du discours, qu'il soit non littéraire, littéraire, «dialogal» ou «monologal». Le modèle de Roulet partage la conversation en cinq unités qui s'emboîtent les unes dans les autres: avant tout, trois unités dialogales – interaction, séquence, échange (composé de deux interventions, qui créent, selon le cas, une paire adjacente symétrique «salutation-salutation», VAN BUCK «Monsieur mon neveu, je vous souhaite le bonjour» ~ VALENTIN «Monsieur mon oncle, votre serviteur», ou complémentaire «question-réponse», ALAMANNO «Par qui doit être tué Alexandre?» ~ LORENZO «Par Lorenzo de Médicis»¹⁷); ensuite deux unités monologiques – interventions, actes de langage¹⁸, à la grammaire desquels il faut incorporer le contexte. Sur la base de leur contenu, on évaluera si les «questions» des débats scientifiques remplissent les quatre valeurs de: «satisfaction intellectuelle», «utilité», «valeur ajoutée» – qui permet de calculer la réponse –, «valeur inspiratrice», par laquelle une question entraîne d'autres questions, ce qui se manifestera dans l'enchaînement des tours initiatifs et réactifs.

Les théories récentes considèrent comme une unité topique la *séquence*, à laquelle Briz préfère le terme de «dialogue», conçu comme un segment fonctionnel et comme l'unité dialogique maximale, qui est délimitée par une intervention initiative (Ii) et par une intervention réactive (Ir) reconnues

¹⁷ DE MUSSET A., *Il ne faut jurer de rien* et *Lorenzaccio*, in DE M. A., *Œuvres complètes*, Seuil, Paris 1963.

¹⁸ Cf. ROULET E., *L'articulation du discours en français contemporain*, Lang, Berne 1985, pp. 9-84.

et acceptées. Le modèle de l'équipe Val.es.co de Valence montre un système asymétrique de sept unités, *dialogue*, *alternance de tour*, *échange*, *tour de rôle*, *intervention*, *acte*, *sub-acte*, qui s'articule en trois dimensions, «structurelle», «sociale», «informationnelle», et deux niveaux, «dialogal», «monologal»¹⁹. Ce schéma distingue l'Ii, soit directe, une question C₁ «Avez-vous pensé aux méthodes d'enregistrement des sons?», soit indirecte, une proposition P «Il vaut mieux que vous vous rattachiez au premier modèle du minimalisme», l'Ir, une expression de réfutation C₂ «Non, avant tout j'ai à préparer les tests phonétiques», désaccord D «Moi je préfère le schéma de Rizzi, dont les nombreuses têtes rendent compte de toutes les CFs», acceptation C₂-D «Bien sûr», et l'intervention réactive-initiative (I-r-i) – C₂ «Ir [En fait, je ne sais pas quel logiciel télécharger] // Ii [Vous, lequel vous me conseillez?]]» qui inaugure une nouvelle unité dialogale. Au moment d'identifier les unités, on rendra compte du rapport double qui lie des Is successives, un rapport illocutoire avec l'Ii qui précède (réponse) et initiatif avec l'Ir qui suit (renseignement); la dernière I d'un Ec est rattachée à l'antérieure par une relation illocutoire de réponse, réfutation, commentaire. Le procédé inductif supporté par la terminologie de Val.Es.Co (Valencia, Español Coloquial), explorera l'organisation du discours dans les réunions d'équipe, conçues comme des argumentaires sur le sens²⁰, qui se construit pendant qu'il est mis en forme.

Les interlocuteurs d'un débat, en se posant des questions et en y répondant, mettent en œuvre un *logos*, qui est *apocritique*, puisqu'il est le lieu de la réponse, et *problématologique*, parce qu'il énonce ce qui fait question, sous forme interrogative ou non²¹. Ce *logos* établit un rapport dialectique que les locuteurs réalisent à travers leurs interventions réactives-initiatives, et selon Merlini, le niveau des «réactions» favorise le marquage et augmente la complexité des interactions, dans la mesure où les objectifs et les rôles des locuteurs se manifestent et demandent à être négociés. La

¹⁹ Cf. ZIMMERMANN KL. (directeur), «Revista Internacional de Lingüística Iberoamericana (RILI)», n°. 5, Madrid-Berlín 2007.

²⁰ Cf. DEMAZIÈRE D. – DUBAR CL., *Analyser les entretiens biographiques*, Nathan, Paris 1997.

²¹ Cf. MEYER M., *De la problématique. Philosophie, science et langage*, Mardaga, Bruxelles 1986.

complexité du discours dérive parfois du marquage indirect d'un acte illocutoire²², p.ex. du manque de dia-grammaticité iconique entre expression / *signans* d'acceptation (P «Vous partagez cette hypothèse?» - D «Mhm... peut-être») et contenu / *signatum* de réfutation: D «Non».

La «réfutation» en tant qu'intervention réactive, consiste à réfuter un point de vue adverse et intervient parfois avant la confirmation du destinataire, lorsque le danger est d'inventer des objections superflues («notre collègue va dire que mon assistant n'est pas à la hauteur de ses tâches»); le risque d'une réfutation qui accompagne la confirmation, est que l'exposant réponde à toutes les objections, et il lui arrive de perdre son fil. Nous vérifierons si les séminaires universitaires mettent en jeu les techniques de la mémoire²³, qui poussent le présentateur à passer d'une modalité discursive orale à un mode écrit-parlé et mettent en marche des procédures interactives qui donnent forme à son discours, où l'improvisation se manifeste par les façons dont un public particulier réagit à ses stimuli²⁴. Selon notre expérience, le schéma ordinaire d'un exposé, tout en contraignant l'ordre linéaire, ne le détermine pas totalement. L'énonciateur respecte *grosso modo* les connexions dessinées, en évitant de sauter des noyaux et en suivant une logique du mouvement de haut en bas et de gauche à droite. Finalement nous visons à démontrer que dans la dialectique entre exposés planifiés et improvisés, l'équilibre et la juste mesure sont des qualités du discours académique, qui est censé être analytique et explicite.

Dans chaque texte il faudra identifier les rôles communicatifs, qui en principe sont les suivants: l'«émetteur», qui produit une séquence non pertinente pour la progression thématique; son correspondant est le «récepteur», qui non seulement réagit, mais confirme et distribue les rôles des locuteurs, et s'oppose au «parleur» qui émet une contribution fonctionnelle au développement de la conversation, et a comme corré

²² Cf. MERLINI-BARBARESI L., *Complexity in Language and Text*, PLUS, Pisa 2009.

²³ Cf. DE LA RAMÉE P., *Dialectique 1555. Un manifeste de la Pléiade*, édité par Bruyère N., Vrin, Paris 1996.

²⁴ Cf. DE CORMENIN L.-M., *Livre des orateurs*, in SALAZAR PH.-J., *L'art de parler. Anthologie de manuels d'éloquence*, Klincksieck, Genève 2003.

l'«écouteur», lequel accepte et reconnaît le tour de l'autre²⁵. A l'Institut de Technologie de Massachusetts, un ordinateur programmé pour orienter les jeunes dans leurs études, joue le rôle d'«émetteur» en répliquant «Qu'est-ce qui vous suggère cela?» à la question «Pourquoi aux Etats-Unis les gens détestent les noirs?» d'un étudiant portoricain, qui confirme son rôle de «parleur» dans son tour suivant «Qu'ils sont tous des fanatiques et des monstres», avant que le ordinateur devienne «récepteur» en relançant «Vous préféreriez qu'ils ne soient pas des fanatiques?», question à laquelle l'«écouteur» portoricain répond²⁶: «Bien sûr!».

Au niveau social une interaction s'organise en interventions, mais progresse à travers des tours du rôle, qu'un interlocuteur occupe si l'indique l'acceptation explicite (sélection préalable du parleur) ou implicite (silence) des inter-actants. Dans les données du corpus nous vérifierons que chaque intervention ne constitue pas un tour, qui nécessite la reconnaissance des interlocuteurs, de façon que tour et intervention se trouvent dans un rapport d'inclusion. Les modèles interactionnels de Genève et de Valence sont hiérarchiques, vu qu'ils reconduisent les unités plus complexes à la combinaison d'un nombre réduit de constituants, dont un exemple sont les Ecs subordonnés à une requête de clarification: Ec [I [I [Ip: Tu viens au laboratoire cet après-midi?] [Ecs [I: A quelle heure?] [I: 15h00?] [I: D'accord?], une représentation qui montre que les constituants monologiques d'un dialogue sont co-construits et acquissent le statut «dialogal» d'un discours produit par deux locuteurs, selon la terminologie forgée par Bakhtine²⁷, que Roulet a adoptée et qui définit «monologal» un discours produit par un seul locuteur, «monologique» un discours «monologal» en forme d'intervention, «dialogique» un discours «monologal» en structure d'échange (Ec)²⁸.

²⁵ Cf. BRIZ A., *Un sistema de unidades para el estudio del lenguaje coloquial*, «Oralia», n°. 7, Madrid 2003.

²⁶ Cf. JAUBERT A. – LEVY J.-M., *[Auto-] critique de la science*, Seuil, Paris 1973.

²⁷ Cf. ROULET E. – FILLIETTAZ L., *Un modèle d'analyse de l'organisation du discours*, Lang, Berne 2001.

²⁸ Cf. ROULET E. et alii, *L'articulation du discours en français contemporain*, Lang, Berne 1985.

L'*acte* est l'unité monologique subordonnée à l'intervention, qui est <isolable>, pouvant se constituer en intervention, et <identifiable> grâce soit aux indices segmentaux, tels que les marqueurs discursifs *alors, ainsi, voilà, bon*, soit aux traits supra-segmentaux, au point que selon Pike et Roulet un même acte peut se réaliser verbalement ou pas, ce qui est évident si l'on compare les deux échanges téléphoniques suivants: 1Ec [Ii: son de l'appareil] [Ir: «allô j'écoute»] - 2Ec [Ii: «allô bonjour professeur» (salutations interrompues)] [Ir: «allô j'écoute»]²⁹. L'un des points focaux de notre analyse sera la subdivision des énoncés en actes et *sub-actes*, qu'on définit comme des "unités monologiques structurales, qui constituent des segments informatifs et identifiables à partir du profil intonatif de l'acte". Les <sub-actes substantifs (SS)>, qui suggèrent le contenu 'essentiel' d'un acte, se différencient en SSD (directeurs), porteurs de la force illocutoire de l'intervention, et SSS, subordonnés aux SSD³⁰: proposition du doctorant 1D Ii «Pour mon doctorat, je pourrais étudier l'échelle de grammaticalité des semi-auxiliaires *pouvoir, devoir, vouloir* dans les périphrases verbales» / 2P Ir-i du Professeur «Bien sûr (SSD), et vous aborderez les modaux en justifiant leurs emplois lexicaux, grammaticaux, lexico-grammaticaux (SSS), qui est attesté dans <Ce projet ne veut pas démarrer>, où le V *vouloir* a un sujet inanimé, que le contexte anime grâce à une métaphore de la volonté»³¹. Le tour du rôle 2P est composé de deux sub-actes, dont le marqueur conversationnel (MC) *bien sûr* remplace l'acte entier de <confirmation>.

1.4. Méthodes d'analyse exploratoire des variables utilisées à des fins argumentatifs

Une fois le corpus recueilli, il faudra rendre compte de la lexicalisation de la pensée, de la configuration et de l'enchaînement du vocabulaire, qui

²⁹ Cf. ROULET E., *La description de l'organisation du discours*, Lang, Berne 1999.

³⁰ Cf. HIDALGO A. – PADILLA X., *Los subactos*, «Oralia (ILSE)», n°. 9, Madrid 2006, pp. 109-143.

³¹ Cf. SOUTET O., *Systématisation historique de la langue française*, séminaire de l'A.U. 2008-2009, 2nd semestre, U.F.R. de Langue française, Université 'La Sorbonne - Paris IV'.

est l'objet du discours, construit *avec* et *dans* le discours, et qui donne lieu à un développement dans le fil du texte, en acquérant une dimension intra- et inter-discursive. La «nomination» garde les traces du dialogisme et des actes de reprise, désaccord, transformation, et donc l'association entre le code linguistique et certaines formations lexicales n'est pas ni stable ni durable. Le nombre réduit des textes sélectionnés favorise l'approche qualitative et clarifie quels facteurs influencent la parution de certains phénomènes. A propos de la subjectivité, la «deixis», l'acte de désigner, considéré comme le lien du réel et du langage, exprime un point de vue à l'égard de l'objet nommé, inscrit parfois dans la qualification, d'où dérivent les paires «avertissement/déclaration de guerre», «corps d'un jeune de 18 ans/jeune juif massacré par les terroristes»³², attestés dans de récents essais historiques. Enfin, l'«acte de nommer» se situe à cheval entre la «praxis linguistique», le réel enregistré dans le lexique, et les «pratiques langagières», qui contournent l'épineuse question de «la référence de l'énoncé à l'ordre différent de la réalité».

Selon la perspective pragmatique, les mots produisent un contenu décodable et deviennent une expression perceptible de la pensée dans la chaîne du discours, et par conséquent, en abordant le lexique, il est indispensable de prendre en compte la dimension textuelle des entretiens regroupés et le contexte séquentiel, englobant des mots ou des figures qui se trouvent utilisées et deviennent par là même des occurrences³³. Pendant la campagne présidentielle de 2002, le vocable «insécurité» a circulé dans des ouvrages de sociologie comme une dénomination consensuelle de «délinquance». Sur des bases quantitatives, le premier des deux termes est souvent co-occurent de «délinquance» et de ses co-hyponymes («criminalité», «vols»), auxquels il renvoie par des liens anaphoriques. La mise en équivalence des deux mots passe par des collocations communes, du type de l'emploi solidaire des verbes «croître», «augmenter», et des

³² Cf. CISLARU G. – GUÉRIN A. – MORIN O., *L'acte de nommer. Une dynamique entre langue et discours*, Presses Sorbonne nouvelle, Paris 2007.

³³ Cf. MARCHAND P., *L'analyse du discours assistée par ordinateur. Concepts et outils*, Colin, Paris 1998.

adjectifs «croissant», «grandissant»³⁴. Ces observations montrent que la possibilité d'interroger le corpus est le processus de découverte des faits linguistiques, donc le but de la création du corpus même, dont l'exploration nous servira à décrire et interpréter les styles argumentatifs des informateurs.

Les règles «inter-phrastiques» de la grammaire du discours gèrent les procédés stylistiques, rhétoriques, textuels, qui seront les variables soumises à notre analyse exploratoire et qualitative. A cet égard la fonction persuasive caractérise la rhétorique, absorbée dans la pragmatique, dont on décrira les «stratégies» de reprise anaphorique, du type de la «référence implicite», qui apparaît lorsqu'un référent explicite renvoie à d'autres référents: «Une soutenance a eu lieu; le candidat a présenté un mémoire sur la gorgea toscane». Dans la paire métonymique «soutenance-candidat», grâce au lien symbolique entre «le mot-chose qu'on substitue» (*candidat*: vers B) et le «mot-chose substitué» (de A: *soutenance*), l'émetteur procède à la codification du réel; en revanche avec la «synecdoque», ce lien est d'inclusion synthétique, puisque le terme remplaçant signale un aspect ou une partie de l'objet désigné, suffisante à le reconnaître, comme la «voile» pour le bateau. À partir du corpus nous réfléchirons ainsi sur le *continuum* de la langue au discours, dans lequel les désignations sont co-construites au cours de moments discursifs successifs, où les locuteurs accomplissent une négociation des mots, de leurs définitions, de leurs référents, et qui s'accompagnent à des processus métonymiques, tels que, dans les essais sociologiques, on est passé de la «loi sur le voile» au sémantème «voile», dont le statut a progressé d'objet à événement, au point que pour désigner l'objet, certains articles recourent à «foulard»³⁵. On observera que le pouvoir argumentatif de la métonymie est celui de dénomination, qui exalte quelques aspects de l'objet d'intérêt; cela après avoir examiné les «sub-actes substantifs» (SS), qui suggèrent le contenu 'essentiel' d'un acte et soutiennent la force illocutoire de l'intervention³⁶: assistant «Il faut aborder

³⁴ Cf. CISLARU G. – GUÉRIN A. – MORIN O., *L'acte de nommer. Une dynamique entre langue et discours*, Presses Sorbonne nouvelle, Paris 2007.

³⁵ Cf. CISLARU G. – GUÉRIN A. – MORIN O., *L'acte de nommer*, Paris 2007.

³⁶ Cf. HIDALGO A. – PADILLA X., *Los subactos*, «Oralia (ILSE)», n°. 9, Madrid 2006, pp. 109-143.

tout de suite les résultats de l'enquête» // directeur «Non, d'abord il vaut mieux développer la problématique, à plus tard les conclusions», où ce dernier SS subordonné, manifestant le déni du professeur, s'appuie au N «conclusion» lié par contigüité au nom «résultat».

En fait, les figures fondées sur un lien symbolique, quoique soumises à des conventions culturelles, sont les plus précaires, à moins qu'elles ne se convertissent en signes, en perdant leur caractère configurant. Pour preuve, on rendra compte des microsystèmes qui émergent dans le discours, du type du paradigme d'indéfinis composés de «quelque + N», où le signifié spatial d'en quelque lieu' a fait place à la valeur modale³⁷ d'en quelque sorte' pour le marqueur *quelque part*, tandis que *quelque fois* véhicule encore le sens temporel propositionnel. A.-M. Guiraud a classifié les emplois du nom *fois*, qui dénote le nombre d'occurrences d'un ensemble, et a établi une échelle qui mène des cas moins représentatifs et plus répétitifs (*deux, trois, six fois*), aux emplois qui dénotent un événement spécifique: «une fois où elle sera engagée dans son enquête, elle réussira». Le nom *fois* est enrichi par le contexte, dont les éléments sont requalifiés à partir des propriétés de ce substantif, qui recule de la fréquence à l'itération³⁸. Dans la classe des «mots outils» le logiciel TROPES reconnaît le marqueur d'auto-sélection *alors*, qui assure la référence au savoir partagé, impliquant la complicité des locuteurs, et qui est un cas d'isotopie présuppositionnelle³⁹, s'il est vrai que la conservation des présupposés discursifs fournit le cadre à l'univers du discours et constitue le prix à payer pour qu'une conversation continue.

Sur le plan stylistique on inventoriera les remplacements synonymiques du parlé formel qui contribuent à la *variatio*, employée comme *remedium* de la *repetitio*; des phonéticiens substitueront les abréviations $F_{\text{zéro}}$ et F_n , dans l'ordre à «formant fondamental» et à «harmoniques». Tandis que les synonymies scientifiques sont des cas de «glose», qui implique un processus énonciatif de réflexivité, dans le cadre de l'inter-discours, la «reformulation»

³⁷ Cf. BLANCHE-BENVENISTE CL., *Quelqu'un... quelquefois*, in «Verbum», PUN, n°. 25, 2003, pp. 277-290.

³⁸ Cf. GUIRAUD A.-M., *Les emplois corrélatifs de parfois, quelquefois et des fois*, «Discours», 2 (2008), Paris.

³⁹ Cf. KERBRAT-ORECCHIONI C., *L'isotopie*, U.E.R. des Sciences du langage, Université de Lyon II, 1976.

aboutit à redéfinir le contenu d'une dénomination, qui déplace les frontières de la catégorie lexicale, et modifie le sens à la suite d'argumentations du type: «un X est un Y», donc «X, c'est-à-dire Y», telles que le champ sémantique de X est redécouvert par celui de Y⁴⁰. On se demande si le procédé de paraphrase de la «reformulation», tout en voulant véhiculer le même sens, finit par dire autre chose.

1.5. *Articulation des figures à la rhétorique et au sens*

Perelman et Olbrechts-Tyteca appellent «point de vue rhétorique» une conception non statique du sens, dérivée de la conscience que les mots ne dénotent pas, alors que les locuteurs s'en servent dans leurs actes dénotatifs⁴¹. En effet les caractères des «figures», qui sont «rhétoriques» quand elles jouent un rôle de persuasion, sont: la réversibilité du lien du sens actualisé avec le signifié établi, et la possibilité pour le récepteur de déchiffrer le sens que l'émetteur veut transmettre, même si ce dernier n'appartient pas à la zone «sûre» de la signification. Ces deux propriétés, la réversibilité et le déchiffrement, sont possibles avec «l'or des champs», où la mise entre parenthèse du trait pertinent [minéral] fait passer de la zone «sûre» à la zone «floue» du signifié de «or»⁴². D'accord avec la «néo-rhétorique des tropes», j'insiste sur la dialectique entre les éléments des énoncés, dont certains constituent leur «isotopie», leur norme, d'autres sont des «allotopes déviants»⁴³, dont la tâche persuasive, qui justifie leur valeur rhétorique, consiste peut-être dans leur marquage, produisant un effet de sélection au profit de l'auditoire, qui en est frappé.

⁴⁰ Cf. CISLARU G. – GUÉRIN A. – MORIN O., *L'acte de nommer. Une dynamique entre langue et discours*, Presses Sorbonne nouvelle, Paris 2007.

⁴¹ Cf. BERTINETTO P.-M., *Limiti dell'analisi linguistica della metafora*, «Italian Linguistics», 1979.

⁴² Cf. GENTILHOMME Y., *Les ensembles flous en linguistique*, «Linguistique théorique et appliquée», Bucarest 1968.

⁴³ Cf. MEYER M. – LEMPEREUR A., *Figures et conflits rhétoriques*, Éditions de l'Université, Bruxelles 1988.

Le langage scientifique n'est pas exempté des problèmes d'ambiguïté, que pose l'argumentation, et donc de l'interprétation des données que les interlocuteurs partagent et choisissent. Selon Waismann, les notions utilisables scientifiquement ne sont pas réductibles à des données sensibles et, puisqu'on rencontrera toujours de nouvelles directions pour définir un concept, il vaut mieux concevoir les termes comme entourés par une couche suffisante d'indétermination, pour qu'ils puissent s'adapter au réel. Afin qu'il existe un emploi analogique ou métaphorique d'une notion, il faut l'appliquer à un domaine différent de l'ordinaire, où on ne peut pas réglementer ses emplois successifs qui, tout en gardant une trace de l'acception originaire, rendront la notion de plus en plus indéterminée. Le jeu rhétorique prendra forme de conventions discursives de «blocage» du sens à l'intérieur des jargons⁴⁴, de façon que certains emplois d'une notion complexe, comme celle de *liberté*, se clarifient dans un système juridique⁴⁵, alors que la notion de *dimension*, univoque dans un système formel, perdra cette clarté en ontologie. Ces deux termes sont polysémiques dans leurs disciplines, où leur emploi répété par «antanaclase» risque de diviser la «zone floue» de leur sens, soumis aux stratégies d'intentionnalité et d'acceptabilité des inter-actants, qui ressortiront de l'observation de leurs actes et sub-actes.

Une même structure peut changer de statut, à la suite de l'effet que son usage marqué produit dans le discours, de telle sorte qu'on considérera comme argumentative une figure si son emploi, en changeant la perspective, résulte normal par rapport à la nouvelle situation suggérée. Si, au contraire, le discours ne provoque pas l'adhésion de l'auditeur à cette forme argumentative, on percevra la figure comme un ornement, une figure de style, témoignage de l'originalité de l'exposant. Pour preuve, les métaphores, pour le fait même de pouvoir s'attacher à leur valeur argumentative, sont à considérer comme des figures de rhétorique. Dans le

⁴⁴ Cf. MAINGUENEAU – DARDY CL. – DUCART. D., *Un genre universitaire. Le RS de Thèse*, Presses Universitaires du Septentrion, Savoir Mieux, Villeneuve-d'Ascq 2002..

⁴⁵ Cf. PERELMAN CH. – OLBRECHTS-TYTECA L., *Traité de l'argumentation. La Nouvelle rhétorique*, Presses Universitaires de France (PUF), Paris 1958. On cite l'édition qu'on a consultée.

passage suivant de *La Richesse des nations* de Smith, «Il ne prend en compte que ses propres ambitions et une main invisible l'induit à atteindre un but, qui n'était pas dans ses vœux»⁴⁶, le récepteur perçoit que le mécanisme dont l'individu, en quête du profit personnel, satisfait aussi l'intérêt général, n'est pas dû à l'hasard⁴⁷, et que la main invisible est le symbole de l'intervention d'une entité surnaturelle. Afin de capter l'aspect argumentatif d'une figure, il faut donc concevoir le passage à l'inhabituel, et le retour à un habituel d'autre nature, qu'un argument produit quand il s'accomplit.

Geerts définit la «métaphore» une relation entre deux lexèmes qui rarement entrent en combinaison. Un locuteur se rend compte que «François me frappe» est désambiguïsé selon «François me frappe par sa mallette» ou bien «François me frappe par son intelligence», d'autant plus que le verbe *frapper* admet des sujets animés ou inanimés. La grammaire reconnaît comme analytique «On a annoncé l'orage», qui devient métaphorique *in absentia* dans un contexte donné, mais reconnaît comme métaphorique⁴⁸: «On a annoncé l'orage des examens, du conseil de doctorat». En «sémantique componentielle», la métaphore est envisagée comme l'intersection de deux champs sémantiques avec une prédominance relative. La théorie selon laquelle les traits supérieurs sont transférés en premiers, et qui explique la plupart des transfères sémiques – [abstrait/inanimé] «la prospérité croît», [humain/structurel] «les pieds de la syllabe» – est mise en crise par les phrases du type de «Ce professeur est un dieu», où l'interprétation métaphorique transfère au NP le trait d'[évaluation positive], et non la notion inhérente de [humain/non humain].

L'approche «sémantico-expérimental» de Sanders ré-analyse les deux membres de l'énoncé métaphorique, dont il fait dépendre l'ordre de redéfinition des implications lexicales, c'est-à-dire des attributs référentiels

⁴⁶ SMITH A., *La Richesse des nations*, Presses universitaires de France, Paris 1995. On cite l'édition qu'on a consultée.

⁴⁷ Cf. PERELMAN CH. – OLBRECHTS-TYTECA L., *Traité de l'argumentation. La Nouvelle rhétorique*, Presses Universitaires de France (PUF), Paris 1958. On cite l'édition qu'on a lue.

⁴⁸ Cf. GEERTS W., *Sulla sintassi della metafora*, in SLI (14), *Retorica e scienze del linguaggio*, Roma 1980.

des termes⁴⁹. Une phrase copulative avec <intersection zéro> redéfinit le terme par l'extension plus restreinte des attributs; un énoncé copulatif avec intersection non zéro ne présuppose aucune préférence de redéfinition, comme dans «Ce disciple est son maître», où l'attribut [studieux] est au carrefour des deux termes, alors que dans «Cette faculté est une poubelle», sans intersection, on redéfinit <poubelle>, et dans «Le manque d'appui l'a persuadé de s'arrêter», le verbe <persuader> est redéfini dans le sens de <convaincre>, qui n'exige pas un sujet humain. Enfin la théorie sémantique de Weinrich situe la phrase dans le cadre d'une grammaire de dépendance, dont le noyau est la relation mutuelle N-V-C. Dans ce modèle le trait [animal] est transféré du verbe *enseigner* au N qui sert d'objet indirect⁵⁰ dans «Cette expérience lui a enseigné à réfléchir», de même que le S hérite le trait [humain] du V dans «la science craint la misère» et le COD reprend le trait [animal] du V dans «M. le Recteur a domestiqué les manifestants». Les modèles sémantiques formels aident à systématiser le rapport entre les niveaux sémantiques des figures, mais ne savent résoudre la question de l'interprétation des figures qui se configurent dans les échanges et, suite à l'argumentation, subissent des glissements imprévisibles du sens.

1.6. *Approche pragma-dialectique et néo-rhétorique de l'argumentation académique*

Parmi les situations possibles, interactions le plus souvent <polylogales> entre les chercheurs, entretiens de professeurs et doctorants, entretiens des profs avec des étudiants de licence, j'ai opté pour les premières, qui sont des conversations garantissant l'homogénéité thématique et un certain équilibre dans l'alternance et la durée des tours de parole. Dans cette typologie d'interaction, la *rhétorique*, l'art d'influencer et persuader l'auditoire par un discours efficace et bien exécuté, qui doit en assurer le

⁴⁹ Cf. SANDERS R., *Aspects of Figurative Language*, "Linguistics", n°. 96, 1973, pp. 56-100.

⁵⁰ Cf. WEINRICH U., *Explorations in Semantic Theory*, Mouton, The Hague 1972.

consensus⁵¹, sera étudiée dans les rencontres des chercheurs et des maîtres de conférence, où demeure un certain degré de distance, bien que selon Donaldson toute conversation suppose une égalité de principes⁵², ce qui implique une variabilité des rôles dans la distance hiérarchique et horizontale entre les locuteurs, qui en principe serait plus élevée dans les ateliers des linguistes que dans ceux des littéraires⁵³, alors que la distance verticale est supposée plus réduite dans les rencontres entre professeurs et doctorants que dans les entretiens enseignant-étudiant. Ces derniers sont le prototype de la relation pédagogique, qui est apparentée au discours d'un expert autoritaire et «actif», qui impose un rapport de dominance⁵⁴ à un auditeur profane faible et «réactif». Pour s'emparer du «crachoir» des échanges, les deux locuteurs enchaînent une série d'actes de langue qu'on va ordonner du plus au moins menaçant⁵⁵: *ordre* PROF «Taisez-vous. Restez assise, n'interrompez pas», *reproche*, *contestation* du PROF «C'est faux. Vous avez fait l'inverse, vous avez pris l'espagnol pour du néo-espagnol», *conseil* du PROF «Je vous suggère d'apprendre les traductions de «couteau»», *assentiment* de l'ELEVE «Comme vous voulez»⁵⁶.

Les deux types d'interaction abordés seront envisagés comme des situations rhétoriques, où un auditoire spécial, un ou plusieurs chercheurs, accorde à un exposant du même domaine, qu'il propose une solution neuve et décisive pour résoudre une question scientifique ou académique. Ce programme établira les recours linguistiques de l'éloquence universitaire et évaluera leur influence sur la signification des unités. La diffusion des temps verbaux montrera la distribution des genres rhétoriques: *judiciaire*, référé au passé, parce que dans un débat les inter-actants s'affrontent sur des actes accomplis, afin d'atteindre le juste, genre qui sera étudié dans les

⁵¹ Cf. GARDES-TAMINE J., *La rhétorique*, Colin, Paris 1996.

⁵² Cf. TRAVERSO V., *Conversations familiales. Analyse pragmatique*, Presses universitaires (PUL), Lyon 1996.

⁵³ Cf. KERBRAT-ORECCHIONI C., *L'énonciation de la subjectivité dans le langage*, Colin, Paris 1980.

⁵⁴ Cf. MEYER M. – LEMPEREUR A., *Figures et conflits rhétoriques*, Éditions de l'Université, Bruxelles 1988.

⁵⁵ Cf. KERBRAT-ORECCHIONI C., *Les interactions verbales*, Colin, Paris 2004, t. II, pp. 39-68.

⁵⁶ IONESCO E., *La cantatrice chauve*, Suivi de *La leçon*, (Folio, 236), Gallimard, Paris [1954] 1990.

assemblées et dans les réunions d'équipe; *délibératif*, orienté vers le futur, qui sera le plus répandu, étant donné que c'est sur ce qui sera qu'on conseille, pour aboutir, en répondant à la question «pourquoi», à ce qui s'avère utile à l'intellect humain⁵⁷; le placement temporel n'est pas pertinent pour le genre *démonstratif* ou *épidictique*, qui sert à reconnaître ce qui a de la valeur.

Il serait convenable d'étendre l'analyse rhétorique à d'autres situations en delà des genres rhétoriques traditionnels, qui ne sont que trois événements linguistiques ayant pour protagoniste l'exposant. En l'espèce, cette étude montre comment un discours intègre des genres textuels différents: «narratif», qui reconstitue la dynamique des faits selon le principe de causalité, et qui sera central dans la première séquence des colloques; «directif», où les choses se dirigent vers les mots: PR. «Demain apportez s'il vous plaît le manuel de philologie». Suite à leur complexité, il est rare que les textes empiriques disposent d'un seul registre, mais s'articulent sur des séquences hétérogènes⁵⁸, au point que dans certaines séances *ex-cathedra*, les expressions péjoratives ont une fonction modalisatrice⁵⁹, adressée soit au référent, P₁: «E. et G., deux psychologues qui n'étaient pas deux *cons*!», soit au destinataire, P₂: «Qu'est-ce qui se passe aujourd'hui, *ma jolie*? Elle rate tout», un cas d'«énallage» appelé «ioliement», qui substitue la troisième personne à la deuxième⁶⁰, et est susceptible de créer une barrière entre un professeur et un doctorant, ou entre deux collègues, dont l'élocuteur manifeste son mépris envers son allocuteur, dégradé au rang de délocuteur⁶¹ et exclus de la deixis personnelle: «M. le candidat veut-il commencer?».

Puisque la compétence perlocutoire se manifeste dans l'habileté des parleurs d'utiliser les figures de parole, telles les formes d'adresse, on

⁵⁷ Cf. SALAZAR PH.-J., *L'art de parler. Anthologie de manuels d'éloquence*, Klincksieck, Genève 2003.

⁵⁸ Cf. ROULET E. et alii, *Un modèle et un instrument d'analyse de l'organisation du discours*, Lang, Berne 2001.

⁵⁹ Cf. CILIBERTI A. – ANDERSON L., *Le Forme della comunicazione accademica*, Angeli, Milano 2000.

⁶⁰ Cf. DUBOIS J. – ÉDELINE F. – KILNKENBERG J.-M., *Rhétorique générale*, édité par le Groupe Mμ (Liège, Belgique), Larousse, Paris 1970.

⁶¹ Cf. POTTIER B., *Linguistique générale. Théorie et description*, Klincksieck, Paris 1985.

décrira les moyens linguistiques et stylistiques, que les locuteurs exploitent afin de pratiquer, dans la situation communicative envisagée, la *dialectique*, l'art de résoudre des divergences grâce à un discours réglé, qui évite toute contradiction et qui sera développée dans les colloques des chercheurs, des situations de caractère scientifique, où seul le raisonnement (*logos*) importe. Par contre les passions (*pathos*) sont pertinentes dans la *rhétorique*, l'habileté d'utiliser la parole dans le discours⁶², dont la fonction persuasive est prioritaire. L'approche «pragma-dialectique» d'Eemeren et Grooteront conçoit l'«argumentation» comme un acte de langage complexe visant à résoudre une dispute exprimable et fonctionnelle, et qui est donc destiné à convaincre un opposant critique grâce à un raisonnement interactif⁶³. Une fois mise en discours, une figure se convertit en configuration, qui devient un objet de savoir, si elle est ratifiée au cours des épisodes d'un macro-texte interactionnel, c.-à-d. acceptée par les récepteurs, reprise dans les I-i et confirmée dans les I-r des étapes de l'histoire conversationnelle représentée par un cycle de séminaires, dont chacun est un micro-texte.

Afin d'entraîner l'accord de l'auditoire, la rhétorique utilise une logique assouplie par la nature des questions, concernant le vraisemblable, qui peut être remis en cause, à la différence de la vérité qui est indiscutable. On admet deux types de raisonnement: dans la *déduction*, une conclusion découle des propositions de départ admises; dans l'*induction*, la façon d'argumenter en passant d'un cas particulier soit au général soit au particulier, les cas et les résultats établissent une loi: si "Jacobson est un structuraliste et un linguiste", de même que "Saussure et Troubetzkoy sont des structuralistes et des linguistes", nous induisons que "tous les structuralistes sont des linguistes"⁶⁴, un raisonnement appuyé à une synecdoque qui s'élargit du secteur au domaine.

D'autre part, le modèle du raisonnement par déduction est le «syllogisme», qui procède du général au particulier: «[prémisse majeure]

⁶² Cf. GARCÍA-BERRIO A., *Teoría de la Literatura*, Cátedra, Madrid 1989.

⁶³ Cf. VAN EEMEREN FR.-H. – GROOTENDORST R., *La Nouvelle dialectique*, tr. fr. par Traverso V., Kimé, Paris 1996. On cite l'édition qu'on a consultée.

⁶⁴ Cf. MCMAHON A., *Understanding Language Change*, University Press, Cambridge 1994, pp. 1-190.

Tous les chercheurs sont compétents / [pr. moyenne] Les doctorants sont des chercheurs / [mineure] Or les doctorants sont compétents». Plutôt que du syllogisme philosophique, qui s'appuie à des affirmations vraies, les conférenciers se servent de l'*enthymème*, un syllogisme, usant d'opinions plausibles, et dépourvu d'une prémisse, tenue pour certaine, en réduisant le syllogisme à deux termes, l'antécédent et le conséquent: «Félicitons Le Clézio du Prix Nobel»; il est inutile de dire «en littérature le Prix Nobel est attribué chaque année à un auteur qui s'est distingué pour la qualité et l'originalité de ses œuvres, Le Clézio a remporté ce prix, donc je lui adresse mon éloge». De son côté l'«induction», consistant à prouver par analogie, sera étudiée dans les entretiens des doctorants et des professeurs, lesquels utilisent l'«exemple», qui justifie une règle, une énonciation vraie sans moyen terme⁶⁵, qui s'impose par sa vivacité: «un cas échéant de trope est la métaphore, qui implique un renversement de sens s'appuyant à une similitude, une association non conventionnelle entre deux termes hétérogènes». Au contraire de l'exemple, l'illustration permet à l'exposant de faire comme si la proposition générale était acquise, et ne demande qu'à être illustrée: «la métaphore fondée sur une *similitudo*, «cette doctorante est une perle», fait ressortir l'unicité et la qualité de la fille».

Aux stratégies de «déduction» et d'«induction», Andersen ajoute le processus d'*abduction* qui conduit d'un résultat particulier, comme le fait que «le français est une langue flexionnelle», et d'une loi, que «la morphologie flexionnelle n'est attestée que dans le groupe indoeuropéen», à un autre résultat vraisemblable: «le français est sans doute une langue indoeuropéenne»⁶⁶. En 1876 le néogrammairien Werner utilise le procédé abductif, en associant un phénomène attesté, les occlusives sourdes i.e. /p, t, k, k^w/ non précédées de l'accent en grec et en sanskrit, à un phénomène pas encore relevé – les fricatives sonores germaniques /β, ð, Y, Y^w/ qui ont remplacé les occlusives indoeuropéennes – à travers toute une chaîne

⁶⁵ Cf. DE LA RAMÉE P., *Dialectique 1555. Un manifeste de la Pléiade*, édité par Bruyère N., Vrin, Paris 1996.

⁶⁶ Cf. ANDERSEN H., *Abductive and deductive change*, «Language», n°. 49, 1973, pp. 765-93, cité de MCMAHON A., *Understanding Language Change*, Cambridge 1994.

d'inférences⁶⁷. Dans l'optique abductive, il est bon d'avoir à l'esprit les notions partagées, servant de base aux stratégies argumentatives, qui consistent à faire émerger les propositions nouvelles en partant du connu.

En considérant que l'«abduction» est la seule des trois inférences logiques qui introduit et crée de nouvelles idées, nous vérifierons les façons dont le processus abducteur se manifeste dans les interventions réactives des destinataires ratifiés, étant donné que le but du discours académique est de développer des thèses, qui s'expriment par la spécificité des vocables dérivés et composés. En l'espèce, la *derivatio* est une «figure de son», qui associe deux termes de la même racine en favorisant l'attention et le souvenir, ce qui soutient la force persuasive de la déclaration de Gaulle: «Aux étudiants d'étudier [et] aux enseignants d'enseigner»⁶⁸. Dans la «zone floue», on appréciera l'impact rhétorique des énoncés fondés sur une «paronomase», qui associe deux mots, semblables au niveau phonétique mais avec des signifiés décalés, dans la devise *Traduttore traditore* [glose: «un traducteur est toujours infidèle»], ou dans l'équivalence assertée «classifier c'est clarifier».

On suppose que le principe rhétorique du «calembours», qui est phatique, puisqu'il choque l'adversaire en le désarmant, soit à l'œuvre dans le mécanisme de «néaviologie» ou création de néologismes durables, à l'origine des «mots-valises» des jargons, qui dérivent de l'imbrication partielles de deux formants auxiliaires dans un formant directeur, et dont le sens général, résultant de l'amalgame des sens particuliers de ses membres, s'explique par une définition-glose pour chaque constituant, dans le cas de «moisiveté»: «moisi» «odeur d'une personne» + «oisiveté» «par l'inaction». Le niveau d'interprétabilité des interventions réactives (Ir) montrera si les mots-valises promeuvent de l'analyse à la synthèse, en soudant deux concepts dans une seule unité.

L'un des procédés dialectiques est la «négociation», dont les acteurs recherchent une solution mutuellement acceptable, en passant par le

⁶⁷ Cf. MORPURGO-DAVIES A., *La Linguistica dell'Ottocento*, il Mulino, Bologna 1996.

⁶⁸ Cf. REBOUL O., *Introduction à la rhétorique. Théorie et pratique*, PUF, Paris [1991] 1994².

questionnement et la réfutation. Les procédures qu'utilisent un doctorant et un professeur afin de bien s'entendre, s'encadrent dans le schéma général de la négociation, lequel montre qu'une proposition est énoncée (PROP.) doctorant «J'aimerais analyser les romans champêtres de George Sand», répliquée (CONTR.-PROP.) professeur «Pourquoi pas? Sa riche production narrative n'arrête pas de fournir des points de réflexion», ratifiée (RATIFICATION)⁶⁹, doctorant «C'est aussi mon idée. En outre ses œuvres plus réputées peuvent être remises en discussion». Des actes subordonnés développent chaque unité monologique: PR. D. «Puis-je vous déranger un instant?» ↔ RE. P. «Bien sûr!» ↔ RA. D. «Pour ma thèse de doctorat, j'aimerais développer la critique de l'œuvre romanesque de George Sand» ↔ P. «PR. Bien que Sand soit une écrivaine qui a été constamment objet de la critique, ↔ RE. sa production continue d'offrir des opportunités d'enquête» ↔ D. «RA. Je suis du même avis ↔ PR. et je mettrai en relief la poésie évoquée dans la «paysannerie berrichonne» de ses romans rustiques» ↔ RA. P. «Vos intentions sont géniales. ↔ PR. Préparez un programme exhaustif de ce que vous voulez entreprendre». La composante de «discussion» interagit avec la dimension de co-construction de la réalité dans les conversations scientifiques, dont le but est la découverte.

En général la dialectique est l'interaction des questions et des réponses, dont le rapport, pour subjectif qu'il soit, en ce qu'il est interhumain, fera l'essence de la méthode scientifique⁷⁰, qui se reflète dans le «parler rationnel», réinterprété comme «parler rhétorique» dans *Allgemeine Rhetorik*⁷¹, dont Kopperschmidt souligne le profit spécifique dépendant de la rhétorique, une théorie de la compétence persuasive soumise aux manèges séducteurs de la langue⁷². L'objectif de cette section générale est de rechercher le lien de la rhétorique argumentative avec la «rhétorique des figures», qui contribue à forger les conversations universitaires, avec la

⁶⁹ Cf. GROSJEAN L. – MONDADA L., *La négociation au travail*, Presses universitaires (ARCI), Lyon 2004.

⁷⁰ Cf. MEYER M., *De la problématique. Philosophie, science et langage*, Mardaga, Bruxelles 1986.

⁷¹ Cf. KOPPERSCHMIDT J., *Allgemeine Rhetorik. Einführung in die Theorie der persuasiven*, Kommunikation Kohlhammer, Verlag, Stuttgart 1973.

⁷² Cf. KLEIN G., *Interazione tra retorica, pragmatica e linguistica*, in SLI, *Retorica e scienze del linguaggio*, Roma 1980.

«sémiotique», qui postule les lois générales du fonctionnement du sens et rend les signes susceptibles de se faire reconnaître, et avec la «sémantique»⁷³, la possibilité pour les signes de se faire comprendre.

En appliquant le modèle de la «rhétorique générale» de García-Berrio à l'extension des textes verbaux, qui manifestent un effort d'actualisation et de construction du sens⁷⁴, qu'ils soient «scientifiques», «formels», «poétiques», on aspire à rétablir la rhétorique comme une discipline linguistique, ayant pour objet toute production textuelle qui enrichit le bagage conceptuel des locuteurs concernés. Les textes académiques entrelacent plusieurs «connotatifs», styles, énoncés figés, valeurs, dénommées «contenus», dont les sémiotiques dénotatives sont l'expression, et qui forgent la «sémiotique connotative»⁷⁵. La tripartition en *inventio*, *dispositio*, *elocutio* servira à aborder les «connotatifs» qui interviennent au niveau des figures et de la syntaxe du discours, et contribuent au développement argumentatif des conversations⁷⁶. Les moyens descriptifs de la rhétorique seront adaptés aux techniques des sciences du langage et aux formes de la transaction universitaire, qui met en œuvre une rhétorique cognitive. La définition des figures sera reformulée, et leur inventaire élargi, à partir de la linguistique fonctionnelle et interactionnelle.

1.7. La signification: produit de l'argumentation et catégorie rhétorique

Nous pensons que la signification et l'argumentation sont liées, parce que l'instruction qui caractérise la détermination du sens est une *requête* adressée à l'auditoire de reconstruire le sens que le locuteur veut véhiculer. La *Nouvelle rhétorique* de Perelman s'appuie sur le fait que raisonner ne signifie pas simplement déduire et calculer, mais aussi délibérer et

⁷³ Cf. BENVENISTE É., *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, Paris 1974, t. II.

⁷⁴ Cf. MEYER M. – LEMPEREUR A., *Figures et conflits rhétoriques*, Éditions de l'Université, Bruxelles 1988.

⁷⁵ Cf. HJELMSLEV L., *Prolégomènes à une théorie du langage*, Minuit, Paris [1943] 1971. On cite l'édition qu'on a consultée.

⁷⁶ Cf. DI GIROLAMO C., *Glossematics and the Theory of Literature*, "Lingua e stile", n° 11, 1976, pp. 225-34.

argumenter. Aujourd'hui on hésite entre une «rhétorique moniste», qui ne retient qu'une thèse, et une «rhétorique pluraliste» qui acte le différend et propose plusieurs solutions acceptables⁷⁷. Pour que l'argumentation se développe, il faut réaliser une communauté intellectuelle, où il est difficile de distinguer le locuteur de l'auditoire, auquel chaque discours devrait s'adapter, en disant le bien⁷⁸.

Dans le chapitre 3 je regroupe les «figures de sens», qui recourent à un mot dans un sens inhabituel, dont on appréciera le rôle d'enrichissement sémantique, parce que si, au lieu de «démonstration éloquente», on rétablit le terme propre de «démonstration claire», on perd le connotatif d'une explication explicite et exhaustive.

On inventoriera l'enchaînement des «figures de communication» qui renvoient au sens partagé, incluant: l'«allusion», un moyen de ne pas dire les choses directement de peur d'expliciter ce qu'il vaut mieux laisser dans l'ombre: «*Quelqu'un* l'a déjà dit avant moi»; la «réticence» consiste à éviter de parler dans le but de faire comprendre à l'écouteur qu'on n'a pas voulu terminer sa phrase et pour quelle raison; dans cette paire dialogale, 1A «Tu viendras au colloque d'Eco?» // 2B «J'ai plein de boulot au laboratoire», la réponse de B fournit deux informations: (a) «Je n'irai pas au symposium»; (b) la raison de (a). La «prétérition» est le fait de renoncer à ce qu'on avait à dire au moment même où on l'énonce, pour mieux en parler: «J'aurais aussi pu vous dire que...». Dans la mesure où les figures de *réticence*, *litote*, («ton idée n'est pas mauvaise» dans le sens de «tu as eu une très bonne idée») *euphémisme* («*Enfance*, le dernier roman de Nathalie Sarraute, est bien agréable» pour «*Enfance* est un chef-d'œuvre»), sont interprétées comme une tentative de modération, elles résultent des techniques d'atténuation, qui suscitent une impression de sincérité et éloignent l'idée de l'argumentation comme artifice⁷⁹. L'efficacité rhétorique des figures d'atténuation dépendra des compétences des allocutaires: en principe, tandis

⁷⁷ Cf. MEYER M., *De la problématique. Philosophie, science et langage*, Mardaga, Bruxelles 1986.

⁷⁸ Cf. PERELMAN C. – OLBRECHTS-TYTECA L., *La Nouvelle Rhétorique. Traité de l'argumentation*, PUF, Paris 1958. On cite l'édition qu'on a lue.

⁷⁹ DE PRADENNE V., *Les fraudes en archéologie préhistorique*, Millon, Grenoble 1993.

qu'un doctorant, en tant qu'«écouteur», acceptera les conclusions de son directeur, un chercheur, véritable «récepteur», mettra en discussion la thèse de son collègue grâce à des Ir de critique ou de contestation.

Dans les interactions étudiées, les formules de politesse qui règlent les rapports respectueux entre les locuteurs, rentrent dans les dialogues d'ouverture et de clôture, qui en rhétorique s'appellent dans l'ordre: *exorde*, qui sert à attirer l'auditoire, et *épilogue* ou *péroration*, le couronnement du discours, précédée, dans le genre délibératif, par la *récapitulation*, qui résume les motifs des décisions. On vérifiera les façons dont les figures de renoncement gèrent la dialectique entre faces négative, ou protectrice, et positive, ou polie, dans l'organisation thématique des interactions universitaires, qui enchaîne: la *proposition*, la vérité à développer et à justifier, la *division*, la position de la question en rapport avec l'état de cause, qui sera le développement de l'ordre du jour d'une assemblée; la *confirmation*, qui est la substance du discours; la *réfutation*, l'exposé des raisons probantes, qui donnent lieu à l'*argumentation*, à savoir l'ensemble des procédés par lesquels on arrive à prouver le bien-fondé d'une affirmation.

Le fait d'argumenter consiste à débattre d'une question par des énoncés qui ne closent pas la question même, et à confronter l'interlocuteur à cette question, par une inférence qu'il accomplit en tant que questionneur. Dans cet échange entre un Jeune chercheur, «J'ai suivi les cours de votre prédécesseur. Il était très bien» et son collègue Agé «Merci. Vous voulez dire que je ne donne pas bien les cours?», en mentionnant l'un professeur et pas l'autre, le second interlocuteur, qui est l'autre, répond lui-même à la question que le premier évoque⁸⁰ – «Qui assure bien son enseignement en la matière?» – et pour laquelle le plus Jeune a donné une réponse qui l'exclut. Notre avis est que le locuteur est le contexte le plus adéquat pour apprécier le sens et la portée d'une intervention, surtout dans le cas d'énoncés intégrés dans un système assez rigide, où le rang et le rôle des inter-actants, imposent des critères suffisants d'interprétation.

⁸⁰ Cf. MEYER M., *De la problématique. Philosophie, science et langage*, Mardaga, Bruxelles 1986.

2. LES FIGURES DE PAROLE DANS LES DISCUSSIONS DES CHERCHEURS

2.1. *Prémisse. Le discours académique*

Le discours est une organisation au-delà de la phrase qui est orientée linéairement dans le temps et vise à un interlocuteur, parce qu'il implique les pronoms <je>-<tu>. Maingueneau affirme l'interactivité foncière de tout type de discours, qui est contextualisé et réunit au moins deux co-énonciateurs. La catégorie du discours académique renvoie à ce qu'on fait avec le discours et à sa visée communicationnelle. Dans les cours de sciences du langage c'est la fonction métalinguistique, où la langue se prend elle-même pour objet, qui prévaut. Les genres de discours relèvent de diverses typologies discursives, associées à vastes secteurs d'activité sociale. Ainsi un séminaire constitue un genre de discours à l'intérieur du type de discours académique. Les situations communicatives universitaires sont des *routines*, des comportements stéréotypes et anonymes, qui se sont stabilisés peu à peu mais sont sujets à une variation continuelle, tout en obéissant à un modèle établi une fois pour toutes. Quant aux rôles joués par les co-énonciateurs, un cours universitaire est assumé par un professeur supposé détenir un savoir et dument mandaté par l'enseignement supérieur⁸¹; il doit s'adresser à un public d'étudiants supposé ne pas détenir ce savoir.

On distingue les genres institués et les genres conversationnels, dont la thématique est floue et le développement est lié aux contraintes horizontales de négociation, alors que dans les genres institués les contraintes sont globales et verticales, imposées par la nature de l'activité verbale où l'on est engagé. Les participants des genres institués (conseils de faculté, dissertations littéraires, débats sociologiques) s'insèrent dans un cadre

⁸¹ Cf. MAINGUENEAU D., *Analyser les textes de communication*, Colin, Paris 2008.

préétabli, et leurs rôles restent inchangés pendant l'acte de communication. Les cours à l'université relèvent justement du mode des genres institués: ils sont soumis à un canevas de charges contraignant, mais les locuteurs ne peuvent pas se contenter de copier ou imiter un texte qui servirait de modèle. En général leur scène générique appelle de préférence telle ou telle scénographie; mais rien n'empêche le locuteur de s'écarter parfois de ce qui est attendu, de recourir à des scénographies plus originales, et dans ce but les figures de rhétorique jouent un rôle remarquable⁸².

L'un de nos sujets d'étude est le sens produit, compris ou mal compris, le sens qui circule, qui se modifie. Dans une réunion de chercheurs le signe est «la résultante d'un consensus entre des individus socialement organisés au cours d'un processus d'interaction». Afin de participer de façon créatrice et cohérente à une interaction académique, il faut avoir assimilé un code ou plus, ainsi que les conventions en usage dans la communauté des locuteurs.

Selon Bourdieu, dans l'enseignement, l'une des typologies du discours académique, pour que l'exposé du professeur, énoncé et reçu comme allant de soi, fonctionne, il faut un rapport d'autorité-croyance entre un destinataire autorisé et un destinataire prêt à recevoir ce qui est dit⁸³, à croire que ce qui est dit mérite d'être dit. Le sens s'origine dans l'agir humain et le mot est à considérer comme un «praxème», à savoir comme un outil à produire du sens. S'il est polysémique, le praxème-mot peut comporter plusieurs programmes de sens, dont un seul se déclenche dans l'acte de discours; à l'Université le sens est produit dans la logosphère scientifique⁸⁴.

On va rechercher l'isotopie de l'unité transphrastique universitaire, qui serait assurée par la répétition d'éléments sémantiques chargés d'unifier les éléments du discours («classèmes») ou par la répétition des présupposés; il s'agira de dégager le sens du discours académique, car c'est la participation à un même univers idéologique qui rend possible la communication. Un composant pragmatique-rhétorique entre en jeu pour interpréter l'énoncé en l'intégrant à une situation précise. On passe ainsi du sens littéral au sens

⁸² Cf. MAINGUENEAU D., *Analyser les textes de communication*, Colin, Paris 2008.

⁸³ Cf. BOURDIEU P., *Ce que parler veut dire*, Fayard, Paris 1982.

⁸⁴ Cf. BAYLON CH. – MIGNOT X., *Initiation à la sémantique du langage*, Nathan, Paris 2000.

effectif, en spécifiant les variables de l'énoncé et en déterminant les actes de parole accomplis⁸⁵. L'analyse d'un discours est une production pour l'analyste sur le discours qu'il traite, une nouvelle production de sens, la restitution du sens du discours, son signifié posé ou présupposé.

Le discours rhétorique est en principe non-paraphrasable et fermé, seule la rhétorique universitaire est plus transparente et efficace. Toute pédagogie est rhétorique et le professeur est un orateur qui doit attirer et maintenir l'attention, illustrer les concepts, faciliter les souvenirs, motiver l'effort. Ce qu'on nomme aujourd'hui «transposition didactique» fait partie de la rhétorique; enseigner une matière, c'est lui donner une clarté, une cohérence qu'elle n'a pas nécessairement en tant que science, c'est passer de l'invention à l'élocution et à l'action, mais souvent au détriment du contenu scientifique. Notons que, même quand il s'agit d'enseigner à démontrer, on n'y parvient que par une argumentation rhétorique. Reboul raconte un souvenir de sa carrière universitaire: l'enseignante: «Durand, montrez-nous que ces deux droites sont parallèles» // Durand: «ça se voit, Madame!» // l'enseignante: «Durand, apprenez une fois pour toute qu'en mathématiques et en géométrie on ne voit rien, on démontre».

Ces impératifs font ressortir l'aspect asymétrique de l'enseignement, même quand il se veut dialogue ou coopération. Seulement le véritable professeur ne dissimule jamais sa rhétorique; au contraire, il enseigne les procédés rhétoriques qui permettent d'enseigner et conduit ses élèves à s'en rendre maîtres. L'enseignement est une relation asymétrique qui travaille à son abolition, afin que l'élève devienne si possible l'égal de son maître; c'est ici la justification du «pouvoir enseignant»⁸⁶. On pourrait penser que l'enseignement définit un modèle de rhétorique «transparente» et «bidirectionnelle» qu'il faudrait retrouver partout ailleurs.

Dans le discours universitaire les figures ont une valence argumentative, surtout persuasive; pensons à l'«hypotypose» (*demonstratio*) que la *Rhetorica ad Herennium* définit comme la figure «qui expose les circonstances d'une manière telle que l'affaire semble se dérouler et

⁸⁵ Cf. BAYLON CH. – MIGNOT X., *Initiation à la sémantique du langage*, Nathan, Paris 2000.

⁸⁶ Cf. REBOUL O., *Introduction à la rhétorique*, PUF, Paris 1994.

l'événement se passer sous nos yeux»⁸⁷. En effet dans le discours universitaire l'«hypotypose»⁸⁸ est une figure de description telle que l'exposition de l'objet est si vive, si énergique, qu'il résulte dans le style une image. Pour nous, qui nous intéressons moins à la légitimation du mode littéraire d'expression qu'aux techniques du discours persuasif, il semble important de montrer en quoi et comment l'emploi de certaines figures s'explique par le besoin de l'argumentation. En effet, il est facile de s'apercevoir que «le langage des philosophes n'est pas moins figuré que celui des orateurs et des poètes»⁸⁹.

En fait, les figures de rhétorique mentionnées ou exploitées dans les interactions académiques sont presque toutes des figures ayant d'abord un statut linguistique au sens restreint: soit des figures de dénomination (domaine para-lexical), soit des figures d'organisation syntaxique (domaine para-syntaxique). A ce titre elles peuvent donc figurer dans des inventaires de formes, qui mêlent de purs faits d'usage lexical et syntaxique, et des figures appartenant à la taxinomie rhétorique. Sous-jacente à cette position linguistique des figures, se dessine une conception du style comme «marge de manœuvre» individuelle par rapport à la langue: les règles de la juste dénomination ou de la bonne syntaxe laissent une certaine latitude à l'expression individuelle ou semi-collective⁹⁰, qu'exploite le style. Cette distinction, fragile et discutable, repose sur d'autres distinctions, connues en linguistique: entre langue et parole (Saussure), entre système et procès (Hjelmslev), ou entre système de la langue et appropriation individuelle.

Dans le but d'analyser les figures de rhétorique attestées dans un micro-corpus de cinq interactions académiques nous adopterons les conventions de transcription de l'équipe Val.Es.Co (Valencia, Español Coloquial) dirigée par Antonio Briz, qui intègre le système orthographique, utilisé pour investiguer la syntaxe, et le système littéral de Jefferson, qui rend compte des traits pragmatiques par les signes: ↑↓→, intonation; (()) séquence

⁸⁷ ANONYME, *Rhétorique à Hérennius*, (Collection des universités de France), texte établi et traduit par Achard G., Les Belles Lettres, 1989. On cite l'édition qu'on a lue.

⁸⁸ Cf. RICOEUR, P., *La métaphore vive*, Seuil, Paris 1975.

⁸⁹ COURNOT A., *Souvenirs (1760-1860)*, Hachette, Paris 1913.

⁹⁰ Cf. COMBETTES B. – KARABÉTIAN E.-S., *La stylistique entre rhétorique et linguistique*, «Langue française», n° 135, Paris 19 (2002).

inintelligible; ((toujours)) transcription douteuse; /, //, ///: pauses brève, moyenne, longue; le caractère = signale l'enchaînement immédiat dans l'échange: 1 MOS «voilà... justement et» // 2 MON «=c'est c'est le beau côté de Manlius». Nous appliquerons le modèle de segmentation du texte communicatif aux interactions du corpus, où l'étiquetage des interventions sera hiérarchique à l'inverse: un numéro à gauche indiquera l'acte du discours, alors qu'à droite les trois lettres, qui identifient le locuteur, signalerons l'intervention subordonnée au tour de rôle.

2.2. *Les figures de mot dans le discours académique*

La partie que nous avons découpée dans le domaine exterminé de l'art de parler inclut les *procédés discursifs*, que les théories classiques et les théories plus récentes (‹néo-rhétorique›) ont décrits comme *figures du discours*. Dans leur sens plus large et compréhensif celles-ci sont des schémas suivant lesquels on peut modeler l'expression de la pensée. Notons que le latin *figura*, dont descend le vocable français, correspond comme technicisme rhétorique au terme grec *schema*⁹¹, dans le sens de «configuration». D'autre part les figures, qui sont le lien entre l'argumentation et la rhétorique, sont des façons de s'exprimer en même temps ‹libres›, auxquelles on n'a pas recours nécessairement pour communiquer, et ‹codifiées›, étant des structures connues, que la rhétorique utilise comme instruments de persuasion⁹². Meyer déclare que le but des figures est d'évoquer une présence, de la renforcer ou de la mitiger, de nous montrer plus clairement et différemment ce qui, autrement, pourrait être perçu ou considéré comme inessentiel⁹³.

Parmi les figures de parole, qui exploitent la matière sonore de la langue, la ‹paronomase›, qui est précisément une figure de diction, est la

⁹¹ Cf. GARAVELLI-MORTARA B., *Il parlar figurato. Manualletto di figure*, Laterza, Bari 2010.

⁹² Cf. REBOUL O., *La rhétorique*, Que sais-je?, PUF, Paris 1984.

⁹³ Cf. MEYER M., *Questions de rhétorique. Langage, raison et séduction*, Librairie générale française, Paris 1993.

répétition d'une ou plusieurs syllabes dans des mots différents: la devise «Défense nationale, dépense nationale, démence nationale», ou le proverbe «Comparaison n'est pas raison». En revanche le «calembour» consiste à rapprocher deux mots très semblables en apparence, mais ayant un sens différent: «La France compte trente-six millions de sujets, sans compter les sujets de mécontentement». Alors que le «calembour» joue sur l'homonymie (*mots* ~ *maux*), l'«antanaclase» joue sur la polysémie⁹⁴, sur le sens partiellement différent du même mot: *raison*, faculté de démontrer ~ *raisons*, motifs de croire, dans la maxime célèbre de Pascal: «le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point»⁹⁵.

La polysémie est donc à la base de l'«antanaclase», qui joue sur deux sens différents d'un même mot, tandis que le «calembour» est phatique, puisqu'il ôte la parole à l'adversaire en le désarmant. Dans le discours universitaire, sur le côté argumentatif de l'«antanaclase» et sur la «dérivation» se fondent les pseudo-tautologies du type de: «Un professeur est un professeur». La «dérivation» associe un mot à un autre, ayant la même racine; ainsi dans son discours du 30 mai 1968 De Gaulle dénonce les contestataires qui empêchent «les étudiants d'étudier, les enseignants d'enseigner, les travailleurs de travailler». La «dérivation», la «paronomase» et le «calembour» sont des phénomènes de «métaplasme»⁹⁶: la transformation, le changement qu'on impose à la forme d'un mot, en supprimant, en ajoutant, en échangeant ses éléments.

Puisque les figures sont des configurations linguistiques que la construction et la situation d'énonciation rendent plus visibles⁹⁷, on caractérisera les figures de mot dans cinq interactions universitaires tirées du manuel de L. Mondada *Chercheurs en interaction*, en l'espèce: une discussion entre médecins de l'appareil digestif; une rencontre entre spécialistes de l'histoire ancienne; une visioconférence entre médecins

⁹⁴ Cf. REBOUL O., *La rhétorique*, Que sais-je?, PUF, Paris 1984.

⁹⁵ PASCAL BL., *Les Pensées*, Hachette, Paris [s.d.].

⁹⁶ Cf. GARAVELLI-MORTARA B., *Il parlar figurato. Manualletto di figure retoriche*, Laterza, Bari 2010.

⁹⁷ Cf. GARDES-TAMINE J., *De la figure à la configuration*, séminaire de l'A. U. 2009-2010, Université de Paris IV, U.F.R. de Langue française.

français, belges et suisses; une rencontre entre spécialistes d'histoire sociale; une discussion d'experts d'écologie de la montagne. La composition lexicale est tout de suite en acte dans la conférence d'histoire sociale, lorsqu'aux lignes 13 et 14 Erder (ERD) et Serres (SER), sur le modèle de *SEDANstrasse*, construisent la forme *sedanstag*, dont le déterminé allemand *stag* passe du sens lexical de «petit pont, quai» au sens figuré et métonymique de «route». Suite à des mécanismes de cette sorte, les figures sont souvent créatrices de mots composés et enrichissent le langage de tournures expressives⁹⁸ du type de *bateau-mouche*, *genspillehommes*. En l'occurrence ce début de réunion est marqué par une série d'anecdotes déclenchées par Serres, participant de Strasbourg qui, une fois arrivé sur les lieux provenant de la réunion tenue à Metz, commente le fait qu'il vient de tomber sur la *Sedanstrasse*, un emprunt allemand qui désigne la route et par «synecdoque» la région où la bataille de Sedan s'est déroulée.

Dans le même dialogue les répétitions servent à focaliser les topiques du discours:

5 ZEL: «et même: foyer du soldat:»

6 SER: «et foyer du soldat=»

7 ZEL: «xxxxx»

8 SER: «et foyer du soldat/ et foyer du soldat de BASE/ pas le

9 stab ((rire))»

10 ERD: «dans le temps on avait- les les écoliers avaient un

11 petit pain là le matin»

12 SER: «oui oui»

13 ERD: «pour la journée du sedanstag»

14 SER: «ah oui au sedanstag»

15 ERD: «oui . oui oui»

16 SER: «ah oui oui»

17 ZEL: «oui oui»

18 ERD: «loin du kaiser . loin du kaiser»

19 SER: «loin du kaiser»

⁹⁸ Cf. PERELMAN Ch. – OLBRECHTS-TYTECA L., *Traité de l'argumentation. La Nouvelle rhétorique*, Presses Universitaires de France (PUF), Paris 1958. On cite l'édition qu'on a consultée.

Cet échange s'appuie sur la concaténation d'une «anadiplose» et d'une «épanalepse»; au début de l'intervention 6 Serres reprend par «anadiplose» l'expression que Zelt avait énoncée à la fin de l'acte 5. La répétition de la même tournure au début et au centre de l'intervention 8 de Serres est un cas d'«épanalepse». Dans la discussion d'histoire ancienne le couple de participes «étonné-étonnant», qui pourrait être le résultat d'un lapsus, montre les deux côtés de l'étonnement: l'événement qui étonne et le chercheur qui est étonné en lisant Cicéron,

- 11 MON: «mais euh dans les dans la partie que je n'ai pas traitée/
 12 (dans la) scène de la [prise du capitole\]
 13 MOS: «[et dont on: dont on trouve] aussi
 14 des aspects dans plutarque/
 15 MON: «oui [oui oui]»
 16 ARN: «[et dans pline\]»
 17 MON: «oui oui . oui oui»
 18 ARN: «et dans pline/ xxxxxxxx»
 19 MON: «oui»
 20 MOS: «donc . c'est quand même assez étonné- étonnant que:
 21 de voir euh que chez cicéron/ . c'est clairement c'est
 22 comme une REvalorisation dans le négatif/».
 23 MON: «oui c'est ça . où il lui colle une étiquette euh adfectatio
 24 regni/ ... enfin qui ne s'appelle pas encore comme ça/».

L'auto-sélection des locuteurs favorise ici des formats collaboratifs où plusieurs intervenants ajoutent des fragments à une unité en train d'émerger, dès lors attribuable à une voix collective davantage qu'à un énonciateur particulier.

Durant la conversation d'histoire sociale, Dambres utilise la dérivation deux fois, dans la paire *anthropologue* et *sociologue*, deux désignations qui contribuent à l'isotopie scientifique de l'interaction, et dans le couple *confirmer* et *infirmer*, où on lie les morphèmes *in-* et *con-* à la racine lexicale *-firmer* pour construire deux verbes composés. Les deux termes produisent un calembour qui a valeur argumentative car il désarme l'adversaire. La dérivation crée un effet de «paronomase», la reprise des

mêmes syllabes dans des mots différents, qui contribue à l'isotopie de l'intervention. Dans ce cas la «paronomase» est «iso-phonique», puisque fondée sur l'égalité des sons sur lesquels tombe l'accent tonique⁹⁹, au point qu'on pourrait parler d'«homéotéleute», qui aligne des termes ayant la même terminaison. Un effet d'«allitération», la répétition du même son, vocalique ou consonantique, dans le corps de mots proches¹⁰⁰, se retrouve dans la paire *des réservoirs/ des SAN:ctuaires* énoncée par Corinne Favre et référée aux montagnes. Voilà l'échange:

- 1 ASS (Assad): «ça vaudrait la peine de reprendre ces points\ . comme faisant
2 part de la définition/ . que les montagnes euh sont des refuges»
3 DAM: «bon ce euh concept de euh conservatoire/ ou pour des
4 groupes humains ou pour des groupes ethniques\ . j'est omniprésent
5 dans la littérature/ . mais je pense que euh un anthropologue
6 ou un sociologue sera en mesure de confirmer ou infirmer 7 un tel
point de vue\ . corinne favre».

Dans le discours scientifique la «dérivation» sert à créer des mots savants, qui parfois permettent d'identifier les catégories des participants aux rencontres. Il n'est donc pas étonnant que les catégories soient souvent invoquées dans la sélection du locuteur suivant, comme dans les trois extraits ci-dessous tirés les deux premiers de la réunion de médecins, le troisième de la discussion de sociologie: (a) LEL «qu'est-ce que pense votre équipe de gastro-entérologues», (b) TAS «moi je donne la parole à notre pancréatologue», où le suffixe impliqué dans le procédé dérivationnel est *-logue* (expert, studieux de) qui met en relief le caractère médical de l'interaction. Le suffixe *-iste*, qui témoigne du contexte spécialisé, est à l'œuvre dans le tour de Favre:

- (c) 23 FAV: «il faudrait ff: peut-être pas trop appuyer sur cette tendance
24 de: ségrégationniste on va dire\ .. mais : . mais d'un
25 point de vue peut-être/ les les botanistes pourraient

⁹⁹ Cf. GARAVELLI-MORTARA B., *Il parlar figurato. Manualletto di figure retoriche*, Laterza, Bari 2010.

¹⁰⁰ Cf. GHIAZZA S. – NAPOLI M., *Le figure retoriche. Parola e immagine*, Zanichelli, Bologna 2007.

- 26 nous dire si si (c'est) effectivement un un refuge/ pour
 27 euh des plantes/ . pour les hommes c'est déjà plus:
 28 contestable\ <enfin je trouve ((très bas))>>.

Le choix des ressources linguistiques considérées comme disponibles, légitimes, partagées par les participants, a un effet direct sur les chances pour chacun de participer à la discussion ou sur le risque d'en être exclu. A l'ouverture de la visioconférence entre médecins français, belges, suisses, Dumries, dans son intervention initiative (Ii), applique la dérivation aux préfixes pour créer des dérivés médicaux:

- 23 DUM: «oui bonsoir/ eu:h c'est u:n grand plaisir
 24 d'introduire le docteur . andreas platz/ qui va vous
 25 présenter un sujet assez intéressant ce soir/
 26 puisqu'il s'agit de l'approche euh *mini-invasive*/ euh
 27 des tumeurs du sein *non-palpables*\ . e:t il y a eu
 28 quelques développements ces dernières années là-dedans/
 29 . et je vais tout de suite donner la parole au docteur
cam
 30 plätz/ . qui va euh vous présenter . voilà . je
 31 centre le docteur plätz . voilà\ (1.1)* qui va vous
cam
 32 présenter ce sujet/»
 33 «*(2.0)*»
 34 PLA: «merci\ . est-ce que je peux avoir la première . diapo svpl/».

Les dérivés savants *mini-invasive* et *non-palpables*, obtenus par préfixation, cimentent eux-aussi l'isotopie scientifique de la conversation. Et le docteur Platz est sélectionné comme interlocuteur suivant en raison de son bagage scientifique et des ses spécialisations dans le domaine médical.

Durant la rencontre d'histoire ancienne l'«antanaclase» donne essor à une axiologie dans le tour de Warhin: 18 WAR «c'est le cas EXTREME\ euh bru- brutus doit être comme brutus» (pour une analyse plus détaillée de l'échange, voir pp. 74-75). L'«antanaclase» est une figure fondée sur la répétition, et justement les répétitions de termes d'un tour à l'autre manifestent le fait que le locuteur suit attentivement le déroulement de la

parole de son partenaire pour en extraire un élément qu'il entend focaliser. En voici deux exemples:

- (1) 1 DUM: «et il faut bien expliquer pourquoi il n'était pas
 2 là/ donc on invente l'exil\
 3 WAR: «l'exil oui»;
- (2) 1 VAL: «[c'est - peut-être que la] fonction fondatrice/ donne
 2 le début/»
 3 WAR: «oui oui»
 4 VAL: «[ça c'est c'est]- [la chose la plus importante]
 5 WAR: «[un un DEbut\] un début»
 6 MOS: «oui et»
 7 VAL: «oui»
 8 DUM: «mhm».

Dans ces passages, le deuxième tour permet à l'un des destinataires de sélectionner un élément du discours du locuteur précédent, avec un effet de mise en relief. La pertinence ou l'importance d'une catégorie, d'une propriété ou d'un objet peut être soulignée de façon collaborative.

Dans le dialogue suivant de la conversation d'histoire ancienne, les reprises de «temps sublimes» montrent comment dans une séquence interactionnelle locale peut apparaître le début d'une solidification d'un objet du discours, qui est ainsi maintenu et donc renforcé comme tel, puisque répété quatre fois. Ces reprises participent au procédé de «répétition» qui accentue le morcellement d'un événement complexe en épisodes détaillés¹⁰¹, et favorise ainsi la présence, parce qu'il rend présent à la conscience l'objet du discours. Certaines figures de répétition ou de «paronomase» visent à suggérer des distinctions, parce que les reprises partielles de l'objet de savoir peuvent manifester des désaccords voire des divergences dans la façon dont il est traité par différents participants. Dans le dialogue suivant de la même interaction on a un effet de déstabilisation de l'objet, allant jusqu'à sa fragmentation. Un procédé de dérivation

¹⁰¹ Cf. PERELMAN CH. – OLBRECHTS-TYTECA L., *Traité de l'argumentation. La Nouvelle rhétorique*, Presses Universitaires de France (PUF), Paris 1958. On cite l'édition qu'on a consultée.

saisissant des mots du champ lexical de <fonder> crée un effet de paronomase, qui s'accompagne à la désagrégation du concept de *fondeur* référé à Coriolan:

- 1 WAR: «on devrait encore définir une fois plus précisément&»
 2 GAU: «[mhm mhm]»
 3 WAR: «&ce qu'on comprend vraiment comme étant la fondation\ äh:: .
 4 parce qu'il y a justement des concepts apparentés\ . et
 5 et des phénomènes»
 6 (2)
 7 WAR: «j'veux dire Coriolan est pour ça n'est pas parce qu'il
 8 est jugé [il n'est pas encore un fondateur/»
 9 GAU: «[mhm=mhm]»
 10 WAR: «[<pareillement\ .. le xxxx]»
 11 GAU: «[le: le: le: jugement/ .. le jugement n'est pas fondateur]»
 12 (4)
 13 WAR: «donc il ne fonde rien\ . ma[is il est de toute façon]»
 14 GAU: «[NON .. NON .. NON]»
 15 WAR: «un passif . il a un rôle passif»
 16 GAU: «NON\ lui-même depuis lui-même il est victime/»
 17 WAR: «[(il est la victime) ouioui\ ouioui]»
 18 GAU: «[mais sa figure est fondatrice/
 19 c'est sa figure qui est fondatrice]»
 20 WAR: «ouiOUI: mais»
 21 GAU: «d'une procédure . d'un événement/ . d'une procédure\
 22 et. susceptible de reproduction\=»
 23 WAR: «=(oui) mais est-ce que c'est vraiment fondatrice]»
 24 (8)
 25 GAU: «°euh:: . euh:: oui/ moi je . je pense oui/ enfin\°».

L'épithète <figure fondatrice> matérialise une métaphore fondée sur les transferts: [concret-abstrait], [inanimé-animé]. A ce propos cette discussion entre deux collègues, Gaudard et Wharin, porte autant sur la définition de «fonction fondatrice» (1-5) que sur son application à un héros particulier de la Rome ancienne sur lequel ils travaillent, Coriolan (7). Les deux collègues produisent en un premier temps une description de ce personnage qui est orientée de façon similaire: ils s'accordent en effet sur une série de

négations: pour Warhin «il n'est pas encore fondateur» (8), pour Gaudard «le jugement n'est pas fondateur» (11), pour Warhin «il ne fonde rien» (13). Ensuite ils s'accordent sur le rôle passif, de victime qu'il a eu (15-17), avant de reconnaître la fonction fondatrice de sa figure (Gaudard: «mais sa figure est fondatrice/ . c'est sa figure qui est fondatrice» 18, Warhin: «oui oui: mais» 20), sur laquelle Warhin exprime un doute sous forme d'une phrase interrogative: «(oui) mais est-ce que c'est vraiment fondatrice?».

Au lieu des répétitions, on peut trouver des reprises qui jouent moins sur le lexique que sur des liens grammaticaux. Les phénomènes d'anaphore – des procédés par lesquels on établit une continuité thématique – peuvent se réaliser entre segments énoncés par des locuteurs différents, produisant une cohésion non seulement thématique mais aussi syntaxique d'un tour de parole à l'autre. Ces procédés montrent la possibilité offerte aux interlocuteurs de tisser des liens entre une première et une deuxième partie de paire adjacente, par exemple une question et une réponse, une proposition et une contre-proposition, ou plus généralement entre tours s'enchaînant l'un l'autre. Nous retrouvons trois exemples d'anaphore dans la conférence d'histoire ancienne:

(1) 1 WAR: «euh . et le troisième serait donc la moderatio\ où où
2 trouvons-nous la moderatio»
3 DUM: «euh:: on la retrouve chez tite-live/ . chez plutarque surtout»;

(2) WAR: «donc je pense juste . NOS exemples\ .. ne sont ...
2 pratiquement jamais issus de la tradition gentile»
3 DUM: «non . [pas les nôtres non .. si un [peu/
4 WAR: «[euh . déjà les
5 les les meurtriers de tyrans pré à cisément pas»
6 DUM: «non\ . [((rit))»
7 WAR: «[((rit))»;

(3) 1 WAR: «oui (disons) nous devons encore vite discuter
2 du point trois»
3 MOS: «[hehehe:»
4 DUM: «mais on l'a on l'a traité/ le: troisième .. on
5 vient juste de dire [que camille n'est fondateur de rien/

6 MOS: «(((rit)))»

7 WAR: «((rit))»

8 DUM: «qu'il est seulement exemplaire/ de toute

9 une collection de vertus».

L'«anaphore», la référence à quelque chose qui a été déjà mentionné, est une figure d'expression, qui montre le parallélisme à niveau para-lexical. En effet l'enchaînement anaphorique est ici effectué par un pronom («la» premier extrait, 1.3; «les nôtres» deuxième extrait, 2.3; «l'» troisième extrait, 3.4) qui pointe vers un objet de discours apparu au début du dialogue. Dans le dernier passage, en outre, la reprise anaphorique pronominale est accompagnée et renforcée par une dislocation à droite («on l'a traité/ le: troisième», 3.4), dans un environnement contrasté sur le plan argumentatif, où Dumoulin émet une objection (I-r-i) face à la proposition (I) de Warhin. Ces phénomènes d'anaphore créent une continuité thématique et permettent un enrichissement collaboratif progressif – qui peut éventuellement articuler des positions argumentatives opposées – du même objet de savoir.

2.3. *Un argument rhétorique: l'étymologie*

Sur les figures de mot se fonde l'«étymologie», qui est le procédé, le lieu qui consiste à évoquer le sens ancien d'un mot pour déterminer son sens actuel et en tirer un argument. L'étymologie sert d'argument à la fois pour les définitions et pour les dissociations. Le fait d'évoquer l'étymologie pour définir le «vrai» sens d'un mot est un acte de pouvoir, par lequel l'orateur impose son «sens», donc son point de vue à l'auditoire. En latin classique *puer* désigne l'enfant, *infans* le bébé, celui qui ne parle pas (lat. *fari*, «parler»). Ensuite les noms référés à l'âge ont acquis une distribution sémantique différente, de sorte qu'en français le continuateur de *infans* désigne celui qui n'est pas encore entré dans l'adolescence. L'argument étymologique d'identifier l'enfant avec «celui qui ne parle pas» est abusif et oublie la loi linguistique que le mot n'a de sens qu'en synchronie. Ainsi le mot *enfant* n'a pas de sens par rapport aux termes qui désignent le «nouveau

né» et l'«adolescent»; et le latin n'a aucune autorité dans ce sens. En tout cas, le recours à l'étymologie confère à son auteur le prestige de la science ou d'une doctrine; lui il détient le sens réel des mots; «les autres, eux, ne savent pas ce qu'ils disent et n'ont qu'à se taire».

En fait, l'«argument étymologique» tombe parfois dans le ridicule. On cite ainsi les adversaires de Freud qui, au début du dernier siècle, prétendaient le réfuter en remontant au «sens étymologique» d'«hystérie», dérivé du grec *hystéra*, «utérus»¹⁰², pour affirmer que l'hystérie ne pouvait être, par définition, qu'une maladie de femmes. L'étymologie comme partie de l'histoire des langues est une perspective partageable; l'étymologie comme argument, peut-être aussi, mais du même type d'une antanaclase, où la polysémie est en acte, quand ce n'est pas un calembour – qui se fonde sur l'homophonie – produit par une fausse étymologie.

Finalement, l'«étymologie» est une définition qui se présente par l'explication du signifié originaire («étymon») d'un mot. A ce propos le héros attique Academus laissa près d'Athènes un héritage où Platon enseigna la philosophie, qui fut appelé l'*Académie* du nom de son ancien possesseur; de là la doctrine de Platon fut appelée l'Académie¹⁰³. On a donné aussi par extension le nom d'Académie à différentes assemblées qui s'appliquent à cultiver les langues, les sciences ou les beaux arts.

Les discussions sont ainsi un lieu où l'expertise des uns et des autres est constamment évaluée, comme le montre l'extrait où Durand, mis en difficulté, crée une catégorie *ad hoc*, les «waqfologues», une institution mamelouke, qui a été en vigueur dans l'empire ottoman jusqu'au XVI^e siècle pendant l'existence des mamelouks (arabe: [sing.] mamlūk, [plur.] mamālīk, *possédé*), les membres d'une milice formée d'esclaves, affranchis et recevant une solde à l'issue de leur formation, au service des califes musulmans, qui à de nombreuses reprises a occupé le pouvoir par elle-même. Diran explique justement l'étymologie de «waqfologues», une figure de mot ayant valeur d'illustration:

¹⁰² Cf. REBOUL O., *Introduction à la rhétorique*, Presses Universitaires de France (PUF), Paris 1994.

¹⁰³ Cf. DUMARSAIS – FONTANIER, *Des tropes ou des différents sens*, présentation, notes et traduction de Douay-Soublin Fr., Flammarion, Paris [1730] 1988.

- 1 DUR: «comment formuler les choses (3) euh ... euh ... euh ...
 2 que- d'abord d'une part quelle est la part de la propriété
 3 privée/ hein/ puisqu'on en a pas tellement parlé/ .. et puis
 4 dans quelle mesure ceux qui n'ont qu'une demi-proprieté
 5 ou qui sont par exemple . n'ont pas des bé- bénéficiaires
 6 d'un waqf [ou»
 7 PAP?: (Papadopoulos) «[qu'est-ce que ça veut dire une demi-proprieté=
 8 DUR: «=enfin des gens qui: euh qui sont des: des: des des:
 9 des gens ben je ne sais pas/ c-c'est VOUS les les les les les
 10 les waqfologues . ceux qui sont simplement bénéficiaires
 11 d'un waqf [ou qui»
 12 TOI: «[oui mais alors là ils ne sont pas DU tout
 13 propriétair[es ça n'a rien à voir»
 14 DUR: [alors justement comment est-ce qu'ils se
 15 sentent ces gens-là\ . par rapport au bien qu'ils euh .
 16 qu'ils gèrent ou qu'i- dont ils . tirent bénéfice ou dont=»
 17 TOI: «=attendez euh . on peut parler du nâzir du waqf/»
 18 DUR: «[mhm/ par exemple/»
 19 TOI: «[ou du dévolutaire du waqf c'est pas la même chose=»
 20 DUR: «=oui/».

Les «waqfologues» sont les «bénéficiaires d'un waqf», qui en arabe signifie «demi-proprieté». Durand rencontre des problèmes de formulation, manifestes dans le commentaire explicite et les hésitations du début (1), dans l'abandon de constructions interrogatives entamées (2, 4). Son intervention (1-6) est articulée en deux parties, l'une relative à la propriété privée et l'autre à des cas concrets. L'un des deux côtés est questionné par Papadopoulos (7), alors que Durand n'a pas fini son tour; cela déclenche une tentative de définition de la part de Durand, qui est abandonnée avec d'importantes hésitations (8-9) et une hétéro-catégorisation («c'est VOUS les les les les les les waqfologues» 9-10) qui renvoie cette tâche à ses interlocutrices. Alors que Durand reprend, après l'interruption de Papadopoulos, les éléments de la formulation du deuxième côté de son discours, c'est Toiron qui en dénie la pertinence par rapport à la question de la propriété privée (12-13), en déclenchant une nouvelle formulation, sous la forme de trois alternatives possibles (15-16). Encore une fois, face aux

références vagues de Durand, Toiron identifie de manière précise les individus en question, en les distinguant soigneusement (17, 19). Cet échange montre la relation entre niveau de précision de la formulation et niveau d'expertise, ainsi que le caractère mutuellement reconnaissable dans l'interaction des compétences.

Dans le domaine des figures de parole, les stratagèmes rhétoriques les plus fréquents dans le corpus examiné sont des figures d'addition ou d'amplification horizontale, qui renforcent les éléments lexicaux sur la chaîne syntagmatique par des répétitions non variées. Durant la rencontre d'histoire sociale la figure de l'«épiphore», c'est-à-dire la répétition d'un même mot à la fin de phrases adjacentes selon le schéma [/....x/.....x/ ..], apparaît dans l'échange suivant:

- 85 DUR: «alors j'ai . moi-même quelques questions à poser/ mais
 86 peut-être que je vais les réserver/ euh pour (qu'il)
 87 y a d'autres commentaires qui pourraient être faits/ je:
 88 . qui est le plus proche de son oui autour de cette table
 89 euh: c'est peut-être adam/»
 90 TOI: «<c'est clair ((en riant))> h[hehehehe .»
 91 DUR: «hehehehe[hehehehehehe]»
 92 TOI: «désignez d'autres
 93 volontaires/»
 94 DUR: «<oui ((en riant))> c'est lui qu'on désigne comme
 95 volontaire»
 96 GAU: «non disons moi euh bon\ je ne suis pas euh enfin je
 97 ne travaille pas sur l'histoire sociale/ donc j-
 98 j- je travaille quand-même avant tout sur le soufisme».

Dans ce cas l'«épiphore»¹⁰⁴ a la fonction d'accroître la présence, c'est à dire de rendre le concept plus évident, et surtout de réaliser la communion avec l'auditoire. La même capacité de cimenter la communion entre les locuteurs se retrouve dans la répétition non variée de l'honorifique *monsieur* à côté de trois noms de famille différents dans l'intervention du Dr. Maire, extraite de la discussion entre médecins de l'appareil digestif:

¹⁰⁴ Cf. GHIAZZA S. – NAPOLI. M., *Le figure retoriche. Parola e immagine*, Zanichelli, Bologna 2007.

- 6 MAI: «bon je vais donner la parole donc très brièvement à
 7 monsieur pageot/ ensuite à monsieur tanner/ et ensuite
 8 éventuellement à monsieur Dumont/»
 9 (4)
 10 MAI: «mon[sieur pageot/»
 11 PAG: [xxx oui\ en ce qui concerne donc la
 12 réponse à votre question je vais être très bref»

A partir de l'analyse des interactions du corpus, nous remarquons que la rapidité du style et de la pensée signifie avant tout agilité, mobilité, désinvolture; ces dernières qualités s'adaptent à une élocution prête aux divagations, à passer d'un argument à l'autre, à perdre souvent le fil du discours pour le retrouver après. La métaphore du discours, par ses mouvements, déviations et transgressions, s'adapte à «discuter du discours académique». L'emploi assez riche et désinvolte des figures de parole dans les textes analysés démontre que, à la différence du langage littéral ou lexical qui, selon Saussure, n'est ni subjectif ni motivé¹⁰⁵, le langage figuré se révèle tantôt subjectif tantôt motivé en cas aussi bien d'onomasiologie ou production que de sémasiologie ou décodage.

2.4. *Conclusions*

Dans le chapitre 2, consacré aux figures de parole, nous avons repéré les figures suivantes: dans la conférence d'histoire sociale deux mots composés, deux cas de répétition, une épanalepse et une anadiplose enchaînées, quatre cas de dérivation, dont deux créent un calembours (*confirmer, infirmer*); dans la visioconférence entre médecins français, belges, suisses, deux cas de dérivation par préfixation; un cas d'allitération dans la réunion d'écologie de la montagne; dans la rencontre d'histoire ancienne une antanaclase, une paronomase disloquée sur cinq dérivations à

¹⁰⁵ Cf. HEPP M., *La metafora nel linguaggio letterario e giornalistico tedesco*, séminaire de mercredi 19 mai 2010, 14h30-17h30, Salle des Réunions du Département de Linguistique, Université de Pise.

partir du verbe *fonder*, trois exemples d'anaphore; dans la discussion entre médecins de l'appareil digestif trois cas de répétition.

L'emploi fréquent de la dérivation dans les conversations de médecine et de sociologie témoigne de l'expertise des locuteurs et du caractère spécialisé des domaines abordés. L'utilisation de la paronomase dans la discussion d'histoire ancienne révèle le côté littéraire du sujet traité. La présence de la répétition dans toutes les interactions du corpus est un *stylème* de l'expression orale et sert à augmenter la présence des arguments.

3. LES TROPES. LES FIGURES DE SENS DANS LES INTERACTIONS UNIVERSITAIRES

Dans la *Rhetorica ad Herennium* la doctrine des tropes, en origine stoïque, se mêle à celle des figures, et insère les tropes, conçus comme *exornationes verborum*, parmi les figures, appelées *exornationes sententiarum*. La doctrine hellénistico-rhodienne montre des traces stoïques dans la distinction entre figures du discours et figures de pensée, en laissant de côté la distinction également fondamentale entre figure du discours référée à plusieurs mots (dont l'erreur est appelée «solécisme») et figures référées à des mots simples¹⁰⁶, dont l'erreur est dénommée «barbarisme».

En l'espèce, les figures de sens, ou «tropes», consistent à employer un terme avec une signification qu'il n'a pas habituellement, ce qui provoque une torsion dans l'ensemble du discours. Selon Dumarsais les «tropes» sont des figures par lesquelles on fait prendre à un mot une signification qui n'est pas précisément la signification propre de ce mot¹⁰⁷; ces figures sont appelées *tropes* du grec *tropos*, «conversion», dont la racine est *trepo*, *verto*, «je tourne». Un «trope» constitue donc une déviation du sens, une tournure inhabituelle par rapport au sens littéral, un phénomène de détour¹⁰⁸. Quintilien écrit à ce propos: «Le trope est le changement d'un mot ou d'une phrase de son propre signifié à un autre». Le sens dérivé est appelé figuré, mais vu que dans ce contexte il s'oppose au sens littéral à travers des figures, on parlera de *sens figurel*¹⁰⁹.

¹⁰⁶ Cf. *Rhetorica ad Herennium*, Harvard University Press, Cambridge, MA 1954 et *Retorica a Caio Erennio*, tr. it. par Locatelli G., Società anonima notari, Villasanta (Milano) 1931.

¹⁰⁷ Cf. DUMARSAIS – FONTANIER, *Des tropes ou des différents sens*, présentation, notes et traduction de Douay-Soubliin Fr., Flammarion, Paris [1730] 1988.

¹⁰⁸ Cf. GARDES-TAMINE J., *La construction du texte*, séminaire de l'Université La Sorbonne (Paris IV), A.U. 2010-2011.

¹⁰⁹ Cf. MEYER M., *Questions de rhétorique. Langage, raison et séduction*, Librairie générale française, Paris 1993.

Le rôle du trope est d'effacer la différence entre deux concepts A et B et affirmer, à travers un concept d'économie, l'identité que nous savons être fictive. Le trope correspond à une réponse pour le locuteur, qui donne essor à une question pour l'interlocuteur lequel pourtant ne remet pas en cause la réponse, mais cherche plutôt à trouver ce dont il est question.

Les figures constituent le vêtement des mots, leur apparence, alors qu'on nomme «catachrèse» la lexicalisation des tropes: ex. «les ailes de l'avion». Une figure doit être libre et non forcée et par conséquent la catachrèse n'est pas conçue comme une figure¹¹⁰. C'est entre deux idées que le trope (qui est un événement) a lieu dans le discours et par conséquent il est défini comme un transfert d'un mot hors de sa sphère conceptuelle. Black appelle «foyer» la composante figurée du trope, et «cadre» la composante littérale¹¹¹ et leur présence dans un même énoncé produit une contradiction, qui empêche une interprétation littérale de l'énoncé. Dans la «similitude», le sujet du discours primaire («cadre») et le «foyer» sont juxtaposés à l'aide d'un médiateur linguistique (*comme, semblable à*, les verbes *paraître, ressembler*), dont la présence efface la contradiction. C'est le transfert tropique qui produit parfois une catachrèse, un changement dans le contenu d'un lexème qui modifie sa valeur. Par exemple le contenu de *pied* a changé depuis que la communauté scientifique a accepté des connexions comme «le pied de la syllabe». D'ailleurs les tropes créateurs mobilisent le dispositif à la base de la polysémie des lexèmes¹¹².

L'instrument canonique du trope est l'incohérence dans le contenu complexe d'un énoncé, la rupture de l'isotopie. Cette relation entre contradiction, connexion des termes et conditions de la signification de l'expression, confère à la phrase un statut privilégié. Dans une conférence, la phrase «On se demande jusqu'à quand la tour de Pise restera debout dans son équilibre précaire» n'est pas contradictoire en elle-même, mais entre en

¹¹⁰ Cf. RICOEUR, P., *La métaphore vive*, Seuil, Paris 1975.

¹¹¹ Cf. BLACK M., *Models and metaphor. Studies in language and philosophy*, Cornell University, Ithaca, London 1975.

¹¹² Cf. PRANDI M., *Grammaire philosophique des tropes. Mise en forme linguistique et interprétation discursive des conflits conceptuels*, Minuit, Paris 1992.

contradiction avec un sujet de discours étranger imposé par le cotexte ou par le contexte, par exemple l'économie italienne.

Si le concept nominal est un principe de classification, le verbe et l'adjectif partagent le statut de principes de connexion avec une entité – *Socrate marche, est sage* – ou entre plusieurs entités (les arguments extérieurs et intérieurs du verbe): *Socrate regarde Platon, emprunte du sel à Platon*. Les noms *courage* et *départ* sont saturés par des compléments prépositionnels (‹le courage d'un chercheur›, ‹départ de Paris›), alors qu'un désignateur tropique ponctuel – un nom saturé en position référentielle qui s'appuie à l'intégrité ou à l'identité de son référent – entre en conflit avec le référent visé, à travers un double virtuel solidaire de celui-ci: ex. *Une perle, une natte blanche* ou *une bouche* pour désigner une ‹jeune fille›. L'emploi métaphorique des verbes impersonnels – répandu dans le répertoire du français: *il pleut des articles, de mauvaises notes* – est obligé de franchir un obstacle grammatical préliminaire, d'opérer une variation de la valence du verbe, qui pour l'occasion reçoit un ou plusieurs arguments¹¹³. Les tropes articulés à l'intérieur d'un groupe nominal (GN) se partagent entre tropes ponctuels et connexions tropiques en fonction de la non-saturation des termes employés comme foyers ou bases, ou de leur capacité à créer des rapports: *la tête du train* ou pour sortir de la catachrèse, *les ailes de la peur*.

Le destinataire des phrases énoncées dans une réunion de chercheurs est en mesure de résoudre l'ambiguïté structurale sous la pression du contexte qui lui permet de dégager ou sélectionner le signifié plus convenable. Le développement de l'inférence présuppose la décodification, un acte d'interprétation interne, portant sur la connexion structurale de l'énoncé, et un processus d'interprétation externe qui dessine un espace autonome¹¹⁴ et se soustrait à toute restriction émanant de l'intérieur du contenu développé.

Le caractère référentiel de la communication se caractérise par l'aptitude à relier un signal structurellement stable à un signifié variable en fonction des coordonnées contextuelles, et cela grâce à sa capacité d'orienter l'attention d'un destinataire à l'intérieur d'une situation partagée.

¹¹³ Cf. PRANDI M., *Grammaire philosophique des tropes*, Minuit, Paris 1992.

¹¹⁴ Cf. PRANDI, M., *Grammaire philosophique des tropes*, Minuit, Paris 1992.

Les différents types d'actes d'interprétation disponibles pour un même texte forment un continuum. L'interprétation naïve d'un amateur et l'interprétation professionnellement engagée d'un spécialiste se distinguent davantage par la richesse, la complexité et la solidité de l'horizon interprétatif que par la nature intrinsèque des procédures mises en place.

Les propriétés spécifiques du renvoi référentiel nous promeuvent du territoire des structures et de leurs configurations objectives – qui favorisent l'interprétation littérale – dans le territoire des sujets, de leurs raisons et de leurs décisions: de leur liberté. Le sujet d'un acte d'interprétation nous apparaît comme un agent autonome, jouissant de tous les attributs d'un sujet éthique, en premier lieu de sa liberté et de sa responsabilité. Dans le domaine académique, lors d'une interaction directe, le destinataire du contenu véhiculé n'est pas le récepteur d'un texte qui s'impose avec son architecture accomplie, mais le partenaire d'un sujet, avec lequel il partage la responsabilité de construire l'information. Un processus d'inférence serré, coopératif, qui consiste à admettre une proposition en raison de son lien avec une proposition préalable tenue pour vraie, est constitutif de la cohérence même du discours oral, et notamment de la cohérence des enchaînements entre les tours de parole lors d'une conversation universitaire.

En l'espèce, étant donné son affinité d'élection avec l'acte d'assertion, l'énoncé métaphorique en forme prédicative favorise, comme développement interprétatif de l'interaction conceptuelle, une caractérisation directe – *Les crapauds du Marais* pour la noblesse; *l'amour est une herbe spontanée* – ou indirecte – *La lune rêve* – des sujets du discours primaire (la composante littérale ou <cadre>). Toutefois, comme la solidarité entre la forme d'une phrase et la force illocutoire, que ses énonciateurs admettent, n'est pas irrévocable, l'interaction conceptuelle sollicitée par une prédication contradictoire admet des développements hétérogènes¹¹⁵, visant plus spécialement la sphère du sujet de parole ou celle de l'interlocuteur.

¹¹⁵ Cf. PRANDI M., *Grammaire philosophique des tropes. Mise en forme linguistique et interprétation discursive des conflits conceptuels*, Minuit, Paris 1992.

Si quelqu'un dit *Je serai un éclair*, il est fort probable que le destinataire interprète son énonciation comme ayant la force d'une promesse engageant un comportement futur. Un désignateur comme *Les crapauds du Marais*, appliqué à la noblesse de Paris, peut certainement pousser à chercher des analogies objectives entre les crapauds et les aristocrates, mais sa fonction essentielle consiste probablement, dans son contexte, à influencer l'attitude des interlocuteurs envers le sujet du discours: à diriger sur la noblesse le dégoût que les crapauds sont censés provoquer. De la même façon, une prédication comme *L'amour est une herbe spontanée* n'épuise pas forcément sa fonction textuelle dans une définition métaphorique de l'amour. Inscrite dans une interaction aux visées pédagogiques, elle peut très bien viser à diriger l'attitude et le comportement du destinataire à l'égard de l'amour¹¹⁶: à faire d'une idée d'amour le fondement d'une maxime.

Le domaine des interprétations virtuelles des tropes partage sa limite supérieure avec l'ensemble des énoncés linguistiques: il est, en d'autres termes, indéfiniment ouvert. La fixation d'une limite supérieure du développement inférentiel est en dernière instance, pour un énoncé tropique comme pour tout énoncé, l'œuvre contingente de l'interprète, sollicité par l'ensemble des facteurs textuels et contextuels constitutifs du champ d'interprétation pertinent. L'espace interprétatif spécifique des tropes est, en revanche, rigoureusement délimité vers le bas, par une élévation caractéristique du seuil minimum imposé: pour un trope, la pure et simple interprétation littérale est en tout cas exclue, et chaque type structural exige une cote minimum spécifique. Loin d'être une prérogative exclusive des énoncés tropiques, toutefois, l'imposition d'un seuil minimum au travail inférentiel est une réalité courante dans la vie textuelle et discursive des énoncés. Le partage des tâches entre les paramètres structuraux et les facteurs discursifs est défini par la nature même de l'acte d'interprétation: les conditions contextuelles suggèrent la quantité de travail inférentiel

¹¹⁶ Cf. PRANDI M., *Grammaire philosophique des tropes. Mise en forme linguistique et interprétation discursive des conflits conceptuels*, Minuit, Paris 1992.

occasionnellement pertinent pour un acte d'interprétation donné à partir d'un seuil inférieur imposé, indépendamment des conditions d'emploi.

A côté des métaphores (pour un traitement détaillé de la « métaphore », voir § 3.2) qui, comme les métonymies et les synecdoques, exploitent des analogies matérielles culturellement codifiées, et des métaphores qui re-parcourent le réseau des corrélations lexicales, nous avons les métaphores intégralement projectives: des métaphores dont la réussite repose, plutôt que sur la capacité de l'interprète de reconnaître une analogie, sur sa disposition à la produire. L'analogie projective est à la base des métaphores poétiques non substituables – *La lune rêve; Il s'installa dans la douceur de ce sourire* –, mais aussi des catachrèses d'invention institutives de concepts, comme *révolution scientifique* ou *serpent monétaire*¹¹⁷. Les métaphores projectives découragent les solutions régressives de la tension conceptuelle en faveur d'un travail interprétatif créateur, une ressource exclusive qui distingue la métaphore de la métonymie et de la synecdoque.

Si l'on veut sauvegarder les traits spécifiques de chaque famille de tropes, on ne peut que voir dans le champ tropologique un continuum qui, sur un dénominateur commun maximum relativement faible – la présence d'un conflit conceptuel –, articule des différences structurales spécifiques capables de moduler l'impact conceptuel et discursif entre deux options extrêmes, antithétiques dans leur corrélation abstraite mais complémentaires dans la complexité de l'objet. La polarisation du domaine des interprétations virtuelles des tropes vers deux orientations principales, et le caractère en même temps antithétique et complémentaire des deux options extrêmes, sont mis en relief par les énoncés contradictoires qui, hors contexte, sont prêts à accepter indifféremment les deux options interprétatives. Des énoncés comme *Tu lui verses l'espoir, la jeunesse et la vie* nous font parcourir, grâce à leur indétermination structurale, toute l'étendue de l'arc interactif, de zéro à l'infini: de la métonymie du désignateur au verbe métaphorique, de la substitution immédiate, presque sans résidu, à une interaction conceptuelle indéfiniment ouverte.

¹¹⁷ Cf. PRANDI M., *Grammaire philosophique des tropes. Mise en forme linguistique et interprétation discursive des conflits conceptuels*, Minuit, Paris 1992.

3.1. *Les tropes simples. La métonymie, l'antonomase*

Parmi les tropes simples la *denominatio* correspond à la «métonymie», fondée sur le critère stoïque de la *vicinītas*. Pour preuve Jakobson distingue deux types d'aphasie, le premier consiste à chercher des mots ou des locutions synonymes, pathologie de la «similarité», le second correspond à la difficulté à trouver des mots corrélés et contiguës, pathologie de la «contiguïté», agrammatisme. On identifie ainsi deux lignes sémantiques différentes: un thème en rappelle un autre aussi bien par similarité («métaphore») que par contiguïté («métonymie»)¹¹⁸.

La «métonymie» consiste donc à désigner un objet (*le doctorat*) par le nom d'un autre objet (*thèse*), les deux ayant un lien habituel. Cette figure désigne une entité par le nom d'une autre qui lui est associée et est susceptible de créer des symboles comme *la faucille et le marteau* pour le communisme, ou *la rose dans la croix* pour un ordre hermétiste chrétien légendaire. Les maîtres de l'art restreignent la métonymie aux usages suivants: «la cause pour l'effet», la *plume*, la cause instrumentale de l'écriture, se dit par métonymie de la manière de composer d'un auteur; «le contenant pour le contenu», comme quand on dit «Il aime la bouteille» pour «il aime le vin»; «le nom du lieu», où un fait s'accomplit, se prend pour le fait même. Robert Sorbon, confesseur et aumônier de S. Louis, institua dans l'Université de Paris une fameuse école de Théologie, qui du nom de son fondateur est appelée Sorbonne¹¹⁹, sur la base d'une métonymie qui désigne aussi les Docteurs de la Sorbonne, ou bien les sentiments qu'on y enseigne.

Selon Meyer, la «métonymie» crée une identité entre deux domaines qui ne sont plus disjoints mais se touchent en vertu d'une relation qui pourrait être de cause et d'effet. Ces ensembles, propriétés ou classes d'objets, sont

¹¹⁸ Cf. *Rhetorica ad Herennium*, Harvard University Press, Cambridge, MA 1954 et *Retorica a Caio Erennio*, tr. it. par Locatelli G., Società anonima notari, Villasanta (Milano) 1931.

¹¹⁹ Cf. DUMARSAIS – FONTANIER, *Des tropes ou des différents sens*, Flammarion, Paris [1730] 1988.

encore séparés les uns des autres, mais possèdent un point en commun qui est défini par la métonymie¹²⁰.

Selon Dumarsais «le mot de métonymie signifie transposition ou changement de nom»¹²¹, et en ce sens cette figure comprend tous les autres tropes, y compris la «synecdoque» et la «métaphore». Ricœur oppose la richesse fonctionnelle de la métaphore, dénomminative et prédicative, à l'utilisation seulement dénotative de la métonymie. De simple effet d'une substitution tropique qu'elle était dans la tradition rhétorique, Jakobson intègre la métonymie dans le domaine de la genèse verbale, donnant essor au transfert trope-processus, un transfert qui fait passer la métonymie du niveau paradigmatique au niveau syntagmatique. Avec Jacobson la métonymie voit s'estomper toute son épaisseur paradigmatique pour se résorber dans la linéarité de la contiguïté.

Insérée dans le circuit de la communication sur le plan péri-linguistique, la métonymie trouve son meilleur support dans la rhétorique elle-même qu'Aristote, Lamy, Perelman envisagent comme une linguistique des contacts intersubjectifs, entièrement centrée sur la triade «producteur-langage-récepteur», et que Meyer définit comme la négociation de la distance entre les interlocuteurs¹²². La figure peut se créer et s'interpréter dans la combinaison de la langue – espace métonymique – et du discours, le foyer métonymique actualisé. La métonymie prend place dans une linguistique de la référence, étant donné qu'elle se manifestera comme conséquence linguistique d'un fonctionnement référentiel spécifique¹²³. La référence se présente comme un procès sémiotique («De quoi ça parle?»), le sens comme un procès sémantique («Qu'est-ce que ça signifie?»).

Dans un texte, la métonymie aligne le terme tropique (ou «foyer») et les indices qui forment le «cadre». La polarité initiale du trope, *un livre*, est

¹²⁰ Cf. MEYER M., *Questions de rhétorique. Langage, raison et séduction*, Librairie générale française, Paris 1993.

¹²¹ Cf. DUMARSAIS – FONTANIER, *Des tropes ou des différents sens*, présentation, notes et traduction de Douay-Soublin Fr., Flammarion, Paris [1730] 1988.

¹²² Cf. MEYER M., *Principia rhetorica. Théorie générale de l'argumentation*, Fayard, Paris 2008.

¹²³ Cf. BONHOMME M., *Linguistique de la métonymie*, (Sciences pour la communication, 16), préface de Le Guern M., Lang, Berne 1987.

absente de l'assertion «J'ai un George Sand très bien relié»; seules les incidences grammaticales (art. indéfini ~ nom propre) et «classémiques» (nom +animé ~ nom -animé) rendent possible sa restitution, vu que le processus métonymique s'effectue en grande partie au niveau sous-jacent de l'occurrence. Bonhomme montre que l'ensemble de la métonymie est linguistique, y compris sa composante mondaine qui n'est que la face extéroceptive du langage¹²⁴. Comme les autres tropes, la métonymie est une réalité linguistique globale: (a)-logique, sémantico-référentielle et grammaticale. La métonymie est une figure élastique qui est sujette à: dilatation et condensation du «cadre», unicité ou répétition du «foyer».

La «synecdoque» se distingue de la métonymie pour le fait que les objets sont entre eux dans un rapport de nécessité. Elle peut signifier le tout pour la partie: *cents têtes* pour *cents doctorants*; le genre pour l'espèce: «l'épi (pour l'agriculture) sauvera le franc». Les deux objets de la métonymie peuvent subsister tous seuls, tandis que dans la synecdoque ils sont l'un nécessaire à l'autre. Selon Fontanier, la «synecdoque» consiste dans la désignation d'un objet par le nom d'un autre objet avec lequel il forme un ensemble, un tout soit physique soit métaphysique, l'existence ou l'idée de l'un se retrouvant dans l'existence ou dans l'idée de l'autre¹²⁵. Dans ce cas les ensembles ne sont plus disjoints, comme pour la métaphore, ni tangents, comme pour la métonymie, mais rentrent les uns dans les autres.

L'«antonomase» consiste à désigner l'espèce par le nom d'un individu représentatif ou bien l'individu représentatif par le nom de l'espèce: «Chomsky» pour les générativistes. Quand les anciens disaient le *Philosophe*, ils entendaient Aristote; quand les Latins disaient l'*Orateur*, ils alludaient à Cicéron. Certains phénomènes de l'évolution linguistique sont «antonomastiques»: le nom propre français *Renard* de l'animal dont le nom commun était «goupil», est devenu la dénomination du «goupil» même: *renard*.

¹²⁴ Cf. BONHOMME M., *Pragmatique des figures du discours*, Honoré Champion, Paris 2005.

¹²⁵ Cf. PRANDI M., *Grammaire philosophique des tropes. Mise en forme linguistique et interprétation discursive des conflits conceptuels*, Minuit, Paris 1992.

Nous aborderons l'analyse des tropes simples dans les cinq conversations académiques déjà prises en compte pour les figures de mot¹²⁶. Dans la rencontre d'histoire sociale, après l'exposé de Toiron, Durand reprend la parole et affirme:

((continue son exposé en lisant son texte))

- 80 «alors on comprendrait . à quel point/ . euh les mameluks .
 81 sont à un croisement des cultures\ . <merci ((très bas))>
 82 (3)
 83 DUR: «voilà/ .. merci beaucoup/ .. pour cet exposé/»
 84 (4)
 85 DUR: «alors j'ai . moi-même quelques questions à poser/ mais
 86 peut-être que je vais les réserver/ euh pour (qu'il)
 87 y a d'autres commentaires qui pourraient être faits/ je:
 88 . qui est le plus proche de son oui autour de cette table
 89 euh: c'est peut-être adam/»
 90 TOI: «<c'est clair ((en riant))> h[hehehe . »
 91 DUR: «[hehehehe[hehehehehehe]]»
 92 TOI: « «[désignez d'autres
 93 volontaires/]
 94 DUR: «<oui ((en riant))> c'est lui qu'on désigne comme
 95 volontaire»
 96 GAU: «non disons moi euh bon\ je ne suis pas euh enfin je
 97 ne travaille pas sur l'histoire sociale/ donc j-
 98 j- je travaille quand-même avant tout sur le soufisme».

La locution (PrePP) «autour de cette table» est le résultat d'une métonymie par contiguïté qui substitue le lieu du travail au groupe de chercheurs engagé dans la conversation; dans ce cas la métonymie implique une métaphore fondée sur le transfert de l'animé à l'inanimé. Dans cet extrait, c'est le modérateur qui réagit après une pause, en remerciant (83).

¹²⁶ De MONDADA L., *Chercheurs en interaction. Comment émergent les savoirs*, (Le Savoir Suisse), Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne 2005. Voilà les interactions examinées: une discussion entre médecins de l'appareil digestif; une rencontre entre spécialistes de l'histoire ancienne; une visioconférence entre médecins français, belges et suisses; une rencontre entre spécialistes d'histoire sociale; une discussion d'experts d'écologie de la montagne.

Suit une nouvelle pause, et comme personne ne se manifeste, Durand reprend la parole pour indiquer plusieurs modes d'intervention possibles: une question qu'il pourrait poser, celles de personnes qui se manifesteraient, celles d'un participant désigné par un critère spatial de proximité avec l'oratrice, et qui inaugurerait justement un *tour de table*. Durand explicite le problème de la poursuite de l'activité, créé par le fait que personne ne prend la parole, et propose tout de suite plusieurs solutions.

Pendant la conférence d'histoire romaine, dans un dialogue consacré au personnage de Manlius Capitolinus, les citations des auteurs classiques sont effectuées grâce à la figure de l'«*antonomase*» qui consiste à énoncer le nom d'un écrivain pour se référer à son œuvre. Dans l'ordre Tite-Live, Plutarque, Pline, Cicéron sont nommés dans le dialogue suivant:

- 1 MOS: «si je vous ai bien compris donc . d' une part on ne sait pas
 2 grand-chose sur capitolinus eh auparavant/ mais
 3 il y a quand même un passage (chez chez qua-
 4 quadrigarius»
 8 MON (Montrachet): «=c'est c'est le beau côté de manlius
 9 capito[linus qu'on retrouve aussi dans tite-live»
 10 MOS (Moser): «[mm mhm mhm]»
 11 MON: «mais euh dans les dans la partie que je n'ai pas traitée/
 12 (dans la) scène de la [prise du capitole\]
 13 MOS: «[et dont on: dont on trouve] aussi
 14 des aspects dans plutarque/» //
 15 MON: «oui [oui oui]» //
 16 ARN (Arnault): «[et dans pline\]»
 17 MON: «oui oui . oui oui» //
 18 ARN: «et dans pline/ xxxxxxxx»
 19 MON: «oui»
 20 MOS: «donc . c'est quand même assez étonné- étonnant que:
 21 de voir euh que chez cicéron/ . c'est clairement c'est
 22 comme une REvalorisation dans le négatif/».
 23 MON: «oui c'est ça . où il lui colle une étiquette euh adfectatio
 24 regni\ ... enfin qui ne s'appelle pas encore comme ça/».

Cette séquence montre la collaboration des collègues au moment de reconstruire un savoir partagé référé au contenu des œuvres classiques.

Moser pose une question à Montrachet, qui vient de terminer son exposé sur Manlius Capitolinus. Sa question est une récapitulation qui prend la forme d'une demande de confirmation, à laquelle Montrachet répond en prolongeant son tour par un énoncé adversatif commençant par *mais* (5-6): Moser reprend la parole pour ajouter quelque chose, mais il s'arrête (7), alors que l'autre prolonge son tour (8-9, 11-12). Réciproquement, le tour de Montrachet est chevauché par Moser qui ajoute à la référence qu'elle donne de Tite-Live, une référence à Plutarque (13-14). Le tour de Moser exploite les mêmes ressources syntaxiques (une relative et le verbe *[re]trouver*) que le fragment de tour de Montrachet, dont il se présente comme une expansion; expansion qui sera prolongée par une troisième intervenante, Arnault, citant Pline. Trois locuteurs produisent donc la réponse initiée par Montrachet, dont la conclusion est entamée par Moser (*donc* 20) pour être ensuite confirmée et prolongée par la relative (*où* 23) de Montrachet.

L'auto-sélection des locuteurs favorise ici des formats collaboratifs où plusieurs intervenants ajoutent des fragments à une unité en train d'émerger, dès lors attribuable à une voix collective davantage qu'à un énonciateur particulier. Les modes d'organisation des tours de parole sont donc étroitement liés à l'expression de voix énonciatives et à certains formats de participation. Goffman insiste sur le fait que la circulation de la parole ne se fait pas entre un émetteur et un récepteur, entre un locuteur et un auditeur – ces catégories reposant sur un modèle binaire et réducteur de la communication – mais entre une polyphonie de voix¹²⁷. D'autres approches insistent sur le fait que des audiences, des alliances, des collectifs se forment et se dissolvent à tout moment¹²⁸. Relativement aux cas examinés, on remarquera que dans la réponse collaborative de Montrachet, Moser et Arnault, ou bien dans la conclusion énoncée par les deux premiers se constitue ponctuellement un collectif parlant d'une même voix.

Toujours dans la rencontre d'histoire ancienne la relation métonymique de l'«antonomase» est aussi exploitée pour fixer des repères temporels. Dans 9 DUM (Dumoulin) «&relation entre camille et l'émigration à véies

¹²⁷ Cf. GOFFMAN E., *Les rites d'interaction*, Minuit, Paris 1975.

¹²⁸ Cf. GOODWIN CH. – GOODWIN M.-H., *Gesture and Coparticipation in the Activity of Searching for a Word*, «Semiotica», 1-2, vol. 62, 1986, pp. 51-75.

n'apparaît pas avant auguste», cette dernière locution temporelle signifie «avant l'empire d'Auguste». Dans le tour du rôle de Gautier,

- 22 GAU «l'affaire de la . du refus d'abandonner rome après
23 cannes/ . signifie que à ce moment là . cette notion
24 de la continuité est en place»,

après cannes désigne les années successives à la bataille de Cannes.

L'«*antonomase*» se trouve au carrefour entre la «*métonymie*» et la «*synecdoque*», dont la différence est que tandis que dans la «*synecdoque*» la relation entre les deux termes est quantitative et perceptible (tout pour la partie, genre pour l'espèce), dans la «*métonymie*» elle est qualitative¹²⁹ (rapport de cause et d'effet) et requiert une opération d'abstraction.

3.2. *Les tropes simples. La métaphore*

La «*métaphore*» désigne un objet par le nom d'un autre objet qui établit avec le premier un rapport de similitude, une relation entre mots hétérogènes. Dans la «*métaphore*» le transfert des termes se fonde sur la ressemblance de leurs signifiés; il n'y a donc métaphorisation que s'il y a rapprochement entre réalités disparates. En effet, la percée à l'œuvre dans l'énoncé métaphorique est une percée de ressemblance, qui unit non des entités reconnues homogènes, appartenant à un même genre ontologique, mais bien des entités appartenant à deux genres hétérogènes: une femme et un rossignol, Dieu et un berger. Pour clarifier la notion si ambiguë de «*comparaison*», Charbonnel¹³⁰ reprend la distinction traditionnelle entre *comparatio*, qui s'établit entre deux entités homogènes, «Elle est belle comme sa mère», et *similitudo*, qui s'établit entre deux entités hétérogènes: «Elle est belle comme un soleil».

¹²⁹ Cf. GHIAZZA S. – NAPOLI. M., *Le figure retoriche. Parola e immagine*, Zanichelli, Bologna 2007.

¹³⁰ Cf. CHARBONNEL N. – KLEIBER G., *La métaphore entre philosophie et rhétorique*, Presses Universitaires de France (PUF), Paris 1999.

On peut distinguer quatre niveaux de la ressemblance, ou identité dans la différence: (a) comparaison vraie ou analogie: «Cette étudiante de chant a une voix mélodieuse comme celle d'un rossignol»; (b) «similitude»: «cette étudiante chante comme un rossignol»; (c) métaphore *in praesentia*: «Cette étudiante est un rossignol»; (d) métaphore *in absentia*¹³¹: «Un rossignol». La métaphore *in praesentia* résulte de l'union de deux synecdoques, l'une particularisante (*étudiante ~ voix*), l'autre généralisante: *voix ~ rossignol*.

A cet égard, la «comparaison», figure microstructurale (pour une définition de «microstructural», voir pp. 96-97), oppose une phrase du type «ma grand-mère monte aux arbres comme un singe», qui signifie que “ma grand-mère ne monte pas aux arbres réellement comme un singe, mais qu'elle y monte avec beaucoup d'agilité”, à une phrase du type «Jean court comme son père», qui signifie que “Jean court réellement (aussi vite, avec le même déhanchement) que son père” – phrase qui n'est pas une comparaison-figure. La structure sémantique profonde de la comparaison est donc exactement celle de la métaphore. En présence d'une comparaison le discours inclut: un comparé (*ma grand-mère*), un comparant (*un singe*), un outil de comparaison (*comme*; ça pourrait être *paraît, semble, semblable à, le même que...*). Ces termes conservent chaque fois leur signifié propre, ce qui distingue la comparaison du trope métaphorique même (*in praesentia*). Une comparaison-figure comporte éventuellement l'indication de la qualité attribuée, qui représente une valeur connotative appartenant en propre au signifié du comparant et qui passe au superlatif sur le signifié du comparé¹³²: “monte aux arbres (avec agilité)”. Souvent, dans la comparaison attributive du type *être comme, tenir de*, cette qualité attribuée est à extraire des connotations habituelles du comparant: «cette fille est comme une Vénus = elle est très belle».

En effet, dans leurs interactions les chercheurs enchaînent des arguments, qui abordent des thèmes rationnels et supposent des mises en relation subjectives, obtenues parmi les figures de pensée fondées sur la

¹³¹ Cf. REBOUL O., *La rhétorique*, Que sais-je?, PUF, Paris 1984.

¹³² Cf. MAZALEYRAT J. – MOLINIÉ G., *Vocabulaire de la stylistique*, Presses Universitaires de France (PUF), Paris 1989.

comparaison. Tandis que la «ressemblance» relie deux termes – A est comme B: «la Dialectique est l’art de bien disputer et raisonner de quelque chose que ce soit, ainsi que la grammaire est l’art de bien parler de ce qui se pourrait offrir et proposer» –, l’«analogie» met en rapport deux ou plusieurs relations suivant la formule: “A est à B ce que C est à D”; dans un effort clarificateur un professeur dira à son disciple: «la rhétorique est à l’éloquence ce que les poétiques sont à la poésie, et ce que la logique est au raisonnement». Revenant à l’hypothèse sur les configurations du sens dans le discours académique, on suppose que l’«analogie» contribue à élargir les notions; à cet égard Rotenstreich, après avoir comparé le rapport du sujet avec l’expérience à celui de l’homme avec le langage¹³³, conclut que «le langage est à considérer comme l’expérience plus étendue», ce qui exprime la primauté du langage sur l’expérience.

Le mécanisme de l’analogie consiste à projeter sur l’un des pôles, qui constitue le *thème*, dans l’exemple référé ci-dessus les dichotomies «poétique-poésie» et «logique-raisonnement», ce qui est vrai de l’autre, le *phore*: l’état de la «rhétorique» en tant que science d’observation tirée de l’étude de l’esprit et des chefs-d’œuvre de l’«éloquence»¹³⁴. Nous constatons que la «métaphore», qui naît de la fusion du *thème* et du *phore* de l’analogie, est parfois l’instrument de la création philosophique, comme dans la pensée de Pascal: «l’homme n’est qu’un roseau, le plus faible de la nature; mais c’est un roseau pensant».

Dans l’exemple «Richard est un lion», le schéma du processus métaphorique montre le procédé de création d’un niveau propre, fondé sur l’impropriété de la disjonction supprimée par la métaphore. Dans le cas de la métaphore, l’anneau intermédiaire («être courageux») disparaît, ce qui oblige l’auditoire à le chercher, puisque le sens littéral exprime la question de dépassement du sens littéral même, en l’adressant vers le «sens figural».

¹³³ Cf. ROTENSTREICH N., *The Epistemological Status of the Concrete Subjects*, in «Revue internationale de Philosophie», cité de CH. PERELMAN – L. OLBRECHTS-TYTECA, *Traité de l’argumentation. La nouvelle rhétorique*, PUF, Paris 1958..

¹³⁴ Cf. GÉRUZEZ E.-N., *Cours d’éloquence*, in SALAZAR PH.-J., *L’art de parler. Anthologie de manuels d’éloquence*, Klincksieck, Genève 2003.

La «métaphore» joue sur une identité maximale, «Richard est un lion», et établit la ressemblance entre deux champs ou ensembles disjoints. Cette superposition qui consacre l'identité figurative, fait en sorte qu'elle soit assimilée à une identité mondaine (du monde), comme celle du discours littéral. L'«identité figurelle» véhiculée par la métaphore constitue un niveau horizontal de type syntagmatique, exprimé sous forme de la relation sujet-prédicat, à laquelle Kleiber propose de réduire tous les types de métaphore selon trois structures sémantico-logiques, qui répondent à la tripartition grammaticale classique en métaphore nominale¹³⁵ (*X est un N*), métaphore adjectivale (*X est adjectif*), métaphore verbale (*SN+V*).

Toujours sur le plan syntaxique, Molino et Gardes Tamine reconduisent les métaphores en «N1 est N2» («cet étudiant est une machine») à des phrases classificatoires. Pour eux «l'objet auquel renvoie N1 est classé dans la catégorie qui désigne N2, comme dans les définitions non métaphoriques. Mais ici, en l'absence de relations sémantiques d'espèce à genre pré-codées entre N1 et N2, c'est la syntaxe seule qui supporte la classification»¹³⁶.

Par ailleurs les phrases attributives métaphoriques ne partagent pas la structure logico-sémantique des phrases classificatoires. Il apparaît ainsi que les phrases métaphoriques, mêmes génériques, ne sont pas analytiques mais synthétiques, puisque leur validation est d'ordre empirique et donc variable suivant le contexte de référence.

On peut conclure que les configurations en *le N1 est un N2* reposent sur deux structures distinctes. L'une est une phrase générique, exposant une inclusion hiérarchique codée dans le lexique; l'autre une phrase générique ou spécifique, exprimant l'assimilation de deux objets distincts¹³⁷. Et les énoncés correspondant aux emplois isolés de ces deux structures sont radicalement différents: la première sous-tend des gloses métalinguistiques, la seconde des identifications métaphoriques.

¹³⁵ Cf. CHARBONNEL N. – KLEIBER G., *La métaphore entre philosophie et rhétorique*, Presses Universitaires de France (PUF), Paris 1999.

¹³⁶ MOLINO J. – SOUBLIN F. – GARDES-TAMINE J., *Problèmes de la métaphore*, «Langages», n° 54, Paris 1979.

¹³⁷ Cf. TAMBA I., *Le Sens figuré*, Presses Universitaires de France (PUF), Paris 1981.

En fait, tandis que la métonymie et la synecdoque ne saisissent que les noms, la métaphore inclut toutes les parties du discours, y compris les verbes et les adjectifs. Parfois le transfert +/- animé est à la base de la métaphore, qui n'offre que le sens figural, à la différence de l'«allégorie», qui aligne le sens figuré et le sens littéral. Les figures, comme la métaphore, donnent forme extérieure au discours et intelligibilité dans le sens qu'elles constituent la mise en scène de la pensée. Ce qui fait l'agrément de la métaphore, c'est qu'elle réunit deux idées dans un même mot, et que ces deux idées deviennent plus frappantes par leur réunion.

Comme une clé ouvre la porte d'un appartement, de même certaines connaissances préliminaires ouvrent l'entrée aux sciences profondes; ces connaissances ou principes sont appelés *clés* par métaphore: la Grammaire est la *clé* des sciences, la Logique est la *clé* de la Philosophie. En termes de chimie, *règne* se dit par métaphore de chacune des trois classes sous lesquelles les chimistes rangent les êtres naturels: sous le «règne animal», ils comprennent les animaux; sous le «règne végétal», les végétaux; enfin sous le «règne minéral» ils comprennent tout ce qui vit dans les mines. Lorsqu'on dit que «la Géographie et la Chronologie sont les deux yeux de l'Histoire»¹³⁸, on personnifie l'histoire et on veut signifier que la Géographie et la Chronologie sont à l'égard de l'Histoire ce que les yeux sont à l'égard d'une personne vivante.

La «catachrèse» consiste en ce qu'un signe déjà affecté à une première idée, le soit aussi à une idée nouvelle qui n'avait point ou n'a plus d'autre signe en propre dans la langue. Elle est tout trope d'un usage forcé et nécessaire, d'où résulte un sens extensif; on ne peut donc appeler figures les métaphores forcées, qu'elles soient des noms (*lumière* pour la clarté d'esprit, *aveuglement* pour le trouble et l'obscurcissement de la raison), des adjectifs (une voix *éclatante*), des verbes (*comprendre*), des prépositions (*à*, *dans*). C'est pourquoi les conditions nécessaires pour une bonne métaphore – justesse, clarté, noblesse, caractère naturel, cohérence – ne regardent que

¹³⁸ Cf. DUMARSAIS – FONTANIER, *Des tropes ou des différents sens*, présentation, notes et traduction de Douay-Soublin Fr., Flammarion, Paris [1730]1988.

«les métaphores d'invention»¹³⁹ que l'on emploie par figure, et qui n'ont pas encore reçu la sanction de l'usage.

La métaphore prend appui sur un caractère du code, la polysémie, qui sélectionne un signifié stable lorsque la métaphore même, cessant d'être innovation, devient métaphore d'usage; le circuit est alors bouclé entre langue et parole. Ce circuit peut se décrire ainsi: polysémie initiale égale langue; métaphore vive égale parole; métaphore d'usage égale retour de la parole à la langue; polysémie ultérieure égale langue. Quant à la dichotomie synchronie-diachronie, le phénomène de la métaphore a des aspects systématiques et des aspects historiques; pour un mot avoir plus d'un sens est un fait de synchronie; il faut donc mettre la polysémie du côté de la synchronie; mais le changement de sens qui s'ajoute à la polysémie et qui, dans le passé, avait contribué à constituer la polysémie actuelle, est un fait diachronique¹⁴⁰. Le mot tend à acquérir de nouvelles significations et à les retenir sans perdre les anciennes; ce procès cumulatif, en même temps synchronique et diachronique, appelle un point de vue pan-chronique.

Dans l'analyse nous aborderons la théorie de l'interaction qui est appelée à remplacer une théorie purement substitutive de la métaphore, étant donné que la rhétorique considère le discours comme cause génératrice de la métaphore, dont elle défend la définition génétique face à l'idée sous-jacente nominale traditionnelle. Dans le domaine des figures, nous appelons rhétorique «une étude de la mécompréhension et des remèdes apportés à celle-ci», vu que chaque figure renvoie aux parties manquantes du contexte. A cet égard, le langage technique et la poésie constituent les deux pôles d'une même échelle¹⁴¹: à une extrémité, règnent les significations univoques ancrées dans les définitions; à l'autre extrémité, aucun sens ne se stabilise en dehors du «mouvement entre significations».

Le remède est la «maîtrise» des déplacements de signification qui assurent l'efficacité du langage par l'intermédiaire de la communication; la

¹³⁹ Cf. RICOEUR, P., *La métaphore vive*, Seuil, Paris 1975.

¹⁴⁰ Cf. GRILLI A., *Idea poetica, idea comica e metafora presa alla lettera*, séminaire de lundi 10 mai 2010, 14h30-17h30, Sala delle Colonne du Département de Linguistique, Université de Pise.

¹⁴¹ Cf. RICOEUR, P., *La métaphore vive*, Seuil, Paris 1975.

conversation ordinaire consiste à suivre ces déplacements, la rhétorique est tenue d'enseigner à les maîtriser. I.-A. Richards propose d'appeler «teneur» l'idée sous-jacente, et «véhicule» le signe parmi lequel l'idée est appréhendée¹⁴², qui coïncident partiellement dans un terrain commun (*ground*), à savoir dans une ou plusieurs propriétés qu'ils possèdent tous les deux et à partir desquelles on peut établir l'analogie. Dans le processus métaphorique le «véhicule» se transfère dans le domaine sémantique du «teneur»¹⁴³ et le remplace en tout ou en partie dans l'énoncé.

C'est un énoncé entier qui constitue la métaphore, mais l'attention se concentre sur un mot particulier dont la présence justifie qu'on tienne l'énoncé pour métaphorique; on parlera alors de «foyer» pour désigner ce mot et de «cadre» pour désigner le reste de la phrase. Le vocabulaire emprunté à Max Black permet de serrer de près cette interaction, qui se joue entre le sens indivis de l'énoncé et le sens focalisé du mot. Black explique les façons dont le cadre agit sur le terme focal pour susciter en lui une signification nouvelle¹⁴⁴, et montre que dans la métaphore «l'homme est un loup», le foyer *loup* opère, non sur la base de sa signification lexicale, mais en vertu du «système de lieux communs» associés aux hommes et aux loups. Il faut donc avouer que la métaphore relève autant de la pragmatique que de la sémantique¹⁴⁵. Concernant l'efficacité de la métaphore, l'important est que les lieux communs soient susceptibles d'une évocation aisée et libre.

La théorie de l'interaction de la métaphore-discours résout mieux le problème du statut non-figuré qu'une théorie de la substitution, qui reste tributaire du primat du mot («voile» au lieu de «navire»). Selon cette approche élaborée par Max Black, la métaphore provoque un changement du contexte, étant donné qu'en phase de perception-interprétation, tous les termes sont sémantiquement ré-analysés¹⁴⁶. Un langage virtuel n'est pas

¹⁴² Cf. RICHARDS I.-A., *The philosophy of rhetoric*, Oxford, New York 1965.

¹⁴³ Cf. GHIAZZA S. – NAPOLI M., *Le figure retoriche*, Zanichelli, Bologna 2007.

¹⁴⁴ Cf. BLACK M., *Models and metaphor. Studies in language and philosophy*, Cornell University, Ithaca, London 1975.

¹⁴⁵ Cf. RICOEUR P., *La métaphore vive*, Seuil, Paris 1975.

¹⁴⁶ Cf. POGLIANO CL. – BARROTTA P. – BARSANTI G., *Scienze e metafora*, séminaire de mardi 18 mai 2010, 14h30-17h30, Sala delle Colonne du Département de Linguistique, Pise.

restituable par une traduction au niveau des mots, mais par une interprétation au niveau de la phrase.

A cet égard, l'ancienne rhétorique envisage en termes d'écart les figures, définies comme ce qui rend descriptible le discours en le faisant paraître sous des formes discernables. Cohen choisit comme degré zéro relatif (la borne interne de l'écart), l'usage du langage le moins marqué du point de vue rhétorique, le moins figuré, c'est-à-dire le langage scientifique. Cependant la mesure de l'écart d'un langage figuré par rapport à un autre langage n'offre qu'un équivalent insatisfaisant, en fonction d'un terme interne de référence, de ce qui se passe entre deux niveaux d'interprétation.

La notion d'écart, telle qu'elle a été définie, à savoir comme violation systématique du code du langage, n'est en effet que l'envers d'un autre processus: «le langage figuré ne détruit le langage ordinaire que pour le reconstruire sur un plan supérieur. A la déstructuration opérée par la figure succède une reconstruction d'un autre ordre»¹⁴⁷, c'est-à-dire une configuration, à partir de l'hypothèse selon laquelle la figure n'est pas un décalage par rapport au langage ordinaire, mais une configuration qui lui appartient fondamentalement et qui se rencontre donc dans le discours à prétentions scientifique, comme c'est le cas dans le discours académique.

Si l'enjambement entre les deux théories de la métaphore-substitution et de la métaphore-interaction, s'avérait praticable, le lieu véritable de la métaphore dans la théorie du discours commencerait à se dessiner, entre la phrase et le mot, entre la prédication et la dénomination. Un indice de l'ouverture de la sémantique du mot en direction de la sémantique de la phrase est fourni par les caractères proprement contextuels du mot.

L'action du contexte – phrase, discours, œuvre, situation de discours – comme réduction de polysémie, est la clé du problème de la théorie de la métaphore-énoncé. Pour faire sens, dans l'énoncé analytique il fallait éliminer du potentiel sémantique du mot considéré toutes les acceptions *sauf une*, celle qui est compatible avec le sens, lui-même convenablement réduit, des autres mots de la phrase. Dans le cas de la métaphore, aucune des acceptions déjà codifiées ne convient; il faut alors retenir toutes les

¹⁴⁷ RICOEUR P., *La métaphore vive*, Seuil, Paris 1975.

acceptions admises *plus une*, celle qui sauvera le sens de l'énoncé entier. La théorie de la métaphore-énoncé met donc l'accent sur l'opération prédicative¹⁴⁸. De diverses manières la dynamique de la métaphore-énoncé se condense ou se cristallise dans un effet de sens qui a pour foyer le mot. Pourtant les changements de sens, dont la sémantique du mot tente de rendre compte, exigent la médiation d'une énonciation complète.

Au début de la réunion d'histoire ancienne Erder, à un moment donné (ligne 21), change de thème, en introduisant la question de l'ordre du jour:

- 21 ERD: «euh est-ce que vous êtes d'accord avec l'ordre . du
 22 jour/ . de [xxxxxx je l'ai envoyé à paris à xxx».
 23 X: «[mhm»
 24 ERD: «euh bon j'ai mis . euh mon exposé en premier parce
 25 que: . euh: bon euh nous avons déjà dû .. euh: (après)
 26 changer [de programme la dernière fois»
 27 SER: «[oui oui»
 28 ERD: «et je voudrais quand [même être sur de: de pouvoir&»
 29 SER: «[oui oui oui»
 30 ERD: «&euh présenter cet exposé cette fois-ci\ . donc
 31 si vous êtes d'accord on va commencer ave:c
 32 . mon exposé et ensuite euh . bon les .. quelques
 33 euh discussions techniques/ et pour finir c'est
 34 peut-être le point le plus important cette fois-
 35 ci/ c'est-à-dire . quel est l'avenir THEMATIQUE de
 36 notre . de notre groupe\

Il le fait après des rires, qui marquent la clôture de l'épisode précédent, un moment qu'il identifie comme pertinent pour initier la transition vers l'objet de la réunion elle-même. Erder explicite cet ordre du jour dans ses tours suivants et Serres l'approuve: on va commencer par l'exposé d'Erder, suivront quelques questions techniques et enfin on va traiter l'avenir thématique du groupe. Erder recourt à une métaphore *in absentia* qui

¹⁴⁸ Cf. RICOEUR P., *La métaphore vive*, Seuil, Paris 1975.

intéresse un groupe nominal, dont le modificateur adjectival «thématique» est employé au sens propre, tandis que la tête nominale «avenir» connaît un usage métaphorique, en acquérant le signifié dénotatif relatif de «développement (thématique)».

Durant la discussion d'experts d'écologie de la montagne, Favre (FAV) formule une relation de similitude, qui s'établit entre entités hétérogènes¹⁴⁹, – 20 «je trouve que c'est aussi dangereux 21 de de présenter les les montagnes comme des réservoirs/», suivie d'une métaphore *in praesentia* qui explicite son «cadre d'application» (*les montagnes*) à côté du «foyer» *sanctuaires*. Les participants ont recours à la para-synonymie pour caractériser les montagnes; ils passent de *refuges*, terme transparent, à *réservoirs*, *conservatoire*, *sanctuaires*, des mots de plus en plus opaques, qui cristallisent une synecdoque particularisante, vu que l'espace diminue dans les endroits énumérés:

- 1 ASS: «ça voudrait la peine de reprendre ces points\ . comme faisant part
- 2 de la définition/ . que les montagnes sont des refuges»
- 3 DAM (Dambres): «bon ce euh concept de euh conservatoire: ou pour des
- 4 groupes humains ou pour des groupes ethniques/. j- est omniprésent
- 5 dans la littérature/ . mais je pense que euh un anthropologue
- 6 ou un sociologue euh sera en mesure de confirmer ou infirmer
- 7 . un tel point de vue\ . corinne favre»
- 8 LEX: «((rit))»
- 9 DAM: «par exemple/»
- 10 (7)
- 11 FAV: «<xxxxxx ((en parlant loin du micro))»
- 12 DAM: «ouais/ je sais pas . non juste une q- réponse ou
- 13 pas de réponse/»
- 14 (4)
- 15 X: «((rires))
- 16 FAV «bon , c'est un peu difficile de répondre comme ça/ .
- 17 euh . je crois . présenter les les montagnes comme des refuges/
- 18 c'est: . c'est une volonté aussi de les . de les mettre
- 19 en aires en aires protégées/ . et peut-être de les retirer

¹⁴⁹ Cf. CHARBONNEL N., *La métaphore entre philosophie et rhétorique*, Presses Universitaires de France (PUF), Paris 1999.

20 du monde général/ .. je trouve que c'est aussi dangereux
 21 de se présenter les les montagnes comme des réservoirs/
 22 des SAN:ctuaires/ des ((interruption de la bande))».
 23 il faudrait ff: peut-être pas trop appuyer sur cette tendance
 24 de sé- ségrégationnisme on va dire\ .. mais: . mais d'un
 25 point de vue peut-être/ les les botanistes pourraient nous
 26 nous dire si si (c'est) effectivement un un refuge/ . pour
 27 euh des plantes/ . pour les hommes c'est déjà plus:
 28 contestable\ .. <enfin je trouve ((très bas))>
 29 LEX: «((rire))»
 30 ASS: «permettez-moi de répondre à cela\ euh . oui je ne suggère pas
 31 un instant que nous d- nous devons faire une séparation/ .
 32 entre les montagnes et le reste du monde en général\
 33 . mais plutôt qu'il y a eu une évolution/ euh . de
 34 certains biotop- je pense en particulier maintenant en
 35 termes de variété botanique/».

Au début de l'extrait, Assad propose un critère pour définir le contexte montagnard, en invoquant la métaphore du *refuge* (2). Dambres, qui vient de faire un exposé, la reformule en terme de *conservatoire* (3), et affirme sa validité en invoquant une autorité absente, la littérature (5), puis une autorité présente, sous la forme d'une catégorie («un anthropologue ou un sociologue» 5-6), dont il identifie une représentante dans la salle, immédiatement sélectionnée. Dambres donne donc la parole à Corinne Favre pour qu'elle se fasse la porte-parole de la littérature qu'il vient d'évoquer. Le retard avec lequel celle-ci s'exprime n'est pas uniquement dû à un problème technique (l'absence de micro, 11), mais aussi à sa prise de distance (14) qui suscite silences et rires. Un désaccord se manifeste, qu'elle exprime au début de sa prise de tour (16) sous forme d'évaluations personnelles («c'est un peu difficile» 16, «je crois» 17, «je trouve» 20). On constate que, loin d'appuyer la position de Dambres, Favre développe la métaphore initiale du *refuge* en *réservoir* (21) voire en *sanctuaire* (22), accentuant ainsi le trait qu'elle critique. De manière intéressante, Favre rejette donc l'usage du descripteur *refuge* pour les humains et elle en fait une «tendance de sé-ségrégationniste» (24).

- 20 que c'est [un peu plus difficile à hein/»
 21 SER: «[oui oui mais enfin on arrive»
 22 DIR: «mais mythiquement [xxxx»
 23 SER: «[MYTHIquement .
 24 sur [une ethnie mythique»
 25 DIR: «[une langue/ une langue
 26 une culture/ parfois une reli[gion]»
 27 SER: «[une religion] . religion»
 28 DIR: «mais qui tout de suite exige l'état».

Le terme *groupes*, de même qu'*état*, fait allusion aux nationalismes resurgissant dans l'Europe de l'est dans les années 1990. Dans ce dialogue, même si c'est Diran qui a la parole, ses interlocuteurs participent à l'organisation de son déploiement: d'une part celui-ci, en s'ajustant à eux, s'oriente vers eux et en tient immédiatement compte dans son émergence; d'autre part les interlocuteurs interviennent activement en aidant Diran à formuler son propos. A la ligne 14 Diran est en train de reformuler «ce sont des états» par une double répétition de la copule (*ce sont ce sont* 14-15), qui crée un cas d'accumulation. Ceci déclenche les interventions collaboratives de Zelt (16) et de Serres (17), qui complètent la forme initiale de la même façon, ce qui produit une conglobation qui se déploie sur trois tours différents. Diran incorpore la proposition en question, après avoir en un premier temps poursuivi sur sa lancée initiale avec le verbe (*basés* 18), qu'il interrompt pour intégrer «ce sont des GROUpes» et continuer avec le même participe. Séquentiellement on a donc un dispositif en trois tours, comprenant d'abord un énoncé en train de se faire, avec une hésitation, ensuite complété de façon collaborative par un autre locuteur, fournissant une forme linguistique qui sera enfin intégrée par le locuteur initial.

Pendant le séminaire d'histoire romaine Dumoulin et Warhin développent leur vision du personnage Brutus et interagissent comme-ça:

- 1 DUM: «mhm on peut faire la . on peut dire la même chose/ avec
 2 brutus .. bru[tus euh le le meurtrier de césar/ et euh:»
 3 WAR: «[OUI»
 4 WAR: «DORS-tu bru[tus»

- 5 DUM: «[ET le prétendu: euh voilà le prétendu
 6 brutus enfin [avec le premier: premier brutus/ euh avec&»
 7 WAR: «[ouioui»
 8 DUM: «&l'intermédiaire de la statue/ je trouve que ça c'est
 9 très intéressant/»
 10 WAR: «ouioui [justement»
 11 DUM: «[de voir comment c'-c'est en en . en apostant
 12 des: des des m- . des petits mots . euh sur
 13 la statue de l'ancêtre/»
 14 WAR: «exactement oui oui]»
 15 DUM: «&de brutus enfin qu'on pousse brutus à l'exemplarité/
 16 enfin à . à mettre en ACTE . [l'exemplarité de l'ancêtre/»
 17 WAR: «[oui oui»
 18 WAR: «[c'est le cas EXTREME\ euh bru- brutus doit être comme brutus»
 19 DUM: «voilà».

Pendant que Dumoulin développe sa vision du personnage Brutus, Warhin manifeste son suivi, sa compréhension et son positionnement vis-à-vis de ce qu'elle dit, non seulement par des acquiescements comme *oui* (3, 7, 10, 14, 17), mais aussi par des commentaires (4, 18). Dans l'acte 13 Dumoulin configure la métaphore «la statue de l'ancêtre», qui a pour cadre le PrepP «de l'ancêtre» et pour foyer le NP «la statue», dont le sens littéral est exprimé par la catachrèse «la figure exemplaire (de l'ancêtre)».

Le dernier passage de l'interaction d'histoire romaine est un tour de parole de Dumoulin:

- 1 DUM: «donc la première idée/ euh : . euh la plus simple\ . c'est
 2 que le grand homme est une figuration d'idéaux/ euh
 3 civiques/ . aristocratiques\ . alors figuration positive ou
 4 négative/ évidemment euh:: et il faudra envisager la
 5 question des héros repoussoir- enfin des figures repoussoir
 6 et: des figures positives/ ... h la deuxième idée qui
 7 prolonge celle-ci/ . c'est que: euh ces grands hommes
 8 figurations des idéaux sociaux/ . et des civiques».

Dumoulin illustre la métaphore «figuration d'idéaux» reprise à la fin du tour, qui a fonction prédicative des sujets «le grand homme», «ces grands

hommes», et est le champ d'attribution des adjectifs «civiques. aristocratiques» référés à *idéaux*. La métaphore est *in praesentia* parce qu'elle explicite le thème «le grand homme» et est fondée sur le transfert «concret-abstrait»; le foyer est «figuration d'idéaux», le cadre est donné par le thème et par les adjectifs «civiques. aristocratiques», introduits dans le dialogue précédent, ce qui montre l'isotopie d'un discours technique:

- 1 WAR «donc j'adopterais bien bourgeois\ social»
- 2 DUM: «on
- 3 dirait plutôt civique\»
- 4 WAR: «oui, BOURgeois et aussi aristocratique naturellement
- 5 DUM: «[mais:: oui
- 6 civique aristocratique/ mais à l'époque impériale ça ne
- 7 vaut plus non plus ((rit))».

Les paires adjectivales *bourgeois*, *social* de l'intervention 1 de Warhin, *bourgeois*, *aristocratique* dans l'acte 4 du même Wharin, *civique*, *aristocratique* dans l'intervention 6 de Dumoulin, constituent des accumulations subordonnantes, car elles intéressent des attributs ou compléments adjoints du nom, et dans leur ensemble donnent lieu à un «climax» ou gradation progressive, vu qu'à travers trois interventions Warhin trouve les adjectifs convenables; en effet dans la rhétorique classique le «climax» consiste à procéder par marches.

3.3. *Les tropes complexes*

Les tropes complexes sont ceux qui se construisent à partir des tropes fondamentaux et peuvent se décomposer en plusieurs figures. L'«hyperbole» est une amplification condensée en trope, laquelle substitue au signifiant attendu un signifiant qui en dit trop par rapport au contexte, soit par métaphore, soit par synecdoque, comme dans: «J'ai mille sujets à vous expliquer». L'«hyperbole» résume toutes les autres figures et nous révèle que leur fonction est d'exprimer «ce que les mots ne peuvent pas dire».

L'«hyperbole» est donc la figure de l'exagération, qui s'appelle *auxesis* quand elle amplifie dans un sens positif (*ce genius*, référé à un doctorant), *tapinosis* dans un sens négatif: *ce salaud*, référé à un adversaire.

Dans le dialogue suivant de la conversation d'histoire ancienne, l'«hyperbole» se trouve représentée à trois reprises.

- 1 VAL: «bon euh ça ramène peut-être à une question plus grande /
 2 si: on voit: une différence entre les premières années
 3 de la république/ ou la monarchie/ ou en grèce/ et . on
 4 peut considérer tout ça comme:: les temps sublimes/ ou
 5 si . on peut faire des distinctions là-dedans\»
 6 GAU: «xxxx moi je trouve l'expression très^heureuse (du)
 7 temps sublime\»
 8 VAL: «oui»
 9 GAU: «très très^heureuse\ . ça c'est c'est^un temps du
 10 temps/ euh c'est un temps qui est à l'horizon/ .. euh
 11 c'est euh»
 12 (6)
 13 MOS: «et... euh j'pourrais peut-être tout simplement ajouter euh
 14 qu'il me semble effectivement que ce temps sublime est
 15 un temps d'une . d'une grande profondeur/ et aussi d'une
 16 grande VAleur . en quelque sorte\ donc euh euh si: si on
 17 pense avec avec euh bettini euh à: cette grande valeur du
 18 PASSé . cette culture\ alors le temps sublime EST en
 19 quelqu' sorte ce temps valorisé aussi/ . d'un passé qu'on
 20 ne situe pas dans le passé/ mais: pa- parce qu'on
 21 le regarde xx parce que . on a l'avenir ; xxxxx xx euh:
 22 donc euh: je crois c'est pour ça que cette profondeur est là».

On peut d'abord observer dans ce fragment l'introduction d'un nouvel objet de discours, «les temps sublimes» (4). Il est préfacé par «on peut considérer tout ça comme::» (3-4), qui montre que l'expression ne va pas de soi, hésitant sur son statut (cette préface prépare et retarde son apparition; en outre l'allongement final de *comme::* hésite juste avant son énonciation), et ne prend pas énonciativement en charge l'expression (usage du «on» plutôt que du «je»). L'expression est reprise ensuite par deux locuteurs: par Gaudard qui l'évalue positivement et qui en donne plusieurs définitions (6-

7); par Moser qui développe l'objet de discours en le reprenant une première fois par un démonstratif (14), faisant un lien anaphorique avec sa première mention, et une deuxième fois par un article défini (18) qui accomplit le caractère partagé, accepté, voire évident de l'objet de discours. Ces reprises de «temps sublimes» montrent comment dans une séquence interactionnelle locale peut apparaître le début d'une solidification d'un objet de discours, qui est ainsi maintenu et donc renforcé comme tel.

Dans ce même extrait une figure d'«exagération» se manifeste dans l'emploi de l'adjectif *sublime* pour célébrer le *temps* de la monarchie, les premières années de la république et l'histoire grecque. La valeur argumentative de cette hyperbole se voit dans l'effet de communion qu'elle produit, dans sa capacité de créer ou de confirmer, grâce aux références à une culture¹⁵¹, à une tradition, la collaboration entre les interlocuteurs, qui réagissent par une autre hyperbole: le superlatif de l'adjectif «heureuse», référé à l'expression énoncée, qui est repris et renforcé, donnant essor à un «climax» ou gradation qui consiste à augmenter graduellement les effets.

Pendant la discussion entre linguistes et sociologues travaillant ensemble sur des questions d'inter-culturalité, une relation d'«antanaclase» lie l'adverbe *mythiquement*, répété deux fois et l'adjectif *mythique*, qui sont aussi le foyer d'une «métaphore hyperbolique», et donc d'une «synesthésie», faisant allusion à l'histoire et aux traditions des peuples d'Europe:

21 SER (Serres): «[oui oui mais enfin on arrive»

22 DIR: «mais mythiquement [xxxx»

23 SER: «[MYTHIQUE ment

24 sur [une ethnie mythique»

25 DIR: «[une langue/ une langue

26 une culture/ parfois une religion]»

27 SER: «[une religion] . religion

28 DIR: mais qui tout de suite/ . exige l'ETAT\».

¹⁵¹ Cf. PERELMAN CH. – OLBRECHTS-TYTECA L., *Traité de l'argumentation. La Nouvelle rhétorique*, Presses Universitaires de France (PUF), Paris 1958. On cite l'édition qu'on a consultée.

L'«emphase» et l'«hyperbole» sont considérées comme des figures d'amplification verticale¹⁵², car elles étendent le concept à l'intérieur du syntagme, faisant grandir sur lui-même le signifié.

Dans le dialogue préliminaire de la rencontre d'histoire sociale, avant que Toiron s'apprête à faire son exposé sur l'histoire des mameluks, dans un échange avec Durand, la même Toiron définit *monstruese* l'approche de ses collègues en matière de langues:

- 1 DUR: «on devrait avoir un peu de temps pour en discuter euh à la fin
- 2 de cet exposé/ sonoui va bien sûr parler en anglais (((rit))»
- 3 TOI: «xx sûr xxx . je ne parle pas en allemand»
- 4 DUR: «((rit))»
- 5 TOI: «mais eh si vous comprenez le français/ j'l'ai préparé en français»
- 6 DUR: «((rit))»
- 7 TOI: «les questions sont en anglais»
- 8 X: «[oui»
- 9 DUR: «[okay»
- 10 TOI: «ou en arabe éventuellement»
- 11 DUR: «no\»
- 12 TOI: «no/»
- 13 DUR: «allez-y»
- 14 X: «xxx (que c'est bien maintenant) xxx français xx»
- 15 DUR: «<ils ((en riant))> (sont toujours [les mêmes])\»
- 16 TOI: «[<ils ((en riant))>
- 17 (savent parce que) on est xxx . monstrueux»
- 18 [du point de vue des langues\».

L'adjectif *monstrueux* est le foyer de deux figures: l'hyperbole, figure d'exagération, et le trope simple de la métaphore qui est *in praesentia*, parce que dans l'acte 18 Toiron, grâce à un groupe prépositionnel, définit le «cadre» d'attribution de l'adjectif: «du point de vue des langues» 18.

Dans le tour de Moser, l'acte de parole 22 de la discussion d'histoire ancienne,

¹⁵² Cf. GHIAZZA S. – NAPOLI. M., *Le figure retoriche. Parola e immagine*, Zanichelli, Bologna 2007.

- 11 MON: «mais euh dans les dans la partie que je n'ai pas traitée/
 12 (dans la) scène de la [prise du capitole\]
 13 MOS: «[et dont on: dont on trouve] aussi
 14 des aspects dans plutarque/
 15 MON: «oui [oui oui]»
 16 ARN: «[et dans pline\]»
 17 MON: «oui oui . oui oui»
 18 ARN: «et dans pline/ xxxxxxxx»
 19 MON: «oui»
 20 MOS: «donc . c'est quand même assez étonné- étonnant que:
 21 de voir euh que chez cicéron/ . c'est clairement c'est
 22 comme une REvalorisation dans le négatif/»,

configure une «hyperbole» par antithèse procédant d'un «oxymoron», qui juxtapose deux éléments contraires et en ce cas exploite la métaphore du haut/bas et du plus/moins¹⁵³, étant donné que la «doxa» ou opinion générale situe en bas l'adjectif substantivé «négatif» et juge positivement le terme «revalorisation», qui en ce cas réhabilite la figure de Manlius Capitolinus.

A cet égard, la métaphore est pour la plupart d'entre nous un procédé d'imagination poétique et d'ornement rhétorique, elle concerne les usages extra-ordinaires plutôt qu'ordinaires du langage. De plus, la métaphore est perçue comme caractéristique du langage, comme concernant les mots plutôt que la pensée ou l'action. Pour cette raison, la plupart des gens pensent qu'ils peuvent très bien se passer des métaphores. Lakoff et Johnson se sont aperçus au contraire que la métaphore est partout présente dans la vie de tous les jours, non seulement dans le langage, mais dans la pensée et l'action. Pour cela ils ont émis l'hypothèse, en s'appuyant principalement sur des données linguistiques, que la plus grande partie de notre système conceptuel est de nature métaphorique. La métaphore n'est pas seulement affaire du langage ou question de mots; ce sont au contraire les processus de pensée humains qui sont en grande partie métaphoriques. Les métaphores dans le langage sont possibles précisément parce qu'il y a des métaphores dans le système conceptuel de chacun. Si nous traitons la

¹⁵³ Cf. LAKOFF G. – JOHNSON M., *Les Métaphores de la vie quotidienne*, Paris [1980] 1985. On cite l'édition qu'on a lue.

discussion en termes de bataille et disons que dans notre culture «la discussion, c'est la guerre», nous avons recours à une métaphore qui «permet de faire comprendre quelque chose (et d'en faire expérience) en termes de quelque chose d'autre». Il existe tout un réseau d'expressions métaphoriques qui nous permet de comprendre un aspect en termes d'un autre (par exemple de comprendre un aspect de discussion en termes de combat), mais qui masquera nécessairement d'autres aspects du même concept¹⁵⁴. Ainsi lorsque nous disons qu'un concept est structuré par une métaphore, nous voulons dire qu'il l'est partiellement et qu'il peut être prolongé de certains côtés mais non d'autres.

Il existe une autre sorte de concept métaphorique qui ne structure pas un concept en fonction d'un autre mais qui, au contraire, organise un système entier de concepts les uns par rapport aux autres. Nous parlerons en ce cas de métaphores d'orientation, car la plupart d'entre elles concernent l'orientation spatiale: haut-bas, dedans-dehors, devant-derrière, dessus-dessous. Ces dernières métaphores donnent aux concepts une orientation spatiale. Ainsi, «le bonheur est en haut»; le fait que le bonheur soit orienté en haut explique l'existence d'expressions comme «Je me sens au sommet de ma forme aujourd'hui». De telles orientations métaphoriques ne sont pas arbitraires; elles trouvent leur fondement dans notre expérience culturelle et physique. Bien que les oppositions binaires entre haut et bas, dedans et dehors, etc., soient de nature physique, les métaphores d'orientation qui se fondent sur elles peuvent varier de culture à culture. Par exemple, dans certaines cultures le futur est devant nous, alors que dans d'autres il est derrière. En fait, la métaphore «le bonheur est en haut» forme un système cohérent avec «le bon est en haut», «la santé est en haut», «le plus est en haut», «la vertu est en haut», «le rationnel est en haut», ce qui crée la métaphore du haut-bas, où la tristesse, le mauvais, la maladie, le moins, le vice, l'affectueux sont situés en bas. Lakoff et Johnson ont «le sentiment qu'aucune métaphore ne peut jamais être comprise ou même adéquatément représentée indépendamment de son fondement expérientiel». Par exemple,

¹⁵⁴ Cf. LAKOFF G. – JOHNSON M., *Les Métaphores de la vie quotidienne*, Paris [1980] 1985. On cite l'édition qu'on a lue.

le type de fondement expérientiel de «le plus est en haut» est très différent de celui de «le bonheur est en haut» ou de «le rationnel est en haut». Non qu'il y ait beaucoup de «haut» différents; c'est plutôt que la verticalité s'inscrit dans notre expérience de diverses manières et donne lieu à des métaphores très différentes. Le fondement physique de «le plus est en haut, le moins est en bas» est le suivant: si vous ajoutez des objets à un tas, ou que vous versez plus de liquide dans un récipient, la hauteur du tas augmente, ou le niveau du liquide s'élève, comme dans «le nombre de livres imprimés chaque année ne cesse de s'élever». Le fondement physique de «le bonheur est en haut, la tristesse est en bas» est le suivant: la position droite est habituellement associée avec un état affectif positif, la position penchée avec la tristesse et la dépression, comme dans «ce doctorant est au plus bas ces jours-ci». Le fondement physique et culturel de «le rationnel est en haut, l'affectif est en bas» est le suivant: dans notre culture, les gens se perçoivent eux-mêmes comme exerçant une domination sur les animaux, les plantes et leur environnement physique. C'est leur capacité spécifique de raisonner qui place les êtres humains au-dessus des animaux et leur donne cette autorité. L'«autorité est en haut» est donc le fondement de «l'homme est en haut» et par conséquent de «le rationnel est en haut»; par ex. «la discussion était tombée au niveau du sentimental, mais je l'ai fait remonter au plan du raisonnable».

Notre expérience des objets et des substances physiques fournit une base supplémentaire à notre compréhension, base qui va au-delà de la simple orientation. Comprendre nos expériences en termes d'objets et de substances nous permet de choisir les éléments de cette expérience et de les traiter comme des entités discrètes ou des substances uniformes. Une fois que nous pouvons identifier nos expériences comme des entités ou des substances, nous pouvons y faire référence, les catégoriser, les grouper et les quantifier – et, par ce moyen, les prendre pour objets de nos raisonnements. Par exemple, les métaphores du type «l'esprit est un objet fragile» font partie intégrante de la conception de l'esprit que notre culture nous transmet. Les métaphores ontologiques les plus courantes sont celles où l'objet physique est conçu comme une personne. Une grande variété

d'expériences concernant des entités non humaines peuvent être comprises en termes de motivations, de particularités et d'activités humaines¹⁵⁵. Dans un contexte académique on dirait: «Ce fait plaide contre les théories classiques», «L'expérience de Michelson-Morley a donné naissance à une nouvelle théorie physique».

D'autre part Lakoff et Johnson appellent «métonymies» des figures par lesquelles on utilise une entité pour faire référence à une autre entité qui lui est liée. Dans un milieu universitaire on pourrait dire: «Il aime lire le marquis de Sade (= les écrits du marquis)», «Le béton a révolutionné l'architecture (= l'usage du béton comme matériau de construction)». Ils considèrent comme un cas particulier de métonymie ce que les rhétoriciens traditionnels appellent «synecdoque», figure où la partie vaut pour le tout, comme il apparaît dans la phrase suivante: «Il y a beaucoup de bons cerveaux dans notre université». La métaphore est principalement un moyen de concevoir une chose en termes d'une autre, et sa fonction première est la compréhension. La métonymie, au contraire, a avant tout une fonction référentielle: elle nous permet d'utiliser une entité pour tenir lieu d'une autre. Cependant elle a aussi pour fonction de faciliter la compréhension, parce qu'elle nous permet de nous concentrer plus spécifiquement sur certains aspects de l'entité à laquelle nous nous référons. Quand nous disons que nous avons besoin de bons cerveaux pour une étude, nous utilisons l'expression *bons cerveaux* pour nous référer à des «gens intelligents». Il ne s'agit donc pas seulement d'utiliser une partie (la tête) pour tenir lieu du tout (la personne) mais plutôt de choisir une caractéristique particulière que l'on associe avec la tête¹⁵⁶. Ainsi, comme les métaphores, les concepts métonymiques ne structurent pas uniquement notre langage, mais aussi nos pensées, nos attitudes et nos actions.

En revenant aux tropes complexes, la «litote», qui est le contraire de l'hyperbole, est une figure de réduction permettant l'ironie – «Non, le professeur X n'a pas encore tué tous ses étudiants» –, qui résulte de la négation d'une hyperbole. Selon Fontanier la «litote» ou diminution est un

¹⁵⁵ Cf. LAKOFF G. – JOHNSON M., *Les Métaphores de la vie quotidienne*, Paris [1980] 1985. On cite l'édition qu'on a lue..

¹⁵⁶ Cf. LAKOFF G. – JOHNSON M., *Les Métaphores de la vie quotidienne*, Paris 1985.

trope par lequel on se sert de mots qui, à les prendre à la lettre, paraissent affaiblir une pensée, dont on sait bien que les idées accessoires feront sentir toute la force. On dit moins par égard, mais on sait bien que ce moins réveillera l'idée du plus¹⁵⁷: «Il n'est pas sot» veut dire qu'il a plus d'esprit qu'on ne croit».

L'«hypallage» est un transfert d'attribution, p.ex. Virgile, parlant d'Énée et de la Sibylle qui conduisit ce héros dans les enfers, écrit «Ibant obscuri sola sub nocte per umbram»¹⁵⁸, pour signifier qu'ils marchaient tous seuls dans les ténèbres d'une nuit sombre». La plupart des commentateurs voit ici un «hypallage» pour «Ibant soli sub obscura nocte»¹⁵⁹, où les deux attributs changent réciproquement de place. L'«énallage» est un transfert de valeur grammaticale, en l'espèce de l'adjectif à l'adverbe, comme dans «Votez socialiste», «penser français». Notamment l'«énallage de temps», la substitution syntaxique d'un temps à un autre, a un effet de présence très marqué, parce qu'il rend présent à la conscience l'objet du discours.

Les figures de «communion» sont celles où, au moyen de procédés littéraires, on s'efforce de créer ou de confirmer la collaboration parmi les interlocuteurs, grâce à des références à une culture, une tradition, un passé commun, comme pour l'«allusion» et la «citation». La communion s'accroît à travers toutes les figures par lesquelles l'orateur s'efforce de faire participer activement l'auditoire à son exposé, le prenant à part, sollicitant son concours, s'assimilant à lui: c'est le cas de l'«apostrophe», la «question oratoire», la «communication oratoire» par laquelle l'exposant ou le présentateur cherche à se confondre avec son auditoire. Le même effet est obtenu par l'«énallage de la personne», le remplacement du «je» ou du «il» par le «tu», qui fait que «l'auditeur se croit voir lui-même au milieu du péril»¹⁶⁰ et qui est une figure de présence et de communion. Et il est atteint

¹⁵⁷ Cf. DUMARSAIS – FONTANIER, *Des tropes ou des différents sens*, présentation, notes et traduction de Douay-Soublin Fr., Flammarion, Paris [1730]1988.

¹⁵⁸ VERGILIUS MARO P., *Aeneidos*, Recensit Remigius Sabbadini, Curavit Aloisius Castiglioni, 4^e édition, Paravia, Torino 1958.

¹⁵⁹ Cf. DUMARSAIS – FONTANIER, *Des tropes ou des différents sens*, Paris 1988.

¹⁶⁰ LONGIN, *Traité du Sublime*, tr. fr. par Boileau-Despréaux N., Hiard, Paris 1835, chap. XXII, pp. 112-113. On cite l'édition qu'on a consultée.

aussi par l'«énallage du nombre de personnes», le remplacement du «je», du «tu» par le «nous».

Un exemple d'antithèse filée est l'«oxymoron», l'alliance dans une construction ramassée de lexèmes antithétiques¹⁶¹, qui repose parfois sur la négation. La contradiction lexicale fondée sur l'oxymoron peut être soit symétrique – *Odi et amo*¹⁶² – soit asymétrique: *cette obscure clarté qui tombe des étoiles*¹⁶³, où dans le groupe nominal (GN) «obscur clarté» l'adjectif est un complément adjoind de la tête «clarté».

Enfin, dans le dernier fragment du séminaire d'histoire sociale, l'exposé de Diran, on reconnaît un exemple de *sermocitatio*, figure de l'oratoire classique, qui consiste à citer sous forme de discours direct des énoncés d'autrui¹⁶⁴:

- 11 DIR: «<alors ((rapide))> il est évidant que:: il y a des éléments .
 12 euh qu'on A\ . hein . eu:h je me rappelle un . un guinéen/
 13 qui . nous disait récemment . dans euh . une situation
 14 similaire/ . mon identité africaine je la porte sur le FRONT/
 15 hein . ça se VOIT».

Ce phénomène de *sermocitatio* contribue au dialogisme de l'exposé de Dirand.

Bien que les courants traditionnels séparent le langage figuré du langage scientifique, à partir des années 1960, après le néopositivisme on a reconnu un rôle cognitif aux figures, qui sont porteuses de nouveaux contenus¹⁶⁵ et aident les destinataires du discours scientifique à entrer dans les mécanismes des théories développées pendant les interactions. Nous considérons une figure comme argumentative si, entraînant un changement

¹⁶¹ Cf. GARDES-TAMINE J., *De la figure à la configuration*, séminaire de l'A. U. 2009-2010, Université de Paris IV, U.F.R. de Langue française.

¹⁶² CATULLUS G. V., *Liber*, (Biblioteca sriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana), edidit Schuster M., curavit Eisenhut W., Teubner, Lipsia 1958.

¹⁶³ CORNEILLE P., *Le Cid (1637-1660)*, nouv. éd. établie par Forestier G., Société des textes français modernes, Paris 1992, acte IV, scène 3.

¹⁶⁴ Cf. GARAVELLI-MORTARA B., *Il parlar figurato. Manualetto di figure retoriche*, Laterza, Bari 2010.

¹⁶⁵ Cf. POGLIANO CL. – BARROTTA P. – BARSANTI G., *Scienze e metafora*, séminaire de mardi 18 mai 2010, 14h30-17h30, Sala delle Colonne du Département de Linguistique, Université de Pise.

de perspective, son emploi paraît normal par rapport à la nouvelle situation suggérée. Si, par contre, le discours n'entraîne pas l'adhésion de l'auditeur à cette forme argumentative, la figure sera perçue comme ornement, comme figure de style. Elle pourra susciter l'admiration, mais sur le plan esthétique ou comme témoignage de l'originalité de l'auteur. Par notre analyse, nous avons essayé de montrer que du fait que l'on peut adhérer à la valeur argumentative qu'elles recèlent, certaines expressions sont considérées comme des figures de rhétorique, mais non comme des figures de style.

A ce point on pourrait se demander d'où vient le rôle basilaire attribué auxdits tropes principaux. Métaphore, métonymie, synecdoque constituent toutes des combinaisons élémentaires sur l'axe horizontal aussi bien que sur le vertical; l'axe horizontal conviendra à la métaphore et à la métonymie, le vertical à la synecdoque. Le rôle essentiel des tropes principaux sera donc de créer des rapports de similarité, de causalité, de relation en général, d'inclusion et d'opposition; des variations, celles-ci, fondamentales pour la constitution et le développement de nos opérations mentales.

Quant au débat entre théorie de la substitution et théorie de l'interaction, seule la métonymie peut être traitée comme un phénomène de dénomination: un mot à la place d'un autre; en ce sens il n'y a qu'elle qui satisfait une théorie de la substitution, parce qu'elle est contenue dans les bornes de la dénomination. La métaphore ne diffère pas de la métonymie en ce que l'association se fait ici par ressemblance au lieu de se faire par contiguïté. Elle en diffère par le fait qu'elle joue sur deux registres, celui de la prédication et celui de la dénomination; et elle ne joue sur le second que parce qu'elle joue sur le premier; les mots ne changent de sens que parce que le discours fait face à la menace d'une inconsistance prédicative et ne rétablit son intelligibilité qu'au prix de ce qui apparaît, dans le cadre d'une sémantique du mot, comme une innovation sémantique¹⁶⁶. A ce point nous pouvons déclarer: la métaphore est l'issue d'un débat entre prédication et dénomination; son lieu dans le langage est entre les mots et les phrases.

En conclusion le <trope> soulève une question sans la mettre directement en doute, parce que c'est à l'interlocuteur de l'interpréter comme il le croit plus convenable. Et s'il est vrai que la figure lui est offerte comme solution,

¹⁶⁶ Cf. RICOEUR P., *La métaphore vive*, Seuil, Paris 1975.

il est aussi vrai que c'est à lui de trouver la réponse adéquate¹⁶⁷. La figure donc ne traite pas directement la question, mais laisse l'interlocuteur libre de tirer ses conclusions, en lui reconnaissant son pouvoir et sa liberté. L'acceptation et la reconnaissance de l'autre (éléments dont le parleur tire la force de conviction du trope) assurent la jonction et la communion d'esprit des interlocuteurs.

3.4. *Conclusions*

Dans le chapitre 3, consacré aux figures de sens, nous avons repéré les configurations suivantes: dans la rencontre d'histoire sociale un exemple de métonymie; dans la réunion d'histoire romaine deux cas d'antonomase, le premier se développant sur les noms de quatre auteurs latins, le deuxième sur deux noms liés à l'histoire de Rome, deux exemples de métaphore *in absentia*; durant la discussion d'experts d'écologie de la montagne on retrouve une relation de similitude entre entités hétérogènes, une métaphore *in praesentia* et une synecdoque particularisante; du côté des tropes complexes, dans la réunion d'histoire sociale une hyperbole par antithèse, un cas de métaphore *in absentia*; dans la conversation d'histoire ancienne l'hyperbole se trouve représentée à cinq reprises; dans la rencontre d'histoire sociale on a une métaphore hyperbolique ou synesthésie et deux exemples d'hyperbole.

La diffusion du climax ou gradation dans toutes les discussions du corpus témoigne de l'affectation du style cultivé et du désir des chercheurs de s'approcher le plus possible du détail. La métonymie par antonomase est caractéristique des études historiques, parce qu'elle aide à fixer des repères; la métaphore, qui est l'un des fondements du langage, est attestée dans presque toutes les interactions du corpus; dans les discussions d'histoire et de sociologie, l'hyperbole sert à renforcer la présence des arguments et représente l'interaction entre le style de locuteurs compétents et cultivés et l'expression orale.

¹⁶⁷ Cf. MEYER M., *Questions de rhétorique. Langage, raison et séduction*, Librairie générale française, Paris 1993.

4. LES FIGURES DE CONSTRUCTION DANS LES ÉCHANGES DES CHERCHEURS

La «rhétorique», née comme art du débattre et du persuader, a été refondée à la moitié du dernier siècle comme théorie de l'argumentation. Les Anciens connaissaient bien la distinction entre la capacité de parler de façon efficace et convaincante, c'est-à-dire d'être éloquent («rhétorique interne»), et la codification des normes en appliquant lesquelles on pouvait s'exprimer par éloquence («rhétorique externe»).

Les figures traitées dans cette section portent sur la syntaxe et, de façon moins précise, sur la construction du discours. Certaines procèdent par soustraction de signifiants, d'autres par permutation. On caractérisera les figures de construction dans les cinq interactions universitaires tirées du manuel de L. Mondada *Chercheurs en interaction. Comment émergent les savoirs*¹⁶⁸, qu'on a déjà prises en compte dans les sections précédentes.

Un autre micro-corpus est tiré de l'[Auto-] *critique de la science* de A. Jaubert et J.-M. Lévy¹⁶⁹, composé d'un débat sur l'intérêt et la division du travail entre des techniciens, d'une discussion sur le rôle du patron et la structure de l'équipe de recherche, et de trois conversations entre des chercheurs qui estiment la valeur scientifique de leur travail, et qui révèlent leur attitude vis-à-vis de la recherche, en évaluant leurs motivations.

¹⁶⁸ De MONDADA L., *Chercheurs en interaction. Comment émergent les savoirs*, (Le Savoir Suisse), Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne 2005. Voilà les interactions examinées: une discussion entre médecins de l'appareil digestif; une rencontre entre spécialistes de l'histoire ancienne; une visioconférence entre médecins français, belges et suisses; une rencontre entre spécialistes d'histoire sociale; une discussion d'experts d'écologie de la montagne.

¹⁶⁹ Cf. JAUBERT A. – LEVY J.-M., [Auto-] *critique de la science*, Seuil, Paris 1973.

4.1. *Figures par soustraction: ellipse, asyndète, zeugma*

Le procédé de la soustraction peut toucher surtout les signifiants, donnant lieu à des figures caractérisées par une réduction quantitative, qui se réalise à travers la suppression d'un ou plusieurs éléments lexicaux; ou bien elle peut s'attacher plus directement au signifié, donnant essor à des figures où la soustraction se vérifie à un niveau qualitatif, et se manifeste comme réduction du contenu ou atténuation de la charge sémantique, comme suspension ou comme contraction du développement logique du discours, brachylogie, synthèse conceptuelle. La soustraction peut devenir un *stylème* caractérisant un locuteur, un auteur, une époque; une réalisation historiquement attestée au niveau de la langue de la communication est la *laconica brevitas*, ou «laconisme», alors qu'une modalité littérairement remarquable est la *brevitas* de la tradition classique, qui trouve dans Salluste et Tacite les exemples plus célèbres, et peut dépasser, dans sa forme plus totale, dans le silence. La «soustraction» peut donc être soit quantitative soit qualitative ou sémantique; la soustraction quantitative, en modifiant le signifiant, détermine le rythme du discours.

En l'espèce, l'«ellipse» est l'absence d'un élément à l'intérieur d'un groupe syntaxique complet, un élément retranché qui est facilement identifiable; cette figure est souvent utilisée en liaison avec le procédé d'énumération. Il ne faut naturellement pas abuser de l'ellipse (faire preuve d'«ellipsomanie») mais, à l'inverse, certains grammairiens comme Brunot ont tort de considérer toute tournure elliptique comme une construction incorrecte, parce qu'ils tombent dans le défaut inverse que l'on dénomme d'«ellipsophobie». On se gardera de confondre cette figure de soustraction avec le «sous-entendu» qui laisse deviner tout. L'ellipse est une figure de construction¹⁷⁰, qui ne retranche que des mots-outils et parfois des mots pleins mais jamais des termes susceptibles d'affecter le sens.

Les rhéteurs ont recours à cette figure pour rendre souple et fluent le discours en éliminant des répétitions. C'est un moyen efficace pour susciter des attentes «en projetant en avant l'attention de l'allocuteur». L'ellipse

¹⁷⁰ Cf. POU GEOISE M., *Dictionnaire de rhétorique*, Colin, Paris 2001.

totale, où le thème n'est jamais explicité, s'utilise dans la communication normale pour créer des référents textuels. En effet l'«ellipse» est l'effacement de parties lexicales même remarquables qui ne doit pas empêcher l'intelligibilité du discours. On distingue généralement l'ellipse grammaticale et l'ellipse rhétorique; l'ellipse grammaticale, qui est répandue dans les textes qui nécessitent la synthèse, se retrouve dans les énoncés ayant un seul verbe recteur pour plusieurs membres dépendants, correct pour tous et exprimé une seule fois pour éviter des répétitions superflues (c'est l'ellipse co-textuelle)¹⁷¹; et dans des phrases coordonnées où un ou plusieurs prédicats sont sous-entendus (ellipse transphrastique).

L'«ellipse rhétorique» confère concision à l'expression, grâce à l'élimination de la plupart des éléments non significatifs, de façon à mettre en relief, dans toute leur charge sémantique, les quelques éléments qui restent. Dans la célèbre formule césarienne «*veni, vidi, vici*», qui condense toute une campagne, l'ellipse est renforcée par d'autres figures: l'asyndète (voir après), la paronomase entre *vidi* et *vici*, le parallélisme entre les trois verbes, tous bi-syllabes, avec l'allitération du *v* initial et du *i* final.

Au cours de la visioconférence entre médecins français, suisses et belges, un cas d'ellipse est repérable dans le tour suivant de Séfard:

- 12 SEF: «c'est bien/ . euh pour strasbourg on va présenter
 13 juste un cas en euh . en français/ et après cela
 14 tu commentes en anglais .. et monsieur derennes va
 15 commenter son euh film en euh en anglais/..
 16 donc on commence en: avec bâle/. avec le
 17 l'état de l'art s'il vous plaît».
 18 DUM: [°°ça y est°°
 19 SEF: [voilà donc bâle en français <vous pouvez y aller
 20 ((en riant))> .hh

L'incertitude entre *en* et *avec* à la ligne 16 renvoie à *français*, la langue dans laquelle la discussion va commencer avec les médecins de Bâle. Le tour 18 signale l'accord des auditeurs avec le conférencier, qui tout de suite

¹⁷¹ Cf. GHIAZZA S. – NAPOLI. M., *Le figure retoriche. Parola e immagine*, Zanichelli, Bologna 2007.

planifie l'intervention des médecins de Bâle. La référence à la ville suisse aide à récupérer l'information supprimée. Selon la tradition, une ellipse correspond à une figure microstructurale de construction¹⁷² (pour un traitement des figures microstructurales voir pp. 96-97). On identifie l'ellipse lorsqu'une suite syntaxique apparaît dépourvue des supports lexicaux communément attendus et grammaticalement impliqués. En plus l'ellipse suppose qu'un élément qui a été effacé pourrait être reconstruit sans risque d'erreur. L'ellipse est donc ce qu'on peut reconstruire à partir du contexte en question; c'est un procès de reconstruction et de récupération¹⁷³, et une opération d'enchaînement. Deux exemples corrélés d'ellipse sont repérables dans l'échange minimal suivant de la conversation sur la structure de l'équipe, extraite du corpus de l'[Auto-] *critique de la science* de Jaubert et Lévy, qui commence par une phrase du chercheur X à un collègue (T) sur un article qu'il voulait signer tout seul:

X: «C'est pas toi qui as discuté avec la Compagnie C, tu as juste fait les manip»

T: «Ça sert à l'avancement, vu la pénurie. En général on peut pas signer, on participe aux manip».

L'intervention de X sous-entend: "l'idée du manip m'est venue en discutant avec les gens de cette Compagnie". Dans la réplique de T le sujet impersonnel *on* laisse entendre que *les techniciens* ne peuvent pas normalement signer les manip (apocope de *manipulations*, qui dans un laboratoire signifie «expériences»), et par cet emploi il donne essor à une «ellipse anaphorique» parce que soutenue par un élément grammatical.

Dans le dialogue qui pose la question du changement de travail dans le même corpus, personne ne manifeste le désir d'aller travailler hors de l'université; ils parlent plutôt de changer de domaine de recherche, comme il est attesté par l'échange suivant:

¹⁷² Cf. MOLINIÉ G., *Dictionnaire de rhétorique*, Librairie générale française, Paris 2001.

¹⁷³ Cf. GARDES-TAMINE J., *La construction du texte*, séminaire de l'Université La Sorbonne (Paris IV), A.U. 2010-2011.

C: «J'ai déjà changé, pour le moment ici ça m'amuse, mais dans deux ans ça m'emmerdera»

F: «Le problème c'est ma thèse, après j'ai envie de changer»

Dans son intervention, C n'explicite pas l'objet de son changement, le *laboratoire*, ce qui occasionne un cas d'ellipse ou constituant sous-entendu.

L'«asyndète», figure microstructurale (pour la différence entre micro- et macrostructural voir pp. 96-97), est une ellipse qui intéresse les termes de liaison, soit chronologiques (*avant, après*), soit logiques (*mais, car, donc*). En définitive l'«asyndète» est une figure de style consistant à juxtaposer des mots sans employer des conjonctions coordinatrices, par exemple «pomme poire abricot», ce qui correspond à un recours de synthèse ou *synthème*. Cette coordination par juxtaposition donnera donc, selon le contexte, un ton cinglant, vif ou passionné¹⁷⁴ au discours académique. Si l'effet stylistique primaire est celui de donner rapidité au discours, l'élimination des liens lexicaux, causant le rapprochement des constituants, rend perceptible le détachement entre eux.

Des exemples d'énumération s'appuyant sur la figure de l'«asyndète» sont attestés au début d'un dialogue de la discussion d'histoire romaine:

1 WAR: «donc j'adopterais bien bourgeois/ social-»

2 DUM: «[on

3 DUM: dirait plutôt civique/»

4 WAR: «oui . bourgeois et aussi aristocratique naturellement»

5 DUM: «[mais:: oui

6 civique aristocratique/ mais à l'époque impériale ça ne

7 vaut plus non plus ((rit))».

Les juxtapositions *bourgeois social, civique aristocratique* sont évidemment des cas d'asyndète parce qu'on pourrait mettre la conjonction *et* entre les mots, comme à la ligne 4 avec *bourgeois et aussi aristocratique*. Le dialogue joue sur cette suite de paire adjectivale et les locuteurs se corrigent l'un l'autre. En définitive l'«asyndète» consiste en l'absence de

¹⁷⁴ Cf. MAZALEYRAT J. – MOLINIÉ G., *Vocabulaire de la stylistique*, PUF, Paris 1989.

- 8 WAR: «oui»
 9 DUM: «relation entre camille et l'émigration à vées n'apparaît
 10 pas avant auguste/».
 11 WAR: «[mhm mhm]»
 12 GAU: «[en tout cas l'émigration] est interdi- enfin est exclue»
 13 WAR: «mhm»
 14 GAU: «le thème n'apparaît pa:s/ [mais] <c'est pas un hasard\&»
 15 DUM: «[non]»
 16 GAU: «&parce que c'est: ((rapide))>»
 17 DUM: «oui . c'est impensable»
 18 GAU: «c'est impensable ouais\».

Dans cette séquence, à la suite des réticences fréquentes, les contributions de chacun s'y intègrent de façon à prolonger l'argumentation de manière interactionnelle, à nourrir collectivement des objets de discours. La transcription détaillée permet de montrer l'imbrication des tours, le caractère collaboratif des enchaînements. L'extrait commence avec un raisonnement développé par Dumoulin. Il est appuyé par les acquiescements de Gaudard et de Warhin et prolongé par Gaudard (12) qui apporte des arguments sur l'émigration; Dumoulin (17), à son tour, les prolonge par une évaluation, que reprend Gaudard.

En revenant à la «réticence», selon Molinié il s'agit d'une variété d'«aposiopèse»; c'est donc une figure microstructurale (pour une définition de microstructural voir pp. 96-97), qui consiste en l'interruption de la suite attendue des dépendances par l'enchaînement grammatical dans la phrase¹⁷⁸, de telle manière qu'il s'agit d'un arrêt dans une simple intervention de la part du locuteur lui-même, tandis que l'aposiopèse présuppose une perspective dialogale. En l'espèce l'«aposiopèse» est une ellipse de construction, qui passe sous silence un fragment de phrase, par ex. dans le *Quos ego* de Neptune tiré de *L'Énéide* de Virgile où le dieu grec de la mer discourt avec les vents: «Osez-vous, sans ma permission, ô vous, bouleverser le ciel et la terre et soulever de telles masses? J'ai envie de vous...! Mais il faut d'abord apaiser les flots déchaînés...»¹⁷⁹.

¹⁷⁸ Cf. MOLINIÉ G., *Dictionnaire de rhétorique*, Librairie générale française, Paris 2001.

¹⁷⁹ VIRGILE, *L'Énéide*, tr. fr. par Bellessort A., Les Belles Lettres, Paris 1962, Chant I, vers 133-135. On cite l'édition qu'on a lue.

Le «zeugma» est la non reprise d'un terme, un cas d'ellipse, conséquence d'une construction grammaticale: «Le cheval s'approchant lui donne un coup de pied / Le loup un coup de dent». Plus précisément le «zeugma» consiste à faire dépendre deux ou plusieurs membres de la phrase, sémantiquement hétérogènes entre eux, d'un seul membre recteur, qui ne s'adapte qu'à un d'eux. Cette figure active un processus de réduction des éléments de l'énoncé, mais en même temps élargit le spectre sémantique de la seule régence présente¹⁸⁰, en lui faisant acquérir des nuances sémantiques inhabituelles. Un exemple de non reprise d'un terme est attesté dans la conversation d'histoire ancienne:

- 7 WAR: «j'veux dire Coriolan est pour ça n'est pas parce qu'il
8 est jugé [il n'est pas encore un fondateur]»
9 GAU: «[mhm=mhm]»
10 WAR: «[<pareillement/ .. le xxxx ((bas))>».

L'adverbe d'égalité, qui est une marque d'accord, donc de cohésion interne au discours du parleur, permet à Wharin la non reprise de son énoncé antérieur: «[il n'est pas encore un fondateur]». Le terme d'égalité *pareil* soutient aussi un «zeugma» dans la réponse du chercheur A au collègue B dans le dialogue sur les «motivations» de la discussion entre chercheurs du corpus extrait de l'[Auto-] *critique de la science*:

- B: «Est-ce que, au début, on croyait qu'on allait faire un truc intéressant? Je savais pas à quoi ressemblait la recherche. J'ai fait de la recherche, c'est des gens que je connaissais, plus de liberté, je suis venu à cause du milieu, plutôt que de la profession».
A: «Moi pareil, et c'est moins chiant que de poinçonner des tickets de métro, et c'est mieux payé»

Au cours du même dialogue on retrouve un cas de deux zeugmas adjacents:

¹⁸⁰ Cf. GHIAZZA S. – NAPOLI. M., *Le figure retoriche. Parola e immagine*, Zanichelli, Bologna 2007.

A: «Au jour le jour je m'emmerde pas, je fais pas beaucoup de recherche, j'ai des relations avec les gens à partir de la fac»

B: «je travaille deux-trois heures par jour»

F: «Moi aussi, deux-trois heures par jour les jours où j'enseigne pas»

A: «Moi plutôt moins».

Les locutions *moi aussi* de F et *moi plutôt* de A marquent l'accord de A et le presque désaccord de F avec ce que A vient de déclarer sur sa profession de chercheur. En conclusion, le «zeugma» est considéré comme une figure de construction par soustraction dans la mesure où il consiste à retrancher, dans un segment de la phrase, un élément exprimé dans un segment voisin¹⁸¹. Autrement dit, le zeugma est une mise en facteur (deux termes dépendant d'un troisième) qui crée une impression de discordance. Figure de type macrostructural¹⁸² (voir ci-dessous), le «zeugma» est une variété de caractérisation non pertinente, selon laquelle un terme est assorti d'au moins deux qualifiants ou circonstants sémantiquement hétérogènes¹⁸³: «Il est sorti avec sa mallette et avec colère».

A ce propos, l'opposition macrostructural-microstructural permet de classer simplement l'ensemble des catégories de figures. Dans leur tendance fondamentale, les figures macrostructurales ne s'imposent pas d'emblée à la réception pour que le discours soit acceptable; elles sont donc rarement certaines; elles sont peu isolables sur des éléments formels précis ou, si elles sont isolables, demeurent en cas de changement de ces éléments. Certaines figures macrostructurales, de caractère composite, sont faites soit nécessairement (comme l'allégorie), soit occasionnellement (comme l'antithèse ou l'ironie) de figures microstructurales qui en constituent des matériaux. En revanche les figures microstructurales, dans leur détermination forte, se signalent d'emblée à l'interprétation pour que le discours ait un sens acceptable; elles dépendent précisément du matériel langagier mis en jeu dans un segment déterminé¹⁸⁴. En définitive les figures microstructurales s'opposent aux figures macrostructurales en ce qu'elles

¹⁸¹ Cf. POU GEOISE M., *Dictionnaire de rhétorique*, Colin, Paris 2001.

¹⁸² Cf. MOLINIÉ G., *Dictionnaire de rhétorique*, Librairie générale française, Paris 2001.

¹⁸³ Cf. MAZALEYRAT J. – MOLINIÉ G., *Vocabulaire de la stylistique*, PUF, Paris 1989.

¹⁸⁴ Cf. MOLINIÉ G., *Dictionnaire de rhétorique*, Librairie générale française, Paris 2001.

sont isolables sur des éléments précis du discours, disparaissent ou se modifient si on change les éléments formels, se signalent d'emblée, s'imposent eu égard à l'acceptabilité du message et s'interprètent en fonction du contexte restreint¹⁸⁵. Les figures traditionnellement appelées d'élocution, de construction et de mots sont incluses globalement dans la catégorie générale des figures microstructurales, qui dans certains cas servent de support éventuel à des figures macrostructurales.

En l'espèce les figures macrostructurales ne s'imposent pas en considération de l'acceptabilité du message et ne s'interprètent qu'en fonction du contexte large. Un discours en figure macrostructurale peut donc toujours être reçu sans qu'on perçoive le moindrement la figure. C'est l'avantage essentiel de l'ironie, par exemple, que rien ne l'oblige, dans le segment même, à l'entendre comme ironique. Seul conduit à cette interprétation figurée ce qu'on sait ou on constate des conditions de production du message¹⁸⁶ (informations préalables, culture, geste et ton, portée argumentative). C'est donc l'effet par rapport à la situation du discours, sur le récepteur – c'est-à-dire la pragmatique du propos – qui définit le discours figuré macrostructural, lequel renvoie à des nombreux phénomènes de la langue non réductibles à un simple schéma.

Les figures macrostructurales sont parfois soutenues par des figures microstructurales, comme l'antiphrase pour l'ironie; *si* (et dans ce *si* apparaît le caractère macrostructural de la figure d'ironie) *cette chercheuse est géniale* est à entendre: «cette chercheuse est vraiment incapable». Il y a antiphrase sur *géniale* (= non géniale), bien plutôt que sur le rapport prédicatif (*est* = n'est pas), ce qui n'entraînerait pas le même effet d'inverse sémantique maximum, et l'antiphrase est plus souvent lexicale que syntaxique. Les figures macrostructurales peuvent être aussi soutenues par des métaphores continuées à comparants désignant des animés pour l'allégorie: mais les premières ne se réduisent point aux seconds.

¹⁸⁵ Cf. MAZALEYRAT J. – MOLINIÉ G., *Vocabulaire de la stylistique*, PUF, Paris 1989.

¹⁸⁶ Cf. MAZALEYRAT J. – MOLINIÉ G., *Vocabulaire de la stylistique*, PUF, Paris 1989.

4.2. Figures par répétition: le polysyndète, l'antithèse

L'une des notions qui permettent de décrire le langage académique est celle de répétition, qui apparaît comme la contrepartie de l'écart¹⁸⁷. La répétition n'est pas toujours un vice de construction, ni une «faute», comme on l'enseigne aux écoliers; elle est recherchée par les locuteurs pour les effets de mise en relief qu'elle permet¹⁸⁸. En l'espèce la «répétition» est une figure microstructurale générique, traditionnellement appelée d'élocution, car portant sur le matériel sonore même. L'itération qui donne essor à la répétition, en fait, a pour matière le phonème, la lexie, le segment ou la phrase entière, voire le texte. C'est en réalité une figure plus compliquée qu'il n'y paraît: la répétition est même une des plus puissantes, sinon la plus puissante de toutes les figures. Le caractère figuré de la répétition apparaît si l'on explique les trois classes structurales¹⁸⁹ possibles dont elle est pleine:

- *n* fois le mémé signifiant ~ un seul signifié. Exemple:

Mon bras [...]
Mon bras [...]¹⁹⁰

Il est évident qu'il s'agit du seul et même bras; la répétition marque l'exaltation de Don Diègue dans le *Cid*. Cela peut aller jusqu'à la reprise de lieux métaphoriques identiques tout au long d'une œuvre.

- *n* signifiants différents ~ un seul signifié.

Cette dernière classe structurale est la base formelle des figures macrostructurales d'amplification, comme l'«expolition»: par exemple l'itération d'un même signifié économique-social par des métaphores différentes dans un roman de Zola.

¹⁸⁷ Cf. GARDES-TAMINE J., *La stylistique*, Colin, Paris 1992.

¹⁸⁸ Cf. POU GEOISE M., *Dictionnaire de rhétorique*, Colin, Paris 2001.

¹⁸⁹ Cf. MAZALEYRAT J. – MOLINIÉ G., *Vocabulaire de la stylistique*, PUF, Paris 1989.

¹⁹⁰ CORNEILLE P., *Le Cid (1637-1660)*, nouv. éd. établie par Forestier G., Société des textes français modernes, Paris 1992.

- *n* fois le même signifiant ~ un signifié unique irréductible à chacune des occurrences du signifiant.

Ce schéma apparaît dans les refrains, ou dans les textes à visée performative, certains poèmes de Senghor, par exemple. La valeur figurée de la répétition tient à la portée proprement performative de sa pragmatique.

Figure macrostructurale d'amplification, l'«expolition» consiste à développer, dans un discours, la même information sous plusieurs formes lexico-syntaxiques différentes. Seule la réception de tout un ensemble discursif permet de détecter l'expolition, chaque segment restant, de soi, simplement significatif, ce qui montre le caractère macrostructural de la figure. On parle aussi de *réaffirmation* lorsqu'on considère la logique rhétorique dans une suite d'affirmations de ce genre: «Il crut que l'autre l'avait fait exprès. Il savait que d'aucun ne pouvaient le voir sans lui chercher noise. L'autre, donc, avait dû préméditer». On voit qu'il faut un assez long ensemble pour faire apparaître une expolition. Chaque segment de l'extrait suivant est de soi simplement significatif; mais, à la réflexion, on cherche vainement quelle différence d'information il peut y avoir:

«féodalement libéral» et «aristocrate et démocrate»

«esprit bigarré» et «fait de pièces et de morceaux» et «accouche d'idées disparates»

«chaud partisan [...] pratique» et «faisant jeter [...] humain».

Les principales figures par répétition sont l'«épanalepse» et l'«antithèse». On appelle «épanalepse» une simple répétition, qui peut être la reprise: d'un adjectif «Dans la grande chambre rectangulaire, je vois le grand lit rectangulaire»¹⁹¹; d'un nom «Parlementaire: homme de paroles, de trop paroles» (Elgozy G.); d'un verbe. Il ne faut pas confondre l'«épanalepse» avec l'«antanaclase», la répétition d'un même mot avec des sens différents (voir au chapitre 2 pour un traitement détaillé de la figure d'antanaclase) ou avec la «périssologie», une variété de pléonasme, la répétition de la même

¹⁹¹ PÉGUY CH., «Cahiers de la Quinzaine», Paris 1900-1914.

idée, ex.: «Sans que ce soit prévu, on s'est rencontré, fortuitement, au département, par hasard».

L'«épanalepse» est donc la figure de répétition pure et simple, qui pose un double problème, celui de sa correction et celui de son utilité. Si un écolier répète un mot dans une phrase, son maître le lui fera remplacer par un synonyme. Mais le maître corrigera-t-il *L'homme est un loup pour l'homme*? C'est ici qu'intervient l'utilité de la répétition; si l'on disait «un loup pour son semblable», on détruirait l'argument d'incompatibilité suggéré: l'homme, qui rassemble à l'homme, est ce qu'il ne devrait pas être. On réserve le terme d'«anadiplose», figure microstructurale d'élocution (voir pp. 96-97), pour désigner les cas où, dans le discours, une unité lexicale ou lexico-syntaxique quelconque est reprise¹⁹² à la fois en début ou en fin de membre de phrase, et selon un procédé lui-même répétitif: «Le néant a produit *le vide*, *le vide* a produit *le creux*, *le creux* a produit *le souffle*, *le souffle* a produit le soufflet et le soufflet a produit le soufflé»¹⁹³.

Le domaine des «méta-taxes» comprend les figures qui altèrent la structure de la phrase: un ensemble de syntagmes et de morphèmes pourvus d'un ordre et qui admettent la répétition. Toute suppression ou adjonction de groupes aux constituants de la phrase minimale complète peut devenir une figure; le «polysyndète» qui, en répétant les marques de coordination, souligne et valorise la relation syntaxique, constitue une «méta-taxe»¹⁹⁴ par adjonction. Par ailleurs, le «polysyndète» est le contraire de l'«asyndète», la coordination sans conjonctions. Au cours de la réunion d'histoire sociale on reconnaît deux exemples d'épanalepse associée à la figure du polysyndète dans le fragment suivant:

5 ZEL: «et même: foyer du soldat:»

6 SER: «et foyer du soldat=»

7 ZEL: «xxxxx»

8 SER: «et foyer du soldat/ et foyer du soldat de Base/ pas le

9 stab ((rire))»,

¹⁹² Cf. MAZALEYRAT J. – MOLINIÉ G., *Vocabulaire de la stylistique*, PUF, Paris 1989.

¹⁹³ CLAUDEL P., *Le soulier de satin*, (Collection Folio, 774), Gallimard, Paris 1978.

¹⁹⁴ Cf. DUBOIS J. – ÉDELIN F. – KILNKENBERG J.-M., *Rhétorique générale*, édité par le Groupe Mμ (Liège, Belgique), Larousse, Paris 1970.

- 10 ERD: «dans le temps on avait- les les écoliers avaient un
 11 petit pain là le matin»
 12 SER: «oui oui»
 13 ERD: «pour la journée du sedanstag»
 14 SER: «ah oui au sedanstag»
 15 ERD: «oui . oui oui»
 16 SER: «ah oui oui»
 17 ZEL: «oui oui»
 18 ERD: «loin du kaiser . loin du kaiser»
 19 SER: «loin du kaiser»

Dans *et foyer du soldat, et foyer du soldat* on ne répète pas seulement la conjonction coordonnante, mais aussi le groupe nominal entier, de même que dans *loin du kaiser, loin du kaiser* on répète le nom *kaiser* et la locution prépositionnelle *loin de*. Les deux cas d'épanalepse-polysyndète, qui se trouvent au début et à la fin du dialogue, donnent lieu à une sorte de chiasme dans l'expression orale. Parfois le polysyndète consiste à répéter des adverbes, comme dans le tour de parole du docteur Maire durant la discussion entre médecins de l'appareil digestif:

- 6 MAI: «bon je vais donner la parole donc très brièvement à
 7 monsieur pageot/ ensuite à monsieur tanner/ et ensuite
 8 éventuellement à monsieur Dumont/»

La répétition du terme *ensuite* a une fonction directive de la part du conférencier, et anticipe et réfléchit la distribution des tours de parole dans la suite de la conversation:

- 9 (4)
 10 MAI: «mon[sieur pageot/»
 11 PAG: [xxx oui\ en ce qui concerne donc la
 12 réponse à votre question je vais être très bref».

Dans la conversation d'histoire sociale, Dumrie recourt au polysyndète, qui consiste à répéter la préposition *de* devant trois noms coordonnés:

- 10 DUM: «euh les . les pli:ne et des choses comme ça/ et puis
 11 les autres qui sont les historiens/ . euh: les rhéteurs
 12 enfin tout ce qui apparaît dans un contexte:»
 13 WAR: «mhm»
 14 DUM: «de d'historiogra[phie/ de rhétorique et de biographie/»
 15 MOS: «[ehe
 16 mhm=»
 17 WAR: «=mais je ferais justement la distinction entre &
 18 DUM: «[(donc)»
 19 WAR: «& l'historiographie et ((rit)) la rhétorique»
 20 DUM: «oui/ . avec en plus une/ oui»
 21 WAR: «oui\»
 22 DUM: «mhm . bien sûr»

Une valeur d'opposition s'établit entre les tours adjacents de Dumoulin et Warhin, qui est marquée notamment par le connecteur *mais*. Dumoulin accumule les trois disciplines, *historiographie*, *rhétorique* et *biographie*, par l'emploi de la préposition *de*, qui les met sur le même plan. De son côté Warhin, s'appuyant sur l'adversatif *mais*, souligne qu'il faut distinguer entre l'*historiographie* et la *rhétorique*. On constate que le «polysyndète», du grec *polus*, «nombreux» et *sundein* «joindre», consiste à multiplier (plus que ne l'exige l'usage courant) les mots de liaison, les conjonctions, les adverbes entre les syntagmes¹⁹⁵, et partant le «polysyndète» est une figure microstructurale de construction¹⁹⁶ (voir aux pp. 96-97 la définition de microstructural). L'effet d'accumulation apparemment marqué par le polysyndète est souvent dominé par celui d'un soulignement d'intensité.

L'«antithèse», comme schéma discursif, est la contraposition d'idées dans des expressions mises en correspondance entre elles. L'antithèse rhétorique est une opposition fondée sur la répétition: «La seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement, et cependant c'est la plus grande des nos misères»¹⁹⁷. Sur le plan des unités lexicales, l'incarnation de l'antithèse sont les antonymes et les contraires, opposés comme catégorie lexicologique aux synonymes, et concrètement l'«antithèse» se manifeste

¹⁹⁵ Cf. POU GEOISE M., *Dictionnaire de rhétorique*, Colin, Paris 2001.

¹⁹⁶ Cf. MOLINIÉ G., *Dictionnaire de rhétorique*, Librairie générale française, Paris 2001.

¹⁹⁷ PASCAL BL., *Les Pensées*, Hachette, Paris [s.d.].

d'habitude grâce au rapprochement de deux *antonymes*. La pensée antithétique s'exprime idéalement grâce à une symétrie formelle; on relève souvent des structures parallèles et équilibrées. A la différence de l'oxymoron, l'antithèse ne se limite cependant pas à la simple juxtaposition, dans un même syntagme, de deux termes de sens opposés¹⁹⁸. Cette figure de construction et de pensée peut aussi s'exprimer à l'aide de mots qui ne sont pas nécessairement des antonymes: «Car le jeune homme est beau, mais le vieillard est grand», «Sans cesse l'antithèse se dresse devant mes yeux. Je n'ai jamais vu un enfant sans penser qu'il deviendrait vieillard, ni un berceau sans songer à une tombe». En définitive, l'«antithèse» est une figure macrostructurale (voir aux pp. 96-97 la différence entre macro- et microstructural), qui consiste à exprimer une opposition conceptuelle forte dans un discours, opposition demeurant même si les termes qui l'expriment en étaient changés, le sens résidant aussi plus entre les pôles de la contradiction que dans la valeur de chacun des deux, tous traits qui caractérisent parfaitement une figure de type macrostructural¹⁹⁹. Il n'en reste pas moins que, en l'occurrence, certains passages antithétiques peuvent être éventuellement soutenus par des figures microstructurales comme l'«oxymore». Par exemple dans le tour de Moser, l'acte de parole 22 de la discussion d'histoire ancienne,

- 8 MON: «=c'est c'est le beau côté de manlius
 9 capito[linus qu'on re[trouve aussi dans tite-live»
 10 MOS: «[mm mhm mhm»
 11 MON: «mais euh dans les dans la partie que je n'ai pas traitée/
 12 (dans la) scène de la [prise du capitolé/]
 13 MOS: «[et dont on: dont on trouve] aussi
 14 des aspects dans plutarque/
 15 MON: «oui [oui oui»
 16 ARN: «[et dans pline\»
 17 MON: «oui oui . oui oui»
 18 ARN: «et dans pline/ xxxxxxxx»
 19 MON: «oui»

¹⁹⁸ Cf. POUGEOISE M., *Dictionnaire de rhétorique*, Colin, Paris 2001.

¹⁹⁹ Cf. MOLINIÉ G., *Dictionnaire de rhétorique*, Librairie générale française, Paris 2001.

20 MOS: «donc . c'est quand même assez étonné- étonnant que:

21 de voir euh que chez cicéron/ . c'est clairement c'est

22 comme une REvalorisation dans le négatif/»,

configure une antithèse fondée sur un «oxymore», qui juxtapose deux éléments contraires et exploite la métaphore du haut/bas et du plus/moins²⁰⁰, dans laquelle on progresse du moins (*négatif*) au plus (*revalorisation*), qui réhabilite la figure de Manlius Capitolinus grâce aux références aux auteurs anciens (Tite-Live, Plutarque, Pline), que les locuteurs réalisent de façon collaborative. On constate que ce sont les idées exprimées qui tissent le réseau antithétique²⁰¹; et la portée significative réside essentiellement en ce choc des contraires, plus qu'en l'information véhiculée en soi par chaque groupe de lexie.

4.3. *Figures diverses: le chiasme, l'hyperbate, l'anacoluthie*

Le schéma du «chiasme» consiste à disposer en miroir des segments textuels. Cette figure se définit comme le croisement de membres correspondants et contigus, où deux ou plusieurs termes placés en succession suivent dans l'un des membres l'ordre inverse à celui de l'autre. Il existe deux types de «chiasme»: (a) «chiasme simple», des éléments avec les mêmes fonctions syntaxiques sont situés en miroir: «l'art et la science sont libres et libre en est l'enseignement»; (b) le «chiasme complexe» ou «antimétabole» est l'une des permutations dans l'ordre des mots, qui produit un renversement du sens, soit «sémantique», «langue libre et liberté linguistique», soit «syntaxique» «Si c'est chaud refroidis-le et réchauffe-le si c'est froid». En définitive le «chiasme» est une figure de répétition qui crée une opposition en renversant l'ordre des termes répétés: «Philosophie de la misère ou misère de la philosophie?»²⁰². Cette figure de rhétorique consiste

²⁰⁰ Cf. LAKOFF G. – JOHNSON M., *Les Métaphores de la vie quotidienne*, Paris [1980] 1985. On cite l'édition qu'on a lue.

²⁰¹ Cf. MAZALEYRAT J. – MOLINIÉ G., *Vocabulaire de la stylistique*, PUF, Paris 1989.

²⁰² PROUDHON P.-J., *Système des contradictions économiques ou Philosophie de la misère*, édité par Picard R., Slatkine, Genève-Paris 1992.

en un croisement d'éléments, conformément à l'étymologie grecque du mot «chiasme» (de *khiasmos* «disposition en croix», «croisement» et de *khi*, nom de la lettre *x* en forme de croix). Ce croisement s'opère entre des termes appartenant deux à deux à une même nature grammaticale (deux noms, deux verbes, deux adjectifs). Ainsi deux syntagmes se suivent de façon symétrique, selon la figure suivante (1+2) / (2+1), par exemple: adjectif + nom/nom + adjectif; ou inversement nom + adjectif/adjectif + nom. Lorsque le chiasme réalise la répétition (avec inversion) des mêmes termes, on parle d'«antimétabole»²⁰³. Cette figure est réalisée dans les exemples suivants: «il faut manger pour vivre et non vivre pour manger»²⁰⁴, «Je ne prétends pas justifier ma vie par mes livres, non plus que mes livres par ma vie»²⁰⁵. En définitive le «chiasme» est une figure microstructurale de construction²⁰⁶ (voir pp. 96-97), qui joue sur au minimum quatre termes.

L'«hyperbate», ou inversion rhétorique, est une interposition qui produit discontinuité à l'intérieur d'un syntagme ou entre des syntagmes qui forment un seul syntagme (VP, *verb phrase*). L'«hyperbate», figure de détachement, change donc la séquence syntaxique d'un certain nombre de mots à l'intérieur de l'énoncé²⁰⁷. Une modalité répandue d'hyperbate consiste à interposer des éléments lexicaux entre les deux membres d'un syntagme. Plus précisément l'«hyperbate», du grec *huperbatos*, «inversion», se caractérise par l'ajout d'un mot ou d'un syntagme à une phrase qui semblait achevée. Cette forme marquée d'inversion, qui perturbe l'ordre banal et habituel de la syntaxe, produit un effet stylistique de mise en relief, tout en conservant la spontanéité du style oral. Le plus souvent, l'hyperbate se présente sous la forme d'une coordination qui semble prolonger une pensée, une image. Parfois il prend la forme d'une proposition relative éloignée de son antécédent. Un cas particulier d'hyperbate procède par «renversement total», selon l'expression de Molinié, en faisant précéder le

²⁰³ Cf. POU GEOISE M., *Dictionnaire de rhétorique*, Colin, Paris 2001.

²⁰⁴ MOLIÈRE, *L'Avare*, édité par Chupeau J., Gallimard, Paris 1993.

²⁰⁵ BERNANOS G., *Essais et écrits de combat*, édité par Estève M., Gallimard, Paris 1995.

²⁰⁶ Cf. MOLINIÉ G., *Dictionnaire de rhétorique*, Librairie générale française, Paris 2001.

²⁰⁷ Cf. GHIAZZA S. – NAPOLI. M., *Le figure retoriche. Parola e immagine*, Zanichelli, Bologna 2007

sujet d'une apposition ou d'une qualification²⁰⁸. Le groupe Mμ et les linguistes de Liège considèrent que l'hyperbate n'est pas essentiellement une adjonction, mais bien plutôt la projection d'un constituant de la phrase hors de son cadre habituel²⁰⁹: «Albe le veut, et Rome; il leur faut obéir»²¹⁰. Pendant la conversation d'histoire sociale, la séquence syntaxique est bouleversée dans le tour suivant d'Erder, qui ouvre un dialogue sur le plan de la séance:

- 21 ERD: «euh est-ce que vous êtes d'accord avec l'ordre . du
 22 jour/ . de [xxxxxx je l'ai envoyé à paris à xxx».
 23 X: «[mhm»
 24 ERD: «euh bon j'ai mis . euh mon exposé en premier parce
 25 que: . euh: bon euh nous avons déjà dû .. euh: (après)
 26 changer [de programme la dernière fois»
 27 SER: «[oui oui»
 28 ERD: «et je voudrais quand [même être sur de: de pouvoir&»
 29 SER: «[oui oui oui»
 30 ERD: «&euh présenter cet exposé cette fois-ci\ . donc
 31 si vous êtes d'accord on va commencer ave:c
 32 . mon exposé et ensuite euh . bon les .. quelques
 33 euh discussions techniques/ et pour finir c'est
 34 peut-être le point le plus important cette fois-
 35 ci/ c'est-à-dire . quel est l'avenir THEMATIQUE de
 36 notre . de notre groupe\

L'*ordre du jour* est l'élément préalable ou thème fixé dans l'interrogative, repris par anaphore pronominale à la ligne 22 dans la phrase déclarative, qui énonce une prédication sur le même thème. Erder explicite cet «ordre du jour» dans ses tours suivants et Serres l'approuve: on va commencer par l'exposé d'Erder, suivront quelques questions techniques et enfin on va traiter l'avenir thématique du groupe. Dans le dialogue sur les «motivations» de la conversation entre chercheurs du corpus extrait de

²⁰⁸ Cf. MOLINIÉ G., *Dictionnaire de rhétorique*, Librairie générale française, Paris 2001.

²⁰⁹ Cf. DUBOIS J. – ÉDELIN F. – KILNKENBERG J.-M., *Rhétorique générale*, édité par le Groupe Mu (Liège, Belgique), Larousse, Paris 1970.

²¹⁰ CORNEILLE P., *Horace*, édité par Eugène C., Presses pocket, Paris 1993, acte II, scène 6.

l'[Auto-]critique de la science, le chercheur B s'engage dans un <hyperbate>, qui se configure comme une figure de détachement:

B: «Est-ce que, au début, on croyait qu'on allait faire un truc intéressant? Je savais pas à quoi ressemblait la recherche. J'ai fait de la recherche, c'est des gens que je connaissais, plus de liberté, je suis venu à cause du milieu, plutôt que de la profession».

Après l'affirmation «J'ai fait de la recherche» le locuteur B change complètement le plan syntaxique de son énoncé. Les interlocuteurs A et E confirment l'avis que B avait exprimé par le biais d'une hyperbate:

A: «Mon pareil, et c'est moins chiant que de poinçonner des tickets de métro, et c'est mieux payé»

E: «Presque tout le monde est là accidentellement».

Pendant son exposé final d'histoire sociale Diran produit un cas d'hyperbate, en insérant deux constituants à l'intérieur d'une construction syntaxique:

- 17 DIR: «MEME . la différence homme femme/ . n'est pas
 18 simplement un fait/ mais . le résultat . euh d'une . <en tout
 19 cas . en PARTIE ((rapide))> le résultat d'une construction
 20 sociale < donc euh . notre identité biologique elle est claire/.
 21 . mais notre identité ((rapide))> . euh . sociale . en tant
 22 que hommes et en tant que femmes . peut-être . peut-être
 23 pas/ hein je sais pas ((rapide))> . [eu:h
 24 BOI: «[xxxxxtion disons xxx»
 25 DIR: «hehehe . mais notre identité sociale . en tant qu'hommes et
 26 femmes . est le résultat . euh d'un euh . processus . euh
 27 social».

La locution sélectionnée par Diran est évidemment *en partie*, puisque l'identité en tant qu'hommes et femmes est le résultat non seulement d'une différence biologique mais aussi d'un processus social. A propos de l'<hyperbate>, elle est une figure microstructurale de construction selon

Molinié, qui désigne par le même mot deux faits différents, mais réunissables en ce qu'il s'agit chaque fois d'une organisation phrastique inattendue. Comme on l'a vu, elle désigne un renversement de l'ordre banal des groupes fonctionnels, par déplacement et inversion des ensembles des termes à l'égard de la disposition qui paraît la plus ordinaire. En plus l'hyperbate définit aussi une perturbation par rallonge: quand la phrase ou le développement paraissent terminés, pour des raisons grammaticales ou thématique-logiques²¹¹, le discours se poursuit étonnement, selon un ajout qui n'est pas sans produire chaque fois un effet saisissant.

L'«épi-phrase», figure macrostructurale (pour la différence entre microstructural et macrostructural, voir pp. 96-97), est une hyperbate entre membres coordonnés, plutôt qu'entre éléments en rapport de subordination. L'épi-phrase, au sens étymologique «explication ajoutée», est une figure voisine de l'épiphonème, mais qui s'en différencie par le fait qu'il s'agit d'un bref commentaire du discours qui s'effectue «entre parenthèse»: «Mme Verdurin me le disait encore le dernier jour (*vous savez les veilles de départ on cause mieux*): “Je ne dis pas qu'Odette ne nous aime, mais tout ce que nous lui disons ne pèserait pas lourd auprès de ce que lui dirait M. Swann”»²¹². Parfois, l'épi-phrase est définie comme le développement surajouté et terminatif d'une idée précédemment développée sur laquelle on revient à dessein avec une sorte d'insistance. Cette figure insère, à la fin du discours ou d'une partie du discours, une réflexion-commentaire²¹³ à portée générale, mais directement articulée sur le thème développé.

L'«anacoluthie» ou «thème suspendu» (du grec *an-akouluthon* «sans conséquence, sans suite») est un manque de soutien à l'élément qui ouvre une phrase. Cet élément, sans l'appui d'une fonction syntaxique congruente, est «suspendu» et en même temps mis en évidence. La moderne linguistique textuelle explique cette irrégularité comme un changement de plan, qui intervient quand on met en œuvre un discours; on a observé que

²¹¹ Cf. MOLINIÉ G., *Dictionnaire de rhétorique*, Librairie générale française, Paris 2001.

²¹² PROUST M., *Combray* in *A la recherche du temps perdu. Du côté de chez Swann*, (folio classique, 1924), Gallimard, Paris 1988.

²¹³ Cf. MAZALEYRAT J. – MOLINIÉ G., *Vocabulaire de la stylistique*, Presses Universitaires de France (PUF), Paris 1989.

c'est ledit sujet psychologique celui qui est mis en première place. L'«anacoluthie» est donc la rupture de la construction syntaxique, et en tant que figure de syntaxe elle consiste à aligner deux constructions dont la première est incomplète. Cette figure s'appuie au procédé de la «topicalisation», qui déplace un constituant en début d'énoncé, en fonction de «topic» de la phrase, qui est présentée comme disant quelque chose sur le «topic» même²¹⁴, lequel intéresse à la fois: un AP (*adjective phrase*) accordé avec le sujet «Intelligente, certes elle l'est», un PP «De Gérard, tous les collègues n'en disent que du bien», un NP²¹⁵ «Les données, je les ai révisées hier», qui est un exemple de dislocation à gauche. En considérant que la force persuasive du discours transactionnel dérive parfois du renversement de l'ordre naturel de l'argumentation²¹⁶, on distingue les dislocations (DSLs) à gauche qui, en syntaxe du discours, donnent lieu à des SSTA (sub-actes subordonnés anticipateurs) – «des *bonnes notes*... ça fait du bien» – et les DSLs à droite qui créent des SSTC (sub-actes topicalisés clarificateurs): «Il s'appelle Croisset, *son domaine* (à Flaubert)», un exemple d'«hyperbate», qui consiste à postposer le S au V, dont la valeur argumentative sera liée au déploiement de l'interaction. Le changement de l'ordre naturel d'un énoncé produit un effet émotionnel, suggérée par le *pathos*, qui est actif dans le SSTA prédit, situé au carrefour d'un *pléonasm*e, une reprise pronominale et sémantique²¹⁷, et d'une *anacoluthie*, ou bouleversement syntaxique.

Cette figure se situe au carrefour de la pragmatique et de la syntaxe c'est-à-dire la partie de la grammaire qui règle la formation et la structure des phrases d'une certaine langue. La présence d'un niveau appelé syntaxe se voit dans le fait que les mots se combinent dans des phrases, suivant les schémas prévus par la langue, pas dans des séquences casuelles. Ce fait est manifeste si on observe que certaines phrases, tout en n'étant pas clairement interprétables, ou en présentant un signifié contradictoire, résultent d'une

²¹⁴ Cf. HAEGEMAN L. – GUÉRON J., *English Grammar*, Blackwell, Oxford 1999, pp. 225-226.

²¹⁵ Cf. FURUKAWA N., *Grammaire de la prédication seconde*, Louvain-La-Neuve 1996, pp. 11-39.

²¹⁶ Cf. MERLINI-BARBARESI L., *Complexity in Language and Text*, PLUS, Pisa 2009.

²¹⁷ Cf. REBOUL O., *Introduction à la rhétorique. Théorie et pratique*, PUF, Paris 1994².

certaine façon acceptables aux parleurs français, parce qu'elles respectent les structures syntaxiques de leur langue.

Le programme scientifique d'étude de la syntaxe peut être résumé dans trois objectifs principaux: avant tout celui de rendre le plus possible explicites les propriétés des phrases que les locuteurs d'une langue jugent acceptables, et de rendre compte de ce qui ne fonctionne pas dans les phrases que les parleurs jugent inacceptables. En d'autres termes, les linguistes sont censés expliciter et formaliser l'acceptabilité et l'inacceptabilité de la forme d'une phrase et les reconduire aux propriétés respectives de grammaticalité ou agrammaticalité.

Le deuxième but de la syntaxe est celui de rendre le plus possible manifestes les propriétés d'une langue qui font en sorte que chaque locuteur soit en mesure de produire et de comprendre non seulement les phrases déjà utilisées, mais aussi de nouvelles séquences: en définitive rendre compte de toutes les phrases potentiellement reconnaissables comme grammaticales dans une langue, et éclaircir pourquoi toutes les phrases potentielles non grammaticales sont telles.

Le troisième objectif est la comparaison de la syntaxe de langues différentes. Au degré maximal, on peut viser à rendre compte des propriétés reconnaissables dans toutes les langues du monde, dans celle qui est appelée «grammaire universelle»; à ce sujet les générativistes s'appuient à l'hypothèse que la syntaxe de toutes les langues humaines réfléchit une série de principes communs, et qu'il soit possible reconduire toutes les différences observables dans toutes les langues à la différente réalisation des possibilités offertes par un nombre réduit de paramètres²¹⁸. Selon ces chercheurs, le programme de la syntaxe coïncide avec la reconnaissance de tels principes universels, l'identification des paramètres de différenciation, la description de leur fonctionnement, la compréhension de comment la syntaxe de chaque langue réalise par entier les options prévues par les paramètres universels.

²¹⁸ Cf. BASILE G. – CASADEI F. – LORENZETTI L. – SCHIRRU G. – THORNTON A.-M., *Linguistica generale*, Carocci, Roma 2010.

Selon Morris la «pragmatique», l'étude des relations entre les signes et leurs interprètes, constitue l'une des trois grandes aires de la sémiotique à côté de la syntaxe (qui s'occupe des combinaisons entre les signes indépendamment de leur contenu) et de la sémantique, qui s'intéresse aux rapports entre les signes et ce qu'ils désignent. A partir de la tripartition de Morris, on peut déduire qu'à l'origine de la pragmatique il y a l'exigence d'élargir l'analyse du langage à tous ces phénomènes pour lesquels une explication en termes syntaxiques ou sémantiques ne suffit pas, et dont la compréhension exige qu'on prenne en compte une série d'aspects apparemment extérieurs au langage, relatifs au contexte concret d'énonciation et aux réelles conditions d'emploi de la langue. Pour donner un exemple, même des énoncés ordinaires comme «Apporte ici le vase» ou «Peux-tu ouvrir la fenêtre?» demandent, pour être compris, quelque chose qui va au de là du signifié des mots qui les composent et des règles syntaxiques dont ils sont construits: dans le premier cas il faut savoir dans quel contexte l'énoncé est proféré (autrement il est impossible d'établir à quoi le mot *ici* fait allusion), alors que dans le second cas il est nécessaire que les parleurs partagent une série de connaissances relatives à ce qu'ils savent, croient, veulent dire et faire à travers leurs comportements linguistiques; par exemple nous devons croire que notre interlocuteur sache de quelle fenêtre nous parlons, qu'il comprenne que nous nous adressons exactement à lui, et qu'il sache que la formule «tu peux...?» exprime non une demande, mais une requête, de sorte que nous lui demandons d'ouvrir la fenêtre et s'il est capable de le faire.

Plus précisément nous pourrions définir la «pragmatique» comme l'étude des aspects de la langue qui dépendent du contexte et du cotexte, comme l'étude des principes d'emploi et compréhension de la langue qui vont au de là des connaissances linguistiques purement structurelles (phonologiques, morphologiques, syntaxiques, lexicales), comme l'étude de la capacité des locuteurs d'utiliser le langage pour communiquer plus que ce qu'il disent effectivement, pour accomplir des actions ou pousser les autres à les accomplir. Le terme «pragmatique» (de l'anglais *pragmatics*, cfr. grec ancien *prâgma* «fait») veut souligner cette fonction du langage comme

instruments d'action, comme moyen pour «faire des chose avec les mots», selon l'expression célèbre d'Austin²¹⁹.

A ceux qui envisagent un «écart» dans l'anacoluthé, nous répliquons qu'elle constitue l'évolution du niveau logico-linguistique de la syntaxe au niveau pragmatique de la communication, ce qui fait en sorte que l'expression soit personnelle et l'argumentation très vivante. Un exemple d'«anacoluthé», qui se configure comme un changement de plan syntaxique, est repérable dans la discussion d'histoire sociale dans les mots d'Erder:

- 10 ERD: «dans les temps on avait- les les écoliers avaient un
 11 petit pain là le matin»
 12 SER: «oui oui»
 13 ERD: «pour la journée du sedanstag»
 14 SER: «ah oui au sedanstag».

Ce début de réunion est marqué par une série d'anecdotes rattachées à la bataille de Sedan et aux traces historiques qu'elle a laissées dans la région. Un exemple d'«anacoluthé» est aussi repérable à la ligne 21 d'une intervention de Moser au cours de la conversation d'histoire ancienne:

- 11 MON: «mais euh dans les dans la partie que je n'ai pas traitée/
 12 (dans la) scène de la [prise du capitole\]
 13 MOS: «[et dont on: dont on trouve] aussi
 14 des aspects dans plutarque/
 15 MON: «oui [oui oui»
 16 ARN: «[et dans pline\»
 17 MON: «oui oui . oui oui»
 18 ARN: «et dans pline/ xxxxxxxx»
 19 MON: «oui»
 20 MOS: «donc . c'est quand même assez étonné- étonnant que:
 21 de voir euh que chez cicéron/ . c'est clairement c'est
 22 comme une REvalorisation dans le négatif/».
 23 MON: «oui c'est ça . où il lui colle une étiquette euh adfectatio
 24 regni/ ... enfin qui ne s'appelle pas encore comme ça/».

²¹⁹ Cf. AUSTIN J.-L., *Quand dire, c'est faire*, tr. fr. par Lane G., Seuil, Paris 1970. On cite l'édition qu'on a consultée.

Après «chez Cicéron», Moser introduit l'élément successif par le présentatif *c'est*, alors que le sélectif *il y a* aurait été plus correct. De son côté Montrachet occasionne deux cas d'hyperbate en insérant des constituants qui interrompent la séquence syntaxique régulière: à la ligne 23 la marque d'accord «oui c'est ça» précède la conjonction *où* et la proposition qui suit; à la ligne 24 l'adverbe *enfin* précède la relative. Finalement Moser entame la conclusion (*donc* 20) d'une discussion qui a eu lieu entre trois locuteurs; cette conclusion est ensuite confirmée et prolongée par la relative (*où* 23) de Montrachet.

Toujours dans la discussion d'histoire ancienne, Gaudard produit une intervention qui offre des exemples d'anacoluthes:

- 18 GAU: c'est impensable ouais/ . (je crois) donc donc la la
 19 nécessité de rester/ est . est en place . et au moins en
 20 place depuis .. depuis euh depuis euh deux-cent-seize .
 21 en tout cas pas avant/ ... à cause de . enfin il est clair que
 22 l'affaire de la . du refus d'abandonner rome après
 23 cannes/ . signifie que à ce moment là . cette . cette notion
 24 (h). churchilienne/ [euh de la continuité ((rit))»
 25 WAR: «[ouioui/ <oui ((rit))»
 26 GAU: «est en place\»
 27 WAR: «[de gaulienne ((rit))
 28 GAU: «((rit))»
 29 WAR: «ouiouiI».

Il n'existe aucune relation syntaxique entre «à cause de . enfin il est clair» et entre les deux articles contractés de la ligne 22 «l'affaire de la . du refus». Dans cet extrait Warhin intervient non seulement par des acquiescements, mais aussi par la proposition d'une alternative à *churchilienne* (24), constituée par *de gaulienne* (27). Il produit par dérivation et par analogie un adjectif sur le même modèle que le précédent, montrant un alignement avec Gaudard. Les deux adjectifs sont fondés sur la notion de continuité au pouvoir après une défaite, une guerre ou une période d'abandon forcé. Les membres du groupe produisent ainsi non seulement

une version convergente de leur argumentation, mais aussi des positionnements réciproques.

On ne peut pas considérer l'«anacoluthie» comme une véritable figure de style, puisqu'elle est en réalité une rupture de construction syntaxique, qui est fréquente dans le langage parlé. Elle peut servir à traduire une émotion ou bien elle est simplement la marque du «laisser-aller» de la conversation²²⁰. Elle peut prendre diverses formes: phrase commencée d'une certaine manière puis terminée autrement, interruption d'un propos («truncation phrastique»), et toutes autres formes de ruptures de construction fréquentes à l'oral. En résumé, une «anacoluthie» est proprement une figure microstructurale de construction (voir pp. 96-97) qui établit une rupture dans l'enchaînement des dépendances syntaxiques.

Pour qu'il n'y ait pas rupture, il faut qu'il y ait un ordre. Or, quel ordre? Il est facile de répondre: celui de la grammaire syntaxique (voir aux pp. 109-112 la différence et le rapport entre l'axe syntaxique et le plan pragmatique). Plus forte est la réponse: celui de la rhétorique prescriptive du bon goût; mais beaucoup de praticiens ont refusé ce carcan. Ajoutons qu'il existe même une contradiction entre l'idée d'une transgression de la norme et celle d'ériger en figure ce qui d'autre part est considéré comme faute²²¹. On peut s'en sortir, plus ou moins bien, en remarquant la relativité, à la fois au cours de l'histoire et dans une même époque, selon les esthétiques du sentiment de l'ordre et de l'usage. Dans les exemples du corpus on a apprécié une certaine liberté dans l'organisation phrastique du discours académique.

Pour passer à une autre figure, la «gradation» dispose les mots par ordre croissant de longueur ou d'importance, «la pauvreté mâle, active et vigilante»²²², et représente donc un excellent moyen de présenter les arguments. En effet la «gradation» est une figure macrostructurale selon laquelle le discours se développe en faisant se succéder des indications de plus en plus fortes (arguments, descriptions, notations): aucun segment

²²⁰ Cf. POU GEOISE M., *Dictionnaire de rhétorique*, Colin, Paris 2001.

²²¹ Cf. MOLINIÉ G., *Dictionnaire de rhétorique*, Librairie générale française, Paris 2001.

²²² BOILEAU-DESPRÉAUX N., *Satires, épîtres, L'art poétique*, Gallimard Poésie, Paris 1985.

thématique n'est de soi spécialement figuré, c'est l'organisation globale qui définit la figure génératrice du texte.

En conclusion les figures de construction regroupent un ensemble de figures le plus souvent microstructurales, qui ont affaire à de nombreux phénomènes de la langue réductibles à un simple schéma.

4.4. *Conclusions*

Dans le chapitre 4, consacré aux figures de construction, nous avons repéré les configurations suivantes: l'ellipse est attestée dans la visioconférence entre médecins; deux exemples d'énumération s'appuyant sur la figure de l'asyndète sont attestés au début d'un dialogue de la discussion d'histoire romaine, ainsi que quatre cas de réticence et un exemple de zeugma; dans la réunion d'histoire sociale on reconnaît deux exemples d'épanalepse associée au polysyndète, deux cas d'hyperbate, un autre polysyndète disloqué sur trois noms, un exemple d'anacoluthie; dans la conversation d'histoire ancienne on retrouve aussi trois cas d'anacoluthie et deux exemples d'hyperbate.

Les figures par soustraction de l'ellipse et de l'asyndète sont attestées dans toutes les interactions du corpus, étant donné que la synthèse et la clarté sont considérées comme les deux principes fondamentaux de la langue française²²³. Les procédés de renversement syntaxique et de topicalisation de l'hyperbate et de l'anacoluthie, typiques de l'oralité, sont répandus dans les discussions de littérature ancienne et d'histoire sociale, où le discours est souvent confié à l'improvisation. Le polysyndète témoigne de l'élaboration du style et aide à distribuer les arguments.

²²³ Cf. BALLY CH., *Linguistique générale et linguistique française*, Francke S.-A., Berne [1932] 1950³.

5. LES FIGURES DE PENSÉE DANS LE LANGAGE ACADÉMIQUE

Les figures dites «de pensée», concernant le discours en tant que tel (phrase ou suite de phrases), prétendent énoncer une vérité et ont deux sens, littéral et figuré, qui sont tous les deux vrais. Les figures de cette classe sont, en principe, indépendantes du son, du sens et de l'ordre des mots; elles ne concernent que les rapports entre les idées. Mais cette définition des Anciens aboutirait à les exclure du champ des figures et même de la rhétorique, qui se caractérise par le lien intime entre la langue et la pensée.

Nous reconnaissons à ces figures trois principes; d'abord, elles concernent non les mots ou la phrase, mais le discours en tant que tel: un calembour porte sur quelques mots, alors que l'ironie englobe tout le discours, au point qu'un livre tout entier peut être ironique. Ensuite elles concernent le rapport du discours avec son référent; autrement dit, elles prétendent dire le vrai; alors qu'une métaphore n'est ni vraie ni fausse, une allégorie peut être vraie et fausse. Enfin une figure de pensée se lit de deux manières, au sens littéral ou au sens figuré: dans «Une hirondelle ne fait pas le printemps» la vérité du sens météorologique entraîne le sens humain.

Les figures de pensée (*figurae sententiarum*) sont donc celles qui ne dépendent ni des sons, ni du sens, ni de la syntaxe, mais qui concernent les relations entre les idées. Selon la terminologie de Molinié, ce sont des figures macrostructurales (voir aux pp. 96-97 la différence microstructural-macrostructural): elles ne sont pas isolables et peuvent concerner tout un discours, quelle que soit sa longueur: une suite de mots comme dans le calembour, une période ou tout un paragraphe narratif ou descriptif, et parfois un volume entier. Enfin, à la différence des «tropes», les figures de pensée «ne s'imposent pas d'emblée à la réception pour que l'énoncé conserve un sens acceptable»²²⁴.

²²⁴ MOLINIÉ G., *Dictionnaire de rhétorique*, Librairie générale française, Paris 2001.

On caractérisera les figures de pensée dans les cinq interactions universitaires tirées du manuel *Chercheurs en interaction* de L. Mondada²²⁵ et dans le micro-corpus extrait de l'[Auto-] *critique de la science* de Jaubert et Lévy²²⁶, déjà abordé dans le chapitre précédent.

5.1. L'allégorie: une figure didactique?

La plus ancienne définition de l'allégorie, que présente le corpus de tropologie grecque, est due à Tryphon: «L'allégorie est un discours qui veut dire une chose tout en présentant l'idée d'une autre». Selon Tybérios, «il y a allégorie lorsque l'on traduit un sens propre en métaphores capables de signifier leur propre sens propre»²²⁷. L'«allégorie» résulterait donc d'«une série ininterrompue de métaphores», étant une «métaphore prolongée» ou un «trope continué». A la différence de la métaphore, qu'on ne peut jamais prendre à la lettre, les textes allégoriques peuvent ne pas être perçus comme allégoriques et être interprétés selon leur sens littéral, parce qu'ils ont aussi un sens littéral plausible. L'«allégorie» est parfois une suite cohérente de métaphores qui, sous forme de description ou de récit, sert à communiquer une vérité abstraite. Mais il y a des allégories qui ne contiennent aucune métaphore, qui sont composées de mots utilisées tous au sens propre, et pourtant elles représentent autre chose.

L'allégorie a donc un sens littéral, que Perelman appelle le *phore* (ce qui sert à illustrer), et un sens dérivé, le *thème*, ce qui est illustré. Du côté didactique, l'allégorie oblige à enseigner deux fois; d'abord le *phore*, ensuite le *thème*. Si l'allégorie est didactique, ce n'est pas parce qu'elle rend les notions plus claires et plus concrètes, c'est au contraire parce qu'elle intrigue. L'allégorie de la Caverne, la parabole du Semeur intriguent les disciples, qui sentent bien que le texte veut dire encore autre chose que

²²⁵ Cf. MONDADA L., *Chercheurs en interaction. Comment émergent les savoirs*, (Le Savoir Suisse), Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne 2005.

²²⁶ Cf. JAUBERT A. – LEVY J.-M., [Auto-] *critique de la science*, Seuil, Paris 1973.

²²⁷ GARDES-TAMINE J., *L'allégorie. Corps et âme. Entre personnification et double sens*, Publications de l'Université de Provence 2002.

ce qu'il dit, mais sans savoir quoi; ils attendent du maître l'explication, qu'ils n'auraient pas voulue si le maître la leur avait donnée sans les y préparer. Il existe une pédagogie très ancienne, celle du *secret*, qui consiste à faire attendre la solution pour inciter le disciple à la chercher, pour le motiver à apprendre; c'est en ce sens que l'allégorie est «didactique». De là aussi son rôle argumentatif: elle met les gens dans le coup, en ce sens que, s'ils acceptent le *phore* (la lettre, le corps), ils s'engagent aussi à accepter le *thème* (l'esprit, l'âme).

Suite de métaphore – dans «une hirondelle ne fait pas le printemps», une hirondelle métaphorise une bonne nouvelle, le printemps symbolise le bonheur – l'allégorie n'est pas pourtant une métaphore, même filée, parce que tous ses termes sont métaphoriques; alors que dans une métaphore filée, les termes figurés s'enchâssent dans un contexte de termes propres, si bien que le message ne peut avoir qu'un seul sens, le sens figuré. Dumarsais a raison de distinguer l'allégorie de la métaphore, où la coexistence de domaines différents, celui du thème et celui du phore²²⁸, fait que la phrase n'a qu'un sens, le sens figuré, qui résulte de l'interaction entre les deux.

Pour sa part G. Molinié refuse de réduire l'allégorie à une suite de *métaphores* (donc de figures microstructurales) *continué*es, dont le comparant (ou le noyau central des termes comparants) désigne généralement des êtres animés. A son avis, dans le contexte universitaire, «l'allégorie consiste à tenir un discours sur des sujets abstraits (intellectuels, moraux, psychologiques, théoriques), en représentant ces thèmes mentaux par des termes qui désignent des réalités physiques ou animées (animaux ou humains), reliées par l'organisation de tropes continués»²²⁹.

En définitive le mécanisme de substitution de l'«allégorie» concerne une série de concepts enchaînés, qui sont traduits avec des images concrètes, à travers un processus de symbolisation qui tend à traduire l'abstrait en forme concrète. Tout le discours (qui a aussi un signifié propre) est à interpréter non en sens littéral mais figuré, avec une accentuation morale. Cette figure de pensée a un rapport problématique avec la métaphore et le symbole, dont

²²⁸ Cf. GARDES-TAMINE J., *L'allégorie. Corps et âme*, PUP 2002.

²²⁹ MOLINIÉ G., *Dictionnaire de rhétorique*, Librairie générale française, Paris 2001.

elle se distingue par le procédé (le symbole part d'éléments concrets auxquels il confère un signifié abstrait; l'allégorie part de concepts abstraits, qu'elle concrétise à travers des images et des personnifications)²³⁰, aussi bien que pour l'extension: le symbole est réduit à un élément, l'allégorie est plus complexe et articulée.

En effet l'allégorie a été assimilée à une métaphore multiple («métaphore continuée»), comme si le procédé consistait à construire, à partir d'une métaphore, d'autres métaphores enchaînées, dans une succession continue qui en élargit et enrichit le sens, donnant lieu à une image articulée. La substitution s'appliquerait à chaque élément impliqué, à l'intérieur du même champ métaphorique. En fait on a remarqué la différence entre le caractère polysémique et dynamique du sens métaphorique et l'univocité du sens allégorique, qui renvoie à des facteurs culturels, à des présuppositions partagées et précises entre l'émetteur et le destinataire, à partir desquelles on peut décoder le message²³¹.

L'approche exposée précédemment n'est pas tenable telle quelle, car elle évacue le fait que tout discours allégorique dispose d'un double sens vu qu'il peut être lu non allégoriquement, tout en restant acceptable et cohérent, ce qui est impossible en cas de réduction de la figure à une stricte détermination microstructurale. L'«allégorie», quand elle existe, est donc le modèle parfait de la figure composée: elle est obligatoirement faite avec des figures microstructurales (en général des métaphores), mais la valeur de signification qui la définit essentiellement est de nature entièrement macrostructurale²³² (voir aux pp. 96-97 la différence entre micro- et macrostructural). Le constat que l'allégorie peut toujours être lue non allégoriquement, sans que le message devienne inacceptable, est le signe certain qu'il s'agit d'une figure macrostructurale. C'est donc uniquement le macrocontexte qui signale et qui impose le caractère figuré du discours allégorique. Une fois connues par le récepteur, les conditions générales d'émission de ce discours (ton, entourage, pragmatique), il est loisible

²³⁰ Cf. GHIAZZA S. – NAPOLI. M., *Le figure retoriche. Parola e immagine*, Zanichelli, Bologna 2007.

²³¹ Cf. GHIAZZA S. – NAPOLI. M., *Le figure retoriche*, Zanichelli, Bologna 2007.

²³² Cf. MOLINIÉ G., *Dictionnaire de rhétorique*, Librairie générale française, Paris 2001.

d'identifier et de traduire les tropes continués qui dès lors s'y révèlent, et alors seulement²³³. L'une des caractéristiques de l'allégorie est d'ailleurs son ambiguïté en tant que telle. Il s'agit donc d'une figure macrostructurale, construite sur des figures microstructurales continuées.

L'allégorie est très attestée dans la tradition littéraire dans sa double acception d'allégorie *in verbis*, le sens allégorique des mots simples, et allégorie *in factis*, le signifié allégorique que, à côté de celui littéral, peuvent acquérir les faits, entendus comme événements, personnages, qui sont interprétés comme 'figures' d'autre: ainsi Adam est la figure du Christ, Ève de l'Église et de Marie, la destruction et reconstruction du Temple de Jérusalem est la figure de la mort et résurrection du Christ. De l'allégorie *in verbis*, qui se retrouve dans le signifié des textes, ou allégorie rhétorique, c'est l'homme l'auteur; de l'allégorie *in factis* c'est Dieu même l'auteur, qui écrit l'histoire de l'humanité dont l'homme doit reconnaître le vrai sens; et dans cette perspective l'allégorie peut se définir une «méthode figurale».

Pour les faits allégoriques en général, on parle d'*allégorèse* et on distingue l'*allégorèse* comme production, et donc l'allégorie comme construction narrative, et l'*allégorèse* comme interprétation ou exégèse. L'allégorie peut, en effet, devenir un instrument herméneutique dans l'interprétation des textes: une application remarquable du modèle herméneutique «figural» à la tradition biblique-chrétienne et en particulier à Dante fait partie des études d'Auerbach. Il s'agit du modèle herméneutique «typologique» (du grec *typos*, qui correspond au latin *figura*). Selon l'exégèse de la *Vita Nuova* de Dante, Béatrice est *figura* (*typos*) du Christ, qui est l'*antitypos*, le personnage à découvrir.

Notons la différence entre le discours métaphorique et le discours allégorique. On ne peut jamais prendre au pied de la lettre le premier; si je dis «cette doctorante est une fleur», personne ne pensera que je croie qu'une jeune fille est un végétale. Le fait que les textes allégoriques aient un sens littéral plausible n'empêche pas que l'interprétation résulte arbitraire. Dans certains cas nous nous rendons compte que nous pouvons donner un sens

²³³ Cf. MAZALEYRAT J. – MOLINIÉ G., *Vocabulaire de la stylistique*, PUF, Paris 1989.

aux mots que nous lisons, mais que les connexions de l'ensemble cohérent, c'est-à-dire du texte, nous échappent.

L'allégorie est systématique et conventionnelle, et se réalise selon des règles textuelles définies qui sont ancrées à la culture des différentes époques. Si on ne connaît pas telles règles, il est impossible de reconstruire les «réseaux allégoriques» des époques passées²³⁴. Pour le faire, il faut un ensemble de notions intertextuelles: la connaissance des liens entre les textes d'une époque et les textes des époques antérieures. Il est impossible de décoder les allégories dont nous ne connaissons pas l'alphabet des correspondances conventionnelles.

En d'autres termes l'«allégorie» se distingue d'une métaphore continuée en ce que, si elle repose sur une analogie, elle ignore le domaine du *thème* et ne conserve que le *phore*, qui peut être pris pour lui-même et ne pas être reconnu en tant que *phore*²³⁵. L'allégorie n'admet pas la multiplicité des interprétations que suscite le symbole. On voit bien, lorsqu'elle n'est pas explicitée, quelle peut être sa force: elle constitue une énigme, qui demande à être résolue par celui qui l'a perçue. Mais en même temps le texte dans le détail de ses mots ne dit rien de plus de ce qu'il affirme. C'est donc un mode de présentation indirecte derrière lequel celui qui parle peut toujours dire qu'on lui fait dire plus qu'il n'a voulu.

Dans ce paragraphe on a développé deux définitions différentes de l'allégorie qui sont attestées dans la littérature. En l'espèce selon Quintilien et Dumarsais l'allégorie est une métaphore continuée, qui s'interprète soit comme une démultiplication de la métaphore, un ensemble de métaphores construisant une isotopie, soit comme une sorte de métaphore macrostructurale, ou métaphore de la phrase, du texte etc. Dans les deux cas le texte allégorique ne produit qu'une signification: le sens allégorique se substitue au sens littéral qu'il invalide. Fontanier et les modernes proposent de réserver le terme d'allégorie aux cas où se développe une double

²³⁴ Cf. GARAVELLI-MORTARA B., *Il parlar figurato. Manualletto di figure*, Laterza, Bari 2010.

²³⁵ Cf. GARDES-TAMINE J., *L'allégorie. Corps et âme. Entre personnification et double sens*, Publications de l'Université de Provence 2002.

isotopie²³⁶, le sens littéral conservant son autonomie à côté du sens allégorique: il n'y a plus substitution, mais coexistence (sans préjudice d'une hiérarchie) des significations²³⁷. Pour preuve l'allégorie exclut toute forme de contact entre le *thème* et le *phore*. Cette position retient le critère rigoureux de l'«absence de fusion», autrement dit de la double chaîne, *phore* et *thème*, sans lien entre eux, ni contextuel, ni situationnel.

5.2. *Figures d'énonciation: apostrophe, prétérition, épanorthose*

Dans la classe des figures qui ont affaire à l'acte d'énoncer, l'«apostrophe» est le «détachement de la ligne du discours», le «tour imprévu» par celui qui parle lorsqu'il s'adresse directement à un individu différent du destinataire naturel et conventionnel du discours même. L'«apostrophe» était l'expédient par lequel les rhéteurs suscitaient le *pathos*, la participation émotive de l'auditoire; le vocatif et l'impératif sont essentiels dans l'apostrophe parce qu'ils remplissent la «fonction conative» du langage, car ils orientent le discours sur la deuxième personne, qui est introduite directement dans l'énonciation. En effet, l'«apostrophe» marque le passage du plan de l'énoncé, du «dit», au plan de l'énonciation, du «dire».

En grammaire l'«apostrophe» s'applique au mot, nom propre ou commun, pronom personnel, possessif, démonstratif, qui désigne le destinataire d'un discours: (a) «Les étudiants, approchez» – (b) «Dr. Gautier, ne partez pas». Dans *Pour une grammaire de l'écrit*, Gardes Tamine considère l'apostrophe comme un cas échéant d'apposition, que l'on définit comme une «relation syntaxique de connexion à caractère indépendante» sur le modèle GN (groupe nominal) + GN, qui, étant autonomes, donnent lieu à une construction, pas à une fonction, à savoir un syntagme autonome²³⁸. L'apposition est envisagée comme une configuration syntaxique d'insertion, qui produit du sens à l'aide du lexique

²³⁶ Cf. DUMARSAIS – FONTANIER, *Des tropes ou des différents sens*, présentation, notes et traduction de Douay-Soublin Fr., Flammarion, Paris [1730] 1988.

²³⁷ Cf. GARDES-TAMINE J., *L'allégorie. Corps et âme*, PUP 2002.

²³⁸ Cf. GARDES TAMINE J., *Pour une grammaire de l'écrit*, Belin, Paris 2004.

grâce à l'interprétation, en considérant comme appositifs des adverbiaux dans: «Pierre connaît l'allemand, heureusement». L'apostrophe et l'apposition sont donc des configurations d'insertion, qui consistent à interposer des éléments entre les groupes syntaxiques et rentrent dans la classe des figures d'amplification²³⁹. Une distinction s'établit entre insertion et détachement, qui rentre dans le cas de la reprise anaphorique à l'aide d'un clitique dans «Professeur, Jacques, l'est jusque dans sa tenue» face à «Professeur, Jacques est un peu austère», qui est un cas d'apostrophe, donc une configuration d'insertion.

D'ailleurs, on appelle «apostrophe» une apposition qui s'adresse à l'interlocuteur, par l'emploi des pronoms déictiques *tu*, *vous*, *je*, et surtout, lorsqu'aucune des personnes de l'allocution n'est nommée: «Seigneur, l'amour toujours n'attend pas la raison»²⁴⁰; mais une coréférence doit s'établir entre les deux vocables. L'«apposition» et l'«apostrophe» sont un même phénomène, mais dans le cas de l'appel à l'autre, il est plus convenable de parler d'apostrophe, qui est définie par deux facteurs: syntaxique, étant une configuration d'insertion d'un pronom ou d'un nom référé à l'un des interlocuteurs; par l'encrage pragmatique, l'ensemble des circonstances linguistiques et paralinguistiques qui entourent l'acte de l'apostrophe, lequel pourtant ne se rattache pas nécessairement à la situation, vu qu'il s'agit de l'adresse que le sujet source de la parole fait à quelqu'un d'autre. La deixis, l'ensemble des repérages qui inscrivent un énoncé dans une situation, se fonde sur un «je» et un «tu», deux éléments qui ont à voir avec un nom propre et qui n'ont pas de définitions, étant des formes vides. *Jean* est le nom propre d'un doctorant appelé Jean, et dans le rapport sens-contenu, *Je* et *Jean* n'ont pas de sens mais parfois ils ont un certain contenu, puisqu'ils désignent quelques uns. Dans le système de l'interlocution, Pottier définit le *locutif* la manifestation de la relation interpersonnelle: «je⁺» est défini élocutif, «tu⁻» allocutif, le terme *délocutif*

²³⁹ GARDES-TAMINE J., *La construction du texte*, Université La Sorbonne (Paris IV), séminaire de l'A.U. 2010-2011.

²⁴⁰ RACINE J., *Britannicus* (1669), acte II, scène 2, in R. J., *Œuvres complètes. Théâtre, poésie*, (Bibliothèque de la Pléiade, 5), édité par Forestier G., Gallimard, Paris 1999.

est préférable à *délocuté*²⁴¹ pour les pronoms de troisième personne, qu'il vaut mieux distinguer de l'ensemble des pronoms personnels *je, tu, nous, vous*, qui est remis en discussion. Étant donné que ces derniers remplacent des syntagmes nominaux, il est plus correct de les appeler *noms personnels*, lesquels soutiennent la subjectivité, l'une des coordonnées de la deixis, qui s'ajoute aux références spatio-temporelles. Durant la discussion d'histoire urbaine le recours à l'«apostrophe» sert à assurer la transition vers le nouveau format de participation propre à l'activité suivante:

- 20 TOI (Toiron): «oui ((rire)) bon (donc) comme guy vous l'a dit je suis...
 21 spécialiste de l'histoire des mameluks et plus précisément
 22 spécialiste de l'histoire urbaine . alors guy m'a demandé
 23 d'inclure mes travaux dans votre problématique individu
 24 et société/.»
 ((continue son exposé en lisant son texte))

L'apostrophe, sous forme de demande d'intervention, soutient tout le dialogue qui poursuit de la façon suivante:

- 80 «alors on comprendrait . à quel point/ . euh les mameluks .
 81 sont à un croisement des cultures\ . <merci ((très bas))>
 82 (3)
 83 DUR: «voilà/ .. merci beaucoup/ .. pour cet exposé/»
 84 (4)
 85 DUR: «alors j'ai . moi-même quelques questions à poser/ mais
 86 peut-être que je vais les réserver/ euh pour (qu'il)
 87 y a d'autres commentaires qui pourraient être faits/ je:
 88 . qui est le plus proche de son oui autour de cette table
 89 euh: c'est peut-être adam/»
 90 TOI: «<c'est clair ((en riant))> h[ehehehe .»
 91 DUR: «[hehehehe[hehehehehehe]]»
 92 TOI: « «[désignez d'autres
 93 volontaires/]
 94 DUR: «<oui ((en riant))> c'est lui qu'on désigne comme
 95 volontaire»

²⁴¹ Cf. POTTIER B., *Linguistique générale. Théorie et description*, Klincksieck, Paris 1985.

- 96 GAU: «non disons moi euh bon\ je ne suis pas euh enfin je
 97 ne travaille pas sur l'histoire sociale/ donc j-
 98 j- je travaille quand-même avant tout sur le soufisme».

Dans cette séquence l'exposé initial commence par une préface où l'oratrice se présente à son tour (20-22), après avoir été présentée par Guy Durand. L'auto-identification par un domaine d'expertise a pour effet de projeter vers la suite un discours compétent et autorisé sur le thème annoncé: les mameluks. L'exposé prend la forme d'un texte lu et se termine sur un énoncé général qui reprend le thème des mameluks dans une structure syntaxique complète, clôturée par une intonation descendante, un remerciement et une baisse de ton de la voix (81). De cette manière, l'oratrice signale au public la fin de son exposé et par là aussi le moment auquel il est opportun pour d'autres d'intervenir, en adoptant une stratégie d'apostrophe. Dans cet extrait, c'est le modérateur qui réagit après une pause, en remerciant (83). Suit une nouvelle pause, et comme personne ne se manifeste, Durand reprend la parole pour indiquer plusieurs modes d'intervention possibles: une question qu'il pourrait poser, celles de personnes qui se manifesteraient, celles d'un participant désigné par un critère spatial de proximité avec l'oratrice – et qui inaugurerait un *tour de table*. Durand explicite ainsi le problème qui se pose de poursuite de l'activité – créé par le fait que personne ne prend la parole – et propose immédiatement plusieurs solutions. Un autre participant que celui qui avait été désigné prend finalement la parole (96); il s'agit de Gautier, qui préface son intervention par une auto-catégorisation de son expertise. Les participants s'orientent donc ici vers une propriété récurrente de la parole en interaction, l'alternance des tours et son possible «blocage» par l'absence d'un locuteur suivant, ainsi que par les procédés qui permettent de la relancer et qui sont fondés sur la figure de l'apostrophe.

En rhétorique, l'apostrophe est une figure de style par laquelle un orateur interpelle brusquement soit des personnages morts, des vivants absents ou présents, soit même des choses qu'il personnifie. En littérature l'apostrophe est «un procédé rhétorique dont on s'adresse à un locuteur

absent ou à un objet». Comme figure macrostructurale²⁴², elle n'est donc qu'une des formes de détail de la figure plus générale de l'allocution. Mazaleyrat affirme que l'apostrophe n'apparaît, comme figure, que lorsque le contexte indique qu'il s'agit d'une adresse à un allocutaire purement imaginaire²⁴³, même par rapport à des êtres fictionnels; c'est d'ailleurs tout ce montage compliqué qui établit le caractère macrostructural de la figure.

La «prétérition» est la renonciation déclarée à traiter des arguments, qu'on signale ou on nomme seulement. Cette figure est donc le fait de renoncer à ce qu'on avait à dire au moment même où on l'énonce, pour mieux en parler: «J'aurais aussi pu vous dire que...». Dans le discours commun, les formules rituelles de prétérition («je ne veux pas raconter...», «il vaut mieux ne pas parler de...», «pour ne pas dire...») ont parfois une fonction d'emphase, ils accentuent au lieu de cacher, alors que dans le discours académique on entend des passages comme: «c'est pas le cas de». La «prétérition» consiste à dire qu'on ne parlera pas d'une chose pour mieux en parler: «Je ne vous dirai rien des peines que m'a coûtées cette recherche», «Je ne voudrais pas avoir l'air de faire de la publicité, mais il faut bien dire que Paris III est la meilleure des universités les moins fréquentées». L'intérêt de cette figure macrostructurale (voir pp. 96-97) est d'attirer l'attention sur un sujet délicat, voire conflictuel: «Et je ne dirai rien de mon inépuisable générosité». Les avocats ont souvent recours à ce procédé qui leur permet d'établir une certaine connivence avec leur public, tout en insistant sur l'aspect «évident» de ce que l'on tient à souligner. On peut encore faire mine de ne pas être qualifié pour aborder un sujet particulier tout en en parlant néanmoins.

Dans la description, genre courant dans les interactions universitaires, la prétérition évoque une scène, un paysage que l'on dit proprement indescriptible mais que l'on s'efforce tout de même de suggérer. Dans *Introduction à l'analyse du descriptif*, Ph. Hamon écrit: «La prétérition se présente souvent comme la lexicalisation d'un manque, d'un défaut de compétence du descripteur, d'un défaut de son vouloir/savoir/pouvoir

²⁴² Cf. MOLINIÉ G., *Dictionnaire de rhétorique*, Librairie générale française, Paris 2001.

²⁴³ Cf. MAZALEYRAT J. – MOLINIÉ G., *Vocabulaire de la stylistique*, PUF, Paris 1989.

décrire, bénéficiant à la fois de l'innocence de l'incompétence du dire et de l'efficacité du dit»²⁴⁴. La «prétérition» est alors le signal d'une distance, d'une tension, ou d'une contradiction entre une intention déclarée et un faire réalisé, entre un refus ou une impuissance à dénommer et un luxe de nominations subséquentes; donc elle est souvent le signal privilégié d'un effet d'ironie, mais elle peut apparaître aussi dans des textes sérieux, où elle est en général pur signal conventionnel introductif²⁴⁵ (topos de modestie, obligatoire à l'incipit du discours). Dans son traité *La Rhétorique française* (1555), Antoine Fouquelin fournit une bonne définition de prétérition: «la prétérition est une espèce de dissimulation, quand nous faisons semblant de ne pas vouloir dire ce que toutefois nous disons»²⁴⁶. En définitive la «prétérition» est une figure macrostructurale (pour une définition de macrostructural, voir pp. 96-97), qui consiste en ce que, dans un discours, le locuteur déclare qu'il ne dit pas ce que néanmoins il dit. Il est évident qu'il faut suivre l'ensemble du discours pour l'entendre «correctement». Il s'agit, pour les deux *dire*s indiqués en tête de la définition, d'actes de langage²⁴⁷: il est donc difficile de saisir la prétérition en dehors d'une perspective pragmatique. Enfin selon le *Traité de l'argumentation* la prétérition est «le sacrifice imaginaire d'un argument»²⁴⁸.

L'«épanorthose» est une figure macrostructurale, qui est à l'œuvre lorsque, dans le discours académique, le développement se réalise sur un système d'opposition: une qualité est présentée négativement, puis positivement, de telle sorte que l'assertion positive apparaisse comme un renforcement par rapport à l'assertion négative préalable. La figure est bien macrostructurale dans la mesure où, d'une part, l'effet de sens essentiel ne réside ni dans la négation ni dans l'affirmation renforçante, mais dans la confrontation des deux et où, d'autre part, diverses formes lexicales et

²⁴⁴ HAMON PH., *Introduction à l'analyse du descriptif*, Hachette, Paris 1981.

²⁴⁵ Cf. POUGEOISE M., *Dictionnaire de rhétorique*, Colin, Paris 2001.

²⁴⁶ FOUQUELIN A., *La Rhétorique française* (1555), dans *Traité de poétique et de rhétorique de la Renaissance*, introduction, notice et notes de Goyet Fr., Le Livre de Poche, Paris 1990.

²⁴⁷ Cf. MAZALEYRAT J. – MOLINIÉ G., *Vocabulaire de la stylistique*, PUF, Paris 1989.

²⁴⁸ PERELMAN C. – OLBRECHTS-TYTECA L., *La Nouvelle Rhétorique. Traité de l'argumentation*, PUF, Paris 1958. On cite l'édition qu'on a lue.

grammaticales peuvent supporter l'épanorthose²⁴⁹. Elle est donc une rectification rhétorique de ce qu'on vient de dire («Ou plutôt...»), pour faire entrer l'interlocuteur dans la genèse de notre pensée et, ici encore, le mettre dans le coup; elle est surtout un indice de sincérité. Cette figure macrostructurale joue sur deux propositions: la première, négative, nie une action ou une qualité concernant un objet du discours; la seconde, positive, affirme une action ou une qualité identique, mais d'intensité ou de valeur supérieures²⁵⁰. En d'autres termes l'«épanorthose» consiste à revenir sur ce qu'on dit, ou pour le renforcer, ou pour l'adoucir, ou même pour le rétracter tout à fait²⁵¹. L'erratum, la correction, la rétractation sont des formes possibles de l'épanorthose; lors d'un séminaire un professeur pourrait dire à ses doctorants: «Pardon, je voulais dire...», «Qu'on m'entende bien, je ne dis pas que...». Autre exemple: «Il l'a frappé, que dis-je! il l'a roué de coups!».

5.3. *Figures d'argument: conglobation, prolepse, apodioxie, chleuasme*

Quand on argumente, on opère en invoquant une identité de points de vue, en qualifiant ou en requalifiant les réponses pertinentes, en procédant par inférence à partir de ces réponses et, finalement, en exprimant son accord avec l'autre sur l'ensemble de la démarche. Les figures d'argument singularisent ces moments et, en passant par les *topiques* individuelles des locuteurs, qui prennent les questions à bras-le-corps, arrivent à donner la réponse²⁵². Dans cette classe la «conglobation» est une figure de type macrostructural (voir pp. 96-97), qui accumule les arguments pour une même conclusion. Dans la «conglobation» un thème n'est pas exprimé comme tel, mais est fondu dans un discours qui en traite le

²⁴⁹ Cf. MOLINIÉ G., *Dictionnaire de rhétorique*, Librairie générale française, Paris 2001.

²⁵⁰ Cf. MAZALEYRAT J. – MOLINIÉ G., *Vocabulaire de la stylistique*, PUF, Paris 1989.

²⁵¹ Cf. DUMARSAIS – FONTANIER, *Des tropes ou des différents sens*, présentation, notes et traduction de Douay-Soublin Fr., Paris, Flammarion [1730] 1988.

²⁵² Cf. MEYER M., *Principia rhetorica. Théorie générale de l'argumentation*, Fayard, Paris 2008.

développement²⁵³. A bien réfléchir à la lecture d'un texte conglobant, on a l'impression, qu'en plus des diverses figures qui l'émaillent évidemment, il est, dans l'ensemble, le résultat d'une manipulation macrostructurale globale. A propos de la «conglobation», on a «accumulation» quand on ajoute les uns les autres, à travers la coordination ou la subordination, des membres d'une phrase qui ne soient pas répétés. La dite «accumulation chaotique» se trouve dans la communication pratique informelle et dans le discours familier, dans la communication pathologique et dans des textes littéraires. Elle serait hors lieu comme procédé exposant dans un texte scientifique ou dans des textes normatifs, là où l'ordre et la systématique de l'exposition sont des requis irrévocables. L'«énumération» ou «liste d'événements ou d'objets» est marquée rhétoriquement lorsque les intentions communicatives, le contexte verbal, la situation d'emploi lui attribuent l'efficacité argumentative, descriptive, narrative ou expositive. Quand les membres d'une énumération sont distanciés par des expressions interposées (compléments, appositions, attributs) on a la *distributio*. On distingue le type où le membre qui contient la notion sur-ordonnée est en première place, du type où celle-ci est en dernière place. L'«hendiadyn» (du latin humaniste *hendyadis*, forgée sur la locution grecque *hèn dià dyôin*, «une chose à travers deux») consiste à utiliser deux expressions coordonnées à la place de deux membres dont l'un soit subordonné à l'autre (adjectif + nom, ou bien nom + complément subordonné), comme dans les citations suivantes qui pourraient s'encadrer dans un contexte académique: «par le développement [et] d'une vie civilisée»²⁵⁴, «l'ordre [et] des arguments»²⁵⁵. Un exemple de conglobation où le terme sur-ordonné est en première place, est donné dans la conversation d'histoire sociale:

²⁵³ Cf. MAZALEYRAT J. – MOLINIÉ G., *Vocabulaire de la stylistique*, PUF, Paris 1989.

²⁵⁴ CÉSAR J., *Guerres des Gaules*, (Collection des universités de France), tr. fr., intr. et notes par Constants L.-A., Les Belles Lettres, série latine, Paris 1924. On cite l'édition qu'on a lue.

²⁵⁵ DÉMOSTHÈNE, *Sur la couronne*, in DÉMOSTHÈNE – D'ESCHINE, *Œuvres complètes*, tr. fr. par Stiévenart J.-F., Libraires Didot, Paris 1861. On cite l'édition qu'on a lue.

- 14 DIR: «[bien sûr ce sont des états/ ce
 15 sont [ce sont]»
 16 ZEL: «[ce sont ce sont des . groupes qui se constituent]»
 17 SER: «ce sont des des des groupes voilà exactement/»
 18 DIR: «euh basés/ . ce sont des GROUpes basés sur une LANGue/
 19 euh commune/ . rarement sur une ethnie commune parce
 20 que c'est [un peu plus difficile à hein/»
 21 SER: «[oui oui mais enfin on arrive]»
 22 DIR: «mais mythiquement [xxxx]»
 23 SER: «[MYTHIquement .
 24 sur [une ethnie mythique]»
 25 DIR: «[une langue/ une langue
 26 une culture/ parfois une reli[gion]»
 27 SER: «[une religion] . religion»
 28 DIR: «mais qui tout de suite exige l'état».

Ici le terme sur-ordonné est clairement *groupes*, un mot qui de même qu'*état* fait allusion aux nationalismes resurgissant dans l'Europe de l'est dans les années 1990. Dans ce dialogue, même si c'est Diran qui a la parole, ses interlocuteurs participent à l'organisation de son déploiement: d'une part celui-ci, en s'ajustant à eux, s'oriente vers eux et en tient immédiatement compte dans son émergence; d'autre part les interlocuteurs interviennent activement en aidant Diran à formuler son propos. A la ligne 14 Diran est en train de reformuler «ce sont des états» par une double répétition de la copule (*ce sont ce sont* 14-15), qui crée un cas d'accumulation. Ceci déclenche les interventions collaboratives de Zelt (16) et de Serres (17), qui complètent la forme initiale de la même façon, ce qui produit une conglobation qui se déploie sur trois tours différents. Diran incorpore la proposition en question, après avoir en un premier temps poursuivi sur sa lancée initiale avec le verbe (*basés* 18), qu'il interrompt pour intégrer «ce sont des GROUpes» et continuer avec le même participe. Séquentiellement on a donc un dispositif en trois tours, comprenant d'abord un énoncé en train de se faire, avec une hésitation, ensuite complété d'une façon collaborative par un autre locuteur, fournissant une forme linguistique qui sera enfin intégrée par le locuteur initial: «ce sont des GROUpes» (18).

En définitive la «conglobation» est l'accumulation de termes ou des preuves dans un apparent désordre pour démontrer une proposition. Cette sorte de description procède par énumération et laisse souvent à l'auditeur le soin de découvrir le thème qui fait l'unité du propos et qui apparaît implicitement ou explicitement dans la conclusion. Dans la conglobation l'information est donc différée selon un processus de suspension ou de *sustencion*. Certains auteurs réduisent la conglobation à une simple accumulation, voire à une énumération²⁵⁶, mais il nous semble préférable que l'énoncé incluant la conglobation comporte une clause pertinente, comme une réplique finale qui renforce la valeur du discours précédent.

L'«épithète» est un adjectif, un nom ou une locution «ajoutées» à un autre nom pour le qualifier. Cette définition est déjà incluse dans la dénomination même, qui provient à travers le latin, du grec *epitheton* (*epithetikòn*) qui signifie «ajouté». Dans la poésie épique, les épithètes étaient des adjectivations qui faisaient un tout unique avec le nom et qui lui restent associés aussi en dehors du contexte. De sa part Bally définit l'«adjectif épithète» comme un adjectif antéposé au N (*nom*) à valeur affective, appréciative ou intensive²⁵⁷, par exemple dans «un drôle d'étudiant», «cette folle de technicienne», «mon nigaud de professeur», et constitue une tournure (adjectif+substantif) parfois équivoque («pauvre malade»), tandis que l'adjectif postposé est spécialisant, «une table ronde».

Si c'est la position de l'adjectif qui détermine la fonction d'épithète, dans cet échange fictif situé au XVII^e siècle, li «Vous savez? Le candidat Malherbe a présenté un *curieux* projet sur la «saine parlée» des crocheteurs du Port-au-foin» // Ir «Faut le faire! Il a toujours été un étudiant très *curieux*», des régularités sémantiques liées à la position de l'adjectif par rapport au substantif recteur, distinguent le sens passif de l'épithète, «un curieux projet», et le sens actif de l'attribut²⁵⁸, «un étudiant curieux». On se demande si ce décalage de signifié est attribuable aux points de vue des

²⁵⁶ Cf. POU GEOISE M., *Dictionnaire de rhétorique*, Colin, Paris 2001.

²⁵⁷ Cf. BALLY CH., *Traité de stylistique française*, Georg-Klincksieck, Genève-Paris, 2 vv., v. I, 1951; v. II, 1983.

²⁵⁸ Cf. MAZALEYRAT H. – RUDEL A., *Construction de la signification et des régularités sémantiques*, Université Blaise Pascal, Clermont-Ferrand 2009.

locuteurs, pour lesquels une asymétrie s'instaure entre le cotexte gauche réalisé et le cotexte droit qui rentre dans «l'univers des attentes». On déduit de ces observations que le sens actif de l'adjectif *curieux* n'est pas prioritaire.

Le terme «prolepse» est un mot savant formé à partir du grec *prolēpsis*, «opinion que l'on se fait d'avance», et spécialement en rhétorique, la «prolepse» est une figure argumentative qui consiste à aller au-devant des objections de l'interlocuteur ou de l'adversaire, en énonçant en premier lieu la thèse qu'il pourrait soutenir²⁵⁹, afin de mieux l'éliminer, de la réfuter par avance. Elle s'annonce par des formules telles que: «Vous me direz que...», «On fera remarquer que...».

Concrètement la «prolepse» consiste à déplacer au début de l'énoncé un élément, de telle sorte qu'il soit une anticipation synthétique du sujet traité ensuite: «Codesto solo oggi possiamo dirti // ciò che non siamo, ciò che non vogliamo»²⁶⁰. Dans la prolepse l'élément de départ anticipe le concept développé par l'énoncé²⁶¹ et concorde avec l'ordre d'idées de la phrase suivante. Finalement en rhétorique la «prolepse» est une figure macrostructurale, qui consiste à devancer un argument de l'adversaire pour le retourner contre lui: «Tu me diras que», «On soutiendra bien sûr que». Elle est proprement le segment de discours qui introduit et représente la prétendue objection au locuteur²⁶². Seule l'insertion du ou des segments de phrase correspondants dans le discours d'ensemble permet de relever l'existence de ce lieu, et d'en mesurer la portée.

Au cours de la conversation entre médecins de l'appareil digestif on retrouve un cas de thème anticipé ou prolepse dans l'intervention suivante de Séfard:

- 1 SEF: «donc la question qui se pose devant ce kyste séreux/
- 2 puisque à priori il ne va pas dégénérer/ pensez-vous
- 3 qu'il y a compte tenu de sa taille/ et de l'âge de la

²⁵⁹ Cf. POUGEOISE M., *Dictionnaire de rhétorique*, Colin, Paris 2001.

²⁶⁰ MONTALE E., *Ossi di seppia*, (Poesia del Novecento, 62), édité par Cataldi P. et D'Amely Fl., Oscar Mondadori, Milano 2003.

²⁶¹ Cf. GHIAZZA S. – NAPOLI. M., *Le figure retoriche. Parola e immagine*, Zanichelli, Bologna 2007.

²⁶² Cf. MAZALEYRAT J. – MOLINIÉ G., *Vocabulaire de la stylistique*, PUF, Paris 1989.

- 4 patiente/ une indication chirurgicale/ et en quoi
 5 doit-elle consister/.

La question du *kyste séreux* est introduite au début et développée dans les actes suivants.

- 6 MAI: «bon je vais donner la parole donc très brièvement à
 7 monsieur pageot/ ensuite à monsieur tanner/ et ensuite
 8 éventuellement à monsieur Dumont/»
 9 (4)
 10 MAI: «mon[sieur pageot/»
 11 PAG: [xxx oui\ en ce qui concerne donc la
 12 réponse à votre question je vais être très bref»

Le Dr Séford termine son exposé sur un cas clinique en explicitant le thème présupposé sous forme d'une question à l'assemblée (*pensez-vous* 2), sélectionnée dans son ensemble sans que personne ne soit désigné en particulier. Toutefois, aucun participant n'intervient: la parole est reprise par le Dr Maire, modérateur de la séance, qui distribue explicitement les tours de parole suivants à trois autres médecins, énumérés de manière à établir un ordre temporel des interventions. Ce type de sélection projette donc une série légitime d'interventions sur le sujet traité, et ne laisse pas de place à l'auto-sélection.

Par ailleurs le thème anticipé est décrit exhaustivement dans l'intervention 4-9 de Diran de la discussion d'histoire sociale:

- 1 DIR: «si tu regardes bien/ . moi je pense que nous vivons
 2 actuellement une euh: .. une:»
 3 SER: résurgence/
 4 DIR: «résurgence des nationalismes/ . euh qu'est-ce qui se
 5 passe actuellement en europe/ . chaque fois/ . euh que/
 6 euh: un espace . euh: change disons de . de: système
 7 politique/ et ben on retombe dans les ETATS-nations/
 8 . en bosnie/ par exemple/ voilà au moins les serbes/ .
 9 euh les croates/ euh les tchèques/ [les slovaques»
 10 ZEL: «[c'est c'est pas les x-»

- 11 DIR: «&<bien sûr [c'est ((hausse la voix))>»
 12 SER: [<on on retourne dans l'ethnicité ((voix très
 13 forte))> [encore xxx».

Cet extrait énumère des exemples de résurgence de nationalisme en Europe pendant les années 1990. Même si c'est Diran qui a la parole, ses interlocuteurs participent à l'aménagement de sa poursuite. Tel est le cas des lignes 2-4, quand Diran est en train d'introduire un objet de discours amplement préfacé (par des adresses au destinataire privilégié, Serres, et par «moi je pense que» qui ancre le propos dans l'espace énonciatif du *je* et le signale comme une contribution individuelle de cet énonciateur, 1), mais hésitant néanmoins: *une euh: .. une* (2). Serres interprète cette hésitation comme une demande d'aide et propose par conséquent un terme censé correspondre à celui qui manque (3). Diran incorpore ce terme (*résurgence*) dans l'expression en train de se faire (4) et continue son énoncé sans autre forme de discontinuité syntaxique.

D'une façon analogue au début d'un dialogue de la conversation d'histoire ancienne, Dumrie s'appuie au procédé de la «prolepse»:

- 1 DUM: «mhm on peut faire . on peut dire la même chose/ avec
 2 brutus .. brutus euh le le meurtrier de césar/ et euh:»
 3 WAR: «oui»
 4 WAR: «dors-tu brutus»
 5 DUM: «[ET le prétendu: euh voilà le prétendu
 6 brutus enfin [avec le premier: premier brutus/ euh avec..»
 7 WAR: «ouioui»
 8 DUM: «l'intermédiaire de la statue/ je trouve que ça c'est
 9 très intéressant»
 10 WAR: «ouioui [justement»
 11 DUM: « [de voir comment c' – c'est en en . en appos(t)ant
 12 des: des des m- . des petits- des petits mots . euh sur
 13 la statue de l'ancêtre[re/ qu'on réveil]le le comportement: &
 14 WAR: [EXActement oui oui]
 15 DUM: «& de brutus enfin qu'on pousse brutus à l'exemplarité/
 enfin à . à mettre en ACTE . [l'exemplarité de . de l'ancêtre/
 17 WAR: «[ouioui»
 18 WAR: «c'est le cas extrême\ euh bru- brutus doit être comme brutus»
 19 DUM: «voilà».

Le thème *brutus* est introduit et tout de suite défini par Dumrie, et commenté dans les tours suivants du dialogue. Pendant que Dumoulin développe sa vision du personnage Brutus, Warhin manifeste son suivi, sa compréhension et son positionnement vis-à-vis de ce qu'elle dit, non seulement par des acquiescements comme *oui* (3, 7, 10, 14, 17) intensifiés par d'autres marqueurs, mais aussi par des commentaires (4, 18).

L'«apodioxie», figure macrostructurale de second niveau (ou lieu), consiste à reprendre une affirmation d'un interlocuteur pour la tourner en ridicule et pour la rejeter en manifestant une certaine indignation²⁶³. O. Reboul définit l'«apodioxie» comme un refus d'argumenter, soit au nom de la supériorité de l'orateur – PROF: «Je n'ai aucune leçon à recevoir» –, soit au nom de l'infériorité de l'auditoire²⁶⁴: professeur adressé aux doctorants «Ce n'est pas à vous de donner des leçons»; on s'aperçoit que cette figure est une sorte de violence verbale. En rhétorique, l'«apodioxie», qui est le rejet véhément et indigné d'un argument jugé absurde de l'adversaire, peut rester implicite: dans le slogan *Black is beautiful*, l'apodioxie est intégrée à la formule; on revendique la raison pour laquelle on est méprisé, en retournant la *doxa*, l'opinion commune. Autre exemple tiré d'une interaction académique: «Le lait est-il un aliment? Une telle discussion dépasserait le cadre de cet article; nous en discuterons en temps et lieu, car il serait trop long d'en deviser à présent».

La «syllepse» est une figure microstructurale selon laquelle l'accord des mots ne se fait pas selon les règles usuelles mais d'après les sens: dans «On tente, on est tentée»²⁶⁵, *tentée* se met au féminin car «on» désigne une femme particulière. La «syllepse», du grec *sullêpsis*, «action de prendre ensemble, réunir, comprendre», consiste donc à remplacer la forme grammaticale habituelle par une autre; ex. des échanges entre pluriel et singulier. La «syllepse oratoire» est une espèce de métaphore, par laquelle un même mot est pris en deux sens dans la même phrase, l'un au sens propre, l'autre au sens figuré. Dans une églogue Virgile fait dire à un

²⁶³ Cf. POU GEOISE M., *Dictionnaire de rhétorique*, Colin, Paris 2001.

²⁶⁴ Cf. REBOUL O., *Introduction à la rhétorique*, PUF, Paris 1994.

²⁶⁵ VOLTAIRE, *La prude*, in V., Tome huitième, contenant *L'enfant prodigue*, *Nanine*, *La prude*, Libraires Associés, Amsterdam 1777.

berger²⁶⁶: «et moi quoique je paroisse à Galathée plus amer que les herbes de Sardaigne». Nos bergers disent «plus aigre qu'un citron vert»; les adjectifs *amer* et *aigre* sont employés au sens propre et au sens figuré. Variété de trope, la «syllepse» est telle qu'un signifiant a au moins deux signifiés, soit un tropique et un non-tropique – cas général –, soit deux tropiques différents. Il s'agit d'un trope dans la mesure où on peut établir le réseau des jeux sémantiques dans la structure occurrente entre les mots du discours. Cette figure se distingue de l'«antanaclase»²⁶⁷, en ce qu'elle ne fait pas répéter le mot figuré, et de l'allusion, en ce qu'elle permet le repérage formel du système sémantique dans la structure occurrente.

L'«antanaclase», consistant à répéter le même mot dans un sens différent (voir § 2.2) est attestée dans ce slogan que certaines salles de ciné montraient: «Quel cinéma, au cinéma!». La première fois le mot *cinéma* est utilisé dans les sens d'«art et production cinématographique», la seconde fois dans le sens de «salle de cinéma», ce qui est un emploi métonymique, notamment une catachrèse de métonymie.

En revenant à la «syllepse», nous ajoutons que ce trope est fréquent dans les jeux de mots, comme dans l'annonce suivante: «Nos petites cuillères n'ayant rien à voir avec des médicaments, nous prions notre aimable clientèle de ne pas les prendre après les repas». Le procédé est utilisé pour les définitions de mots-croisés ou dans les devinettes: «Quel est le comble de l'habileté pour un plongeur sur un paquebot?» ~ «Essuyer une tempête».

Le «chleuasme», figure macrostructurale de second niveau (lieu), consiste, pour l'orateur, à se déprécier de façon à s'attirer la confiance de l'auditoire: «Je suis peut-être un imbécile, mais...». Figure de l'*éthos*, le «chleuasme» affirme aussi la revanche du bon sens sur les spécialistes ou les savants, du vécu sur le livresque, de l'ingénuité sur la sophistication. Selon Reboul, c'est une figure d'argument par laquelle l'orateur feint de se déprécier pour mieux se faire apprécier; dans un acte d'humilité lors d'une réunion un chercheur pourrait commencer un discours sur un sujet délicat, dont il est connu comme étant spécialiste peu contesté, en disant: «Je n'y

²⁶⁶ Cf. DUMARSAIS – FONTANIER, *Des tropes ou des différents sens*, présentation, notes et traduction de Douay-Soublin Fr., Paris, Flammarion [1730] 1988.

²⁶⁷ Cf. MAZALEYRAT J. – MOLINIÉ G., *Vocabulaire de la stylistique*, PUF, Paris 1989.

connais pas grand chose et je ne peux guère que contribuer à poser le problème». En se dépréciant, le locuteur espère attirer sur lui au moins la confiance, au mieux la sympathie active de celui qui l'écoute. En d'autres termes, le «chleuasme» est une figure oratoire auto-dépréciative qui consiste à se dénigrer ou à invoquer son incompetence, le plus souvent en espérant produire une réaction de dénégation chez l'interlocuteur²⁶⁸. La portée du chleuasme ou «autocatégorème» est subtile et est évidemment conditionnée par les diverses strates de la situation macro-contextuelle, ce qui définit son caractère macrostructural (voir pp. 96-97). Mais le jeu de la réception est complexe: saisi dans un sens négatif et figuré par le destinataire immédiat ou ratifié (orienté en outre en ce sens par l'hyperbole), le message est saisi dans un sens positif et non figuré par les récepteurs de niveau inférieur (en l'occurrence les spectateurs), en même temps qu'est posée la question du statut illocutoire d'un tel acte de parole²⁶⁹. Puisque d'autre part l'autocatégorème est fortement lié à un argumentaire discursif rituel et spécifique, on peut l'analyser en tant que figure macrostructurale de second niveau.

Le concept de lieu est peut-être le plus important de toute la rhétorique; définissable, selon la théorie actuelle des figures, comme figure macrostructurale de second niveau, le lieu peut être appréhendé comme un stéréotype logico-discursif. C'est la base essentielle des preuves techniques de l'argumentation et la matière de l'invention. Selon la *Logique de Port-Royal*, les lieux sont certains principes généraux auxquels on peut rapporter toutes les preuves dont on se sert dans les diverses matières que l'on traite²⁷⁰. L'idée de lieu, élaborée par Aristote, relève donc d'une pensée scientifique extrêmement puissante et absolument moderne, qui radicalise le langage et la logique en construisant en outre une combinatoire structurale particulièrement complexe de toutes les formes pensables du raisonnement argumentatif naturel, appuyée sur un effort d'abstraction et de généralisation assez extraordinaire. Donc les lieux doivent être ce sur quoi se rencontre un grand nombre de raisonnements oratoires à propos de

²⁶⁸ Cf. POUGEOISE M., *Dictionnaire de rhétorique*, Colin, Paris 2001.

²⁶⁹ Cf. MAZALEYRAT J. – MOLINIÉ G., *Vocabulaire de la stylistique*, PUF, Paris 1989.

²⁷⁰ Cf. *L'art de penser: la logique de Port-Royal (1662-1683)*, publié par Bruno baron von Freytag Löringhoff et Brekle H.-E., Frommann, Stuttgart 1967, 3 tt.

différents sujets: ce sont aussi les prémisses qui s'appliquent pareillement à tous les genres. On peut aussi dire que ce sont des méthodes d'argumentation, d'ordre d'abord logique, mais consubstantiel à la mise en discours²⁷¹. La tradition a utilisé diverses métaphores pour rendre le grec *topos*: cercle, sphère, source, puits, arsenal, parmi d'autres; l'historien anglais W.-D. Ross les compare à «des trous à pigeons d'où le raisonnement dialectique doit tirer ses arguments»²⁷².

Les lieux communs modernes, qui sont devenus stéréotypes et idées reçues, cimentent la doxa, ce sur quoi tous les hommes s'entendent et qui ne peut être que suspect. Face à cette perspective qui module la stéréotypie comme trace et masque de l'idéologie, diverses approches maintiennent la prééminence de la doxa comme condition *sine qua non* de toute communication verbale. Les éléments doxiques permettent aux partenaires de l'interaction verbale de se comprendre et s'accorder, mais aussi de débattre et s'opposer. En d'autres termes la doxa est indispensable à la recherche du consensus aussi bien qu'à la polémique. Adopter l'approche selon laquelle la doxa sous-tend nécessairement toute utilisation du langage en contexte, c'est donc reconnaître que les lieux communs balisent et construisent l'échange verbal.

Dans cette perspective, le fait d'explorer la topique, c'est analyser les modalités discursives selon lesquelles le discours accomplit sa mission de communication et de persuasion. Il importe tout d'abord de déterminer à quels niveaux du discours les topiques se construisent. Cette question entraîne celle de la discipline particulière qui les définit et cherche à les repérer: on sait que le *topos* a une définition rhétorique et une définition pragmatique. Commençons par les *topoi* de l'*inventio*, dits ici «topoi rhétoriques», dont la nature logico-discursive rend difficile le lien avec une conception socioculturelle de la doxa. Dans la rhétorique classique, en effet, les *topoi koinoi* ou *loci* se définissent comme des «schèmes premiers en quoi on peut convertir les raisonnements concrets». C'est, ajoute Marc Augenot dans la *Parole pamphlétaire*, «une structure relationnelle dont la

²⁷¹ Cf. MOLINIÉ G., *Dictionnaire de rhétorique*, Librairie générale française, Paris 2001.

²⁷² ROSS W.-D., *Aristote*, tr. fr. par Samuel J., Gordon & Breach, Paris-Londres- New York 1971, p. 86. On cite l'édition qu'on a consultée.

proposition n'est qu'une des innombrables actualisations possibles»²⁷³. Les topoï rhétoriques sont donc des schèmes logiques qui sous-tendent le discours, des modèles qui servent de réceptacle à des contenus divers. En bref «des formes vides communes à tous les arguments»; la formule est de Roland Barthes qui commente: «plus elles sont vides, plus elles sont communes [...]»²⁷⁴. L'essentiel de ce point de vue est l'idée d'un moule logique dans lequel se coule le discours, et que peuvent venir remplir les contenus les plus divers. Au niveau de l'interaction argumentative, l'allocuteur qui se trouve face à un énoncé ou un ensemble d'énoncés ne peut dégager le topos qu'en remontant de la formulation de surface au modèle qui le sous-tend. En tant que «figures macrostructurale»²⁷⁵ (voir pp. 96-97), les lieux ne se laissent saisir qu'au niveau des schèmes sous-jacents au discours, c'est-à-dire sous forme de schéma qu'il incombe au récepteur. Ainsi l'énoncé de Fustel de Coulanges adressé aux représentants de l'Allemagne: «Vous invoquez le principe de nationalité, mais vous le comprenez autrement que toute l'Europe» tire sa force du lieu de quantité selon lequel une interprétation partagée par le plus grand nombre l'importe *ipso facto* sur celle qui est à l'apanage d'un seul.

Par ailleurs Ducrot parle des «croyances présentées comme communes à une certaine collectivité»²⁷⁶ et qui assurent l'enchaînement des énoncés. Le «topos pragmatique» diffère de celui rhétorique en ce qu'il n'est pas un schéma sous-jacent à un énoncé ou au discours tout entier, mais une croyance commune non formulée, et qui permet d'enchaîner des énoncés. Cette redéfinition de topos est appelée par une conception de l'argumentation où celle-ci se définit, non comme un discours visant à entraîner l'adhésion au sens large, mais comme un enchaînement d'énoncés. C'est dans cette perspective que les pragmatiques distinguent entre le langagier et le sociologique: «C'est un fait de linguistique qu'il y a

²⁷³ Cf. AUGENOT M., *La parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*, Payot, Paris 1980, p. 162.

²⁷⁴ Cf. BARTHES R., *L'ancienne rhétorique. Aide-mémoire*, dans «Recherches rhétoriques», Points, Paris 1994, p. 308.

²⁷⁵ Cf. MOLINIÉ G., *Dictionnaire de rhétorique*, Librairie générale française, Paris 2001.

²⁷⁶ ANSCOMBRE J.-C. – DUCROT O., *L'Argumentation dans la langue*, Mardaga, Liège 1988.

des topoï [...], et c'est un fait de sociologie qu'il existe à une époque donnée, à un endroit donné, tel topos particulier»²⁷⁷. La prégnance du sociologique se marque plus fortement dans les topoï dits extrinsèques, à savoir, ceux qui ne sont pas inscrits au départ dans le sens du vocable. Ainsi: «Pierre est riche: il a beaucoup d'amis» et «Pierre est riche: il est donc avare», où la forme topique (+POSSÉDER, +ETRE SOLLICITE, ENTOURÉ) ou (+POSSÉDER, -DONNER) n'est pas dans la signification de *riche* (ce qui serait un topos intrinsèque), sont des topoï ajoutés qui viennent du réservoir idéologique que toute langue possède à une époque donnée. Il peut s'agir de proverbes, de slogans, d'idées reçues²⁷⁸, comme «Les riches sont toujours entourés de gens intéressés» ou «l'argent endurecît les cœurs».

Le topos rhétorique et le topos pragmatique ont donc en commun de fournir un composant implicite qui permet l'articulation du discours. Cependant la *topos koinos* d'Aristote ou de Perelman, qui reste plus abstrait, constitue un schéma logique qui ne se pare de contenus qu'en un second temps. S'il y a le plus, il y a aussi le moins (premier temps, schème abstrait): «s'il a gagné le doctorat, il peut fort bien avoir été admis à l'IUFM ou à un master (second temps, contenus qui se coulent dans le schème abstrait)». Ce que tous croient est plus probable que ce que croit un seul (premier temps, schème abstrait): la définition du principe de nationalité du plus grand nombre de pays est plus probante que celle de la seule Allemagne (second temps, contenus qui se coulent dans le schème abstrait). Le topos des pragmatiques, au contraire, est un principe, une croyance accréditée qui sous-tend l'enchaînement des énoncés, sans avoir à être exprimé en toutes lettres. Un principe doit être compris à bon escient pour permettre d'arriver à une conclusion valide qui permet d'enchaîner: «Vous invoquez le principe de nationalité» et «mais vous le comprenez autrement que toute l'Europe». En tant que croyance partagée, le topos se rapproche plus du lieu commun dans son sens ordinaire (le lieu spécifique d'Aristote) que du *topos koinos* des anciens. Il est vrai que la pragmatique ne le considère que sous son aspect formel, à savoir dans sa fonction de liaison;

²⁷⁷ ANSCOMBRE J.-C. (éd.), *Théorie des topoï*, Kimé, Paris 1995.

²⁷⁸ Cf. ANSCOMBRE J.-C. (éd.), *Théorie des topoï*, Kimé, Paris 1995.

elle souligne cependant qu'il ne peut remplir ses fonctions que dans la mesure où il charrie des contenus doxiques.

On voit donc qu'il ne s'agit en dernier ressort que de deux niveaux d'articulation du discours. Le topos rhétorique fonctionne sur le plan logico-discursif au niveau de la macrostructure (il peut articuler un texte long); le topos pragmatique fonctionne au niveau de la microstructure sur le plan doxique²⁷⁹: il autorise l'orientation d'un énoncé et son enchaînement avec celui qui le suit immédiatement.

On prendra ici le lieu commun dans son sens moderne, qui le lie à la fois à la doxa et à la stéréotypie. Le lieu commun comme opinion partagée, thème largement répandu et connu de tous, a dans le langage courant une connotation péjorative. Celle-ci est plus encore appuyée dans le syntagme «idée reçue» devenu avec Flaubert une expression figée, et qui indique la coercition de l'opinion dominante, le diktat des représentations communes. Comme l'a bien signalé Anne Herschberg Pierrot²⁸⁰, l'idée reçue met en cause un rapport de pouvoir et de domination; en même temps, elle se réfère à l'impensé puisqu'elle est passivement «reçue» sans passer par le crible de l'examen critique. Il suffit cependant de replonger le lieu commun et l'idée reçue dans le flux de la communication pour voir qu'ils remplissent des fonctions essentielles dans l'interaction verbale. Ils constituent en effet le dénominateur commun sur lequel le locuteur peut miser pour entraîner l'adhésion de son auditoire. Le point de vue qu'on désire faire partager doit se fonder, comme y insiste bien Perelman, sur des prémisses entérinées, et se développer dans un espace balisé par des lieux qui sont communs à l'orateur et à son public. Les topiques entendues dans ce sens ne sont ni des schémas logiques qui sous-tendent le discours, ni même des principes informulés qui assurent l'enchaînement des énoncés. Ce sont les opinions courantes et banales, les valeurs entérinées qui soudent une communauté et permettent à ses membres de débattre sur un terrain commun. Elles ne sont en soi ni vraies ni fausses, ni bêtes ni intelligentes:

²⁷⁹ Cf. EEGGS E. (éd.), *Topoi, discours, arguments*, Franz Steiner Verlag, Stuttgart 2002.

²⁸⁰ Cf. HERSCHEBERG-PIERROT A., *Le Dictionnaire des idées reçues de Flaubert*, Presses Universitaires de Lille, 1988.

elles rendent possible l'échange et, avec lui, l'interaction dont se nourrit la vie sociale.

D'une manière très sommaire, on dira que les lieux communs, par rapport aux genres inscrits dans le discours académique, sont le possible et l'impossible, le grand et le petit, le plus ou le moins, l'universel et l'individuel. Tous les universitaires doivent nécessairement dans leurs discours employer le lieu du possible et de l'impossible, et s'efforcer de démontrer d'un côté que la chose arrivera, de l'autre que la chose est arrivée. En plus il existe un lieu commun à tous les genres du discours universitaire, celui de la grandeur: tous les chercheurs se servent de la dépréciation et de l'amplification quand ils conseillent, louent ou blâment, accusent ou défendent.

5.4. *Conclusions*

Dans le chapitre 5, consacré aux figures de pensée, nous avons repéré les configurations suivantes: dans la discussion d'histoire urbaine on compte quatre attestations d'apostrophe; dans la conversation d'histoire sociale on reconnaît une conglobation qui se déploie sur trois tours; la prolepse est attestée au moins une fois dans la discussion entre médecins de l'appareil digestif, dans la discussion d'histoire sociale, dans la conversation d'histoire ancienne.

La prolepse, un procédé de prédication typique de l'expression orale mais exploité aussi à l'écrit, est répandue dans presque toutes les conversations du corpus, surtout là où le discours est lié à l'improvisation comme dans les discussions d'histoire sociale et d'histoire ancienne. L'apostrophe, employée dans la conversation d'histoire urbaine, aide à distribuer les tours du rôle et cimente la collaboration entre les chercheurs, qui sont mis sur le même niveau d'expertise et de compétence.

6. CONCLUSION

Comme on l'a vu, il est des figures explosives. Mais celle qui l'est sans doute le plus est l'hypotypose, qui consiste à peindre l'objet dont on parle de façon si vivante que l'auditoire a le sentiment de l'avoir sous les yeux. Sa force persuasive vient de ce que dans les séminaires universitaires elle «fait voir» l'argument aux doctorants, associant le *pathos* au *logos*.

Après cette longue énumération, on se demandera si les figures sont bien utiles. C'est comme si l'on se demandait: pourquoi parler? Dès que nous voulons désigner des idées abstraites, nous recourons aux figures. Et le linguiste, le littéraire, le philosophe, le juriste, le théologien n'y échappent pas plus que l'homme de la rue. Parler sans figures, ce serait là le véritable écart, sans doute mortel. Le problème n'est pas de se délivrer des figures – autant se délivrer du langage –, le problème est de les connaître et de comprendre leur dangereux pouvoir, pour ne plus le subir, pour en jouir.

En rhétorique, la figure est un événement qui relève plus souvent de l'expressivité que de la langue mais qui peut aussi concerner le discours à plusieurs niveaux, lesquels sont souvent interdépendants: sémantique, lexical, syntaxique, logique. La figure est parfois difficile à analyser parce qu'elle transgresse les normes; elle doit néanmoins satisfaire les exigences de la compréhension pour tout locuteur compétent.

Trop longtemps – notamment à l'époque classique – la figure n'a été considérée que comme un simple ornement de la syntaxe. Cette conception trop restrictive a heureusement été corrigée par les théoriciens modernes Perelman et Olbrechts-Tyteca²⁸¹ qui ont remarqué la valeur argumentative de la figure conformément à la théorie d'Aristote (*Topiques* et

²⁸¹ Cf. PERELMAN CH. – OLBRECHTS-TYTECA L., *Traité de l'argumentation. La Nouvelle rhétorique*, Presses Universitaires de France (PUF), Paris 1958. On cite l'édition qu'on a lue.

*Rhétorique*²⁸²). La fonction des figures est d'augmenter la présence, de frapper l'imagination, de mettre en évidence la force vive de valeurs qui unit l'orateur et le récepteur²⁸³. La figure est une composante fondamentale de l'acte d'énonciation, qui peut avoir une portée transphrastique.

Il y a figure, dans un segment de discours, ou dans un discours tout entier considéré comme unité globale, lorsque l'effet de sens produit ne se réduit pas à celui qui est normalement engagé par le simple arrangement lexico-syntaxique de l'énoncé²⁸⁴. Cette différence sémantico-expressive implique par conséquent un acte particulier d'encodage de la part du producteur du discours, solidaire d'un acte particulier de décodage de la part du ou des récepteurs; elle autorise également l'interprétation conformément aux deux théories classiques et contradictoires, selon lesquelles la figure est un ornement, volontairement placé et aisément amovible, ou au contraire un moyen d'expression nécessaire et inévitable par rapport à un impossible degré zéro. Les figures sont souvent mêlées; les critères de repérage et de classement des figures ne doivent pas faire oublier leur caractère généralement mixte, imbriqué, dans la vie du discours. On a proposé de cataloguer les figures sous deux grandes catégories: macrostructurales et microstructurales, qu'on a présentées aux pages 96-97 du chapitre 4. Le fait d'étudier une figure, ou un lieu figuré, équivaut à isoler la ou les figures, démonter et, évidemment, traduire en degré zéro d'expression.

La rhétorique classique a soigneusement répertorié les figures dont les plus connues sont l'«antanaclase», l'«antithèse», l'«ellipse», la «métaphore», la «métonymie», le «polysyndète», l'«hyperbate», l'«anacoluthie», l'«allégorie», l'«apostrophe», la «prétéritie», la «conglobation», la «prolepse», la «paronomase», la «synecdoque», le «zeugma». Les figures sont traditionnellement classées en quatre grandes catégories: les «figures de diction» encore appelées «figures de mots», formées à partir du signifiant,

²⁸² ARISTOTE, *Rhétorique*, introduction de Meyer M., traduction de Ruelle Ch.-É., revue par Vanhermelryck P., commentaires de Timmermans B., Le Livre de Poche, Paris 1991. On cite l'édition qu'on a lue.

²⁸³ Cf. MEYER M., *Principia rhetorica. Théorie générale de l'argumentation*, Fayard, Paris 2008.

²⁸⁴ Cf. MAZALEYRAT J. – MOLINIÉ G., *Vocabulaire de la stylistique*, PUF, Paris 1989.

des éléments sonores d'un mot, d'un groupe syllabique, qui ont un lien bien étroit avec les lieux morphologiques; les «figures de sens», plus spécifiquement appelées tropes qui, selon une perspective générique et approximative, consistent dans le passage du sens propre au sens figuré; les «figures de construction» formées à partir de l'altération de la morphosyntaxe, dont certaines servent à construire des passages entiers du discours; les «figures de pensée», qui concernent la signification globale d'un énoncé et résultent d'opérations portant sur les relations logiques ou sur la valeur de vérité de l'énoncé.

Les figures de mot et les figures de phrase ou de construction, et même les tropes, répondent à un *modus operandi* que l'on peut considérer comme ayant été théorisé de façon définitive par le Groupe Mμ. Quatre opérateurs engendrent le figuratif qui donne corps aux figures: la suppression (de syllabes ou de mots) pour la négation (-), l'adjonction, la suppression-adjonction, qui est ce que nous appelons la modification et qui peut aller jusqu'à la condensation en mots nouveaux, et l'inversion; ces opérations sont en acte dans les figures traitées au chapitre 4. Les +, les -, les + ou -, ont toutes pour mission d'évoquer une question, ce qui n'équivaut pas forcément à soulever un problème. Ces mêmes opérations se retrouvent dans les figures de grammaire ou de construction: la ressemblance, l'opposition, l'apposition, l'élision, les constructions hachées («asyndète») et les ellipses forment le pendant phonétique, comme d'ailleurs, du côté phrastique, l'adjonction («épiphore») ou l'accumulation redondante («Je l'ai vu, de mes yeux»), qui peut n'être que juxtaposition²⁸⁵. Les figures de son s'avèrent plus légères que celles de construction, parce qu'elles présentent une question, jugée comme peu problématique, sur le modèle d'oppositions qui semblent fortuites. Dans les figures de construction, le composant descriptif et narratif est plus élaboré, pour rendre non problématique une question qui l'est davantage que lorsqu'on joue sur les rythmes et les différentielles phonétiques.

²⁸⁵ Cf. MEYER M., *Principia rhetorica. Théorie générale de l'argumentation*, Fayard, Paris 2008.

Parmi les figures de sens, selon Jakobson, la «métaphore» et la «métonymie» sont les deux figures essentielles puisqu'on les retrouve dans les catégories fondamentales du langage: la «sélection» et la «combinaison»²⁸⁶. C'est en ce sens qu'il les désigne respectivement comme «les pôles métaphorique et métonymiques» dominant dans la structure du langage. Le trope énonce une réponse qu'il permet d'inférer, ce que Meyer appelle une réponse problématologique. Les tropes sont toujours des identités ou des coïncidences, d'où le rôle prééminent qu'on a souvent attribué à la métaphorisation²⁸⁷. Il s'agit de télescoper, d'avalier les différences, de présenter le problématique comme une réponse, afin d'économiser un argument dont il est comme le résumé.

La différence entre la rhétorique comme procédé et les opérations argumentatives tient à ce que celle-là prétend éliminer les questions par le simple fait d'en proposer les réponses, alors que l'argumentation prend les questions à bras-le-corps et envisage expressément le pour et le contre. La rhétorique fait l'économie d'un tel examen et laisse à l'auditoire le soin de compléter la réponse²⁸⁸.

Chaque fois, la réponse offerte par les figures de pensée renvoie plus ou moins à autre chose, ajoute, retranche, modifie, écarte, nie ou oppose, pour moduler la distance qui est déterminée par le caractère problématique de la question soulevée. Le langage est essentiel dans les figures de pensée; une concession, une antithèse, pour ne prendre que ces deux exemples, relèvent autant de la construction langagière que de la stratégie entre interlocuteurs dans la négociation de leur distance. Les figures de pensée seraient la transposition de l'*ad rem* en *ad hominem*²⁸⁹, ce qui entraîne la subjectivité et l'intersubjectivité. Dans ces figures on observe que l'orateur parle d'autres gens, d'émotions, de valeurs, qu'il le fait avec calme ou force, avec franchise ou retenue, pour jouer sur l'opposition éventuelle avec autrui.

²⁸⁶ Cf. POU GEOISE M., *Dictionnaire de rhétorique*, Colin, Paris 2001.

²⁸⁷ Cf. MEYER M., *Principia rhetorica. Théorie générale de l'argumentation*, Fayard, Paris 2008.

²⁸⁸ Cf. MEYER M., *Principia rhetorica. Théorie générale* supra, Fayard, Paris 2008.

²⁸⁹ Cf. MEYER M., *Principia rhetorica. Théorie générale de l'argumentation*, Fayard, Paris 2008.

Pour sa part, la stylistique de l'individu se superposera dans une certaine mesure à la stylistique rhétorique. Elle étudiera ce qui se crée d'individuel à partir d'un style d'époque et au-delà des lieux. Pour mesurer la spécificité de l'œuvre étudiée, cette deuxième rhétorique aurait besoin de renforcer, de corriger ou de récuser la notion de l'*écart*, si souvent malmenée depuis trente ans par ses adversaires. La spécificité ne peut être connue que grâce à des comparaisons; il s'agira de voir alors dans quelle mesure les topiques établies pour chaque auteur par la première stylistique s'éloignent l'une de l'autre; la topique étant l'ensemble des lieux sur lequel s'appuie un être humain lorsqu'il veut communiquer avec ses semblables, il est peu probable que des topiques soient entièrement identiques.

De notre point de vue, la stylistique de l'individu s'intègre dans une stylistique rhétorique dans la mesure où elle est forcée d'admettre que la norme précède l'écart, que les lieux précèdent les figures. Si toutes les topiques étaient les mêmes, personne ne s'écarterait de la norme et chaque lieu générerait toujours la même figure: l'altérité et la dissociation sont signe de l'inadéquation, d'un vide à remplir, d'un vide que nous avons l'habitude de désigner par les termes imprécis d'écart et d'ornement et qui renvoie à une problématique plus générale

Rien n'est plus exemplaire à cet égard, au XX^e siècle, que les attitudes respectives de Magritte et de Ponge. «Un objet ne tient pas tellement à son nom – écrit le peintre dans l'un des numéros de la *Révolution surréaliste* –, qu'on ne puisse lui en trouver un autre qui lui convient mieux»²⁹⁰. L'œuvre de Magritte dénonce cette incertitude inquiétante, là où l'œuvre de Ponge s'y installe richement, presque triomphalement: l'épaisseur des choses est donnée, leur opacité est inépuisable²⁹¹; il s'agit alors d'y opposer, dans une attitude de fête et de combat, la solennelle épaisseur des mots. Pour preuve cette recherche est portée par l'hypothèse selon laquelle la figure n'est pas un décalage par rapport au langage ordinaire, mais une configuration qui lui appartient fondamentalement et qui se rencontre donc dans le discours scientifique, comme c'est le cas dans le discours académique.

²⁹⁰ BENJAMIN P. – BRÉTON A. – MAGRITTE R., *La révolution surréaliste*, Librairie Corti J., dépositaire général Librairie Gallimard, Paris 1924-1929.

²⁹¹ Cf. MOLINIÉ G. – CAHNÉ P., *Qu'est-ce que le style*, PUF, Paris 1994.

Selon notre perspective le sens figuré n'est pas nécessairement impropre. On pourrait penser que le propre est ce qui décrit adéquatement et sans ambiguïté le réel. Mais comment définir celui-ci? La science nous a aussi appris que les faits n'étaient pas donnés, mais construits, et par ailleurs l'imagination et même ses chimères ne sont-elles pas aussi réelles que le réel sans envolée de la vie quotidienne?

En l'espèce les lieux de la qualité ont ceci de spécifique qu'ils résument, par une identité essentielle, comme aurait dit Aristote, une analogie, une correspondance, une comparaison, dont ils épargnent le développement. «Richard est un lion» abolit les termes de l'analogie, et il ne reste que l'idée essentielle, qui caractérise Richard aux yeux de l'orateur. C'est une figure puissante, qui correspond à un lieu puissant lui-même: l'identité forte, encore que non littérale²⁹². La réponse «Richard est courageux, les lions sont courageux, donc Richard est comme eux», est une inférence dont la formule «Richard est un lion» fait l'économie.

De même que la logique naturelle n'est pas une logique dégradée, abâtardie par rapport à la logique formelle, le sens figuré n'est pas l'abaissement, lié à l'impossible transparence des consciences, d'un sens propre idéal et indécidable. On posera donc comme l'une des propriétés du langage le principe de cette opposition entre le sens propre et le sens figuré, mais non la primauté du sens propre car propre et figuré se déterminent l'un par l'autre. A côté des fonctions cognitive et référentielle, l'une des trois grandes fonctions du langage est la fonction symbolique par laquelle les signes, détachés de leur référent, se mettent en relation les uns par rapports aux autres pour construire des univers nouveaux, une nouvelle référence²⁹³. On considère que l'adéquation au réel, qui fonderait le sens propre, n'est qu'un cas particulier, qu'une réduction au vérifiable d'une faculté infinie de créer des significations.

Au chapitre 5 on a illustré les deux définitions courantes d'allégorie, une figure de pensée qui offre deux chaînes sémantiques, le *thème* et le *phore*, qui n'entrent jamais en contact. Le récepteur est donc susceptible

²⁹² Cf. MEYER M., *Principia rhetorica. Théorie générale de l'argumentation*, Fayard, Paris 2008.

²⁹³ Cf. GARDES-TAMINE J., *La rhétorique*, Colin, Paris 1996.

d'accepter l'une ou l'autre signification comme prioritaire, comme un degré zéro. En effet, si aucune intersection ne s'établit entre les deux séries signifiantes, elles sont indépendantes, et on ne peut même pas parler d'écart, parce qu'elles constituent deux degrés zéros.

En fait, la plupart des critiques ont fait remarquer l'étrangeté des figures employées dans le discours académique. Même si cette étrangeté leur est imposée par une volonté de rompre avec les habitudes, elle n'est pas une violation des règles ordinaires, car nul, s'il veut être compris, ne saurait se mettre en dehors des conventions de la communauté, mais bien plutôt l'exploitation de virtualités souvent délaissées²⁹⁴. Il n'y a pas donc d'anormalité, mais utilisation particulière du potentiel linguistique.

Cette longue série de réflexions laisse entendre que les figures constituent un ensemble majeur dans l'univers rhétorique. Le terme «rhétorique» est même quelquefois pris, inconsciemment, comme renvoyant à la seule organisation des figures. La tradition n'a cessé de répertorier et de classer de multiples groupes de figures, selon des rassemblements divers, hétérogènes, inégaux et contradictoires. Parmi les nomenclatures les plus répandues dans les traités post-latins, on relève les catégories de figures de mots, de pensée, de style; nous venons de mentionner les figures de diction, de construction, les tropes. Ces noms recoupent rarement des ensembles fixes: ils englobent parfois, sous les mêmes dénominations, des déterminations logico-discursives ou thématiques d'un tout autre ordre: les «lieux» (voir pp. 137-141). Enfin les exposés ont été longtemps obscurcis par manque de théorie sur une ambiguïté fâcheuse, que l'on peut présenter en opposant deux conceptions souvent implicites des figures: celles-ci sont des éléments purement libres et amovibles dans le discours, des ornements; ou elles sont au contraire obligatoires et inévitables, dans certaines situations discursives, notamment les interactions universitaires.

On préférera donc repartir *sur nouveaux frais*, pour tenter d'organiser, au moins dans ces tendances fortes, cette vaste nébuleuse. D'abord, une définition pratique: on admettra qu'il y a figure, dans un discours ou dans un fragment de discours académique, lorsque l'effet de sens produit ne se

²⁹⁴ Cf. GARDES-TAMINE J., *La stylistique*, Colin, Paris 1992.

réduit pas à celui qui est normalement engagé par l'arrangement lexical et syntaxique occurrent. Dès lors, il est évident que celui qui produit le discours, par rapport à un message à véhiculer, manipule son expression, alors que celui qui reçoit le discours, par rapport à un ensemble expressif donné, peut être conduit à ajuster des interprétations²⁹⁵.

Il est possible, et raisonnable, d'opposer deux seuls grands types de figures. Celles dont l'existence apparaît manifestement et matériellement, comme dans la phrase «ce matin, à la bibliothèque, un mammoth était assis à côté de moi»: on comprend assez spontanément que *mammoth* signifie /gros monsieur/ ou /grosse dame/; on appelle ce genre de figures microstructurales. Et celles dont l'existence n'est ni manifeste ni toujours matériellement isolable, comme dans la phrase «ce doctorant est vraiment très intelligent» qui, selon le contexte, peut signifier /ce doctorant est vraiment très intelligent/ ou /ce doctorant est vraiment très idiot/; on appelle ce second genre de figures macrostructurales. Il est simple de regrouper sous cette unique dichotomie toutes les variétés de figures, que l'on peut sous-catégoriser à souhait. Comme on l'a vu au chapitre 5 il est aussi possible d'intégrer les lieux dans les figures, sous la désignation générale de figures macrostructurales de second niveau²⁹⁶.

Dans les interactions universitaires du corpus, les figures sont souvent mêlées; elles ne sont pas non plus toujours parfaitement réalisées; elles semblent parfois appartenir à un stock bien usagé, ou au contraire témoigner d'une inventivité verbale assez originale. Enfin il peut y avoir, selon les traditions universitaires, des correspondances, du reste variables, entre l'emploi de certaines figures et certains niveaux de style ou de genre. Les figures sont donc consubstantielles à la rhétorique.

Finalement, il est souhaitable que les linguistes ne négligent pas le modèle pragmatique que fournit la rhétorique, avec sa logique du vraisemblable, sa sélection du savoir encyclopédique et surtout avec ses méthodes pour effectuer ce choix. Aristote appelle «topique vide» les

²⁹⁵ Cf. MOLINIÉ G., *Dictionnaire de rhétorique*, Librairie générale française, Paris 2001.

²⁹⁶ Cf. MOLINIÉ G., *Dictionnaire de rhétorique*, Librairie générale française, Paris 2001.

schémas universels de l'argumentation²⁹⁷, envisagés comme une « grille » que les universitaires sont censés suivre pendant leurs conversations. Tout en respectant cette grille, par l'intermédiaire des figures de sens, de construction et de pensée, chaque chercheur élabore les étapes de sa propre topique, en d'autres termes de son style argumentatif. Les interactions entre académiques sont à la fois le théâtre où se construisent des connaissances et le lieu qui rend possible d'observer et de décrire leur émergence. Ce programme a analysé la science en train de se dire, au lieu de se limiter à la science dite, et si on veut rendre compte des activités intellectuelles des chercheurs, le fait de les observer, permet, plutôt que de recueillir un dire *sur* leurs pratiques, de recueillir des dires *dans* leurs activités²⁹⁸. Dans cet ouvrage on a caractérisé sur le plan linguistique l'élaboration collective de la signification par l'intermédiaire de l'argumentation, à partir de l'organisation des échanges des réunions d'équipe, au fil desquels les savoirs naissent et se transforment suite à des déploiements d'une parole qui s'encadre dans des dynamiques rhétoriques de désaccord et d'accord.

²⁹⁷ Cf. Società di Linguistica italiana (SLI 14), *Retorica e scienze del linguaggio*, Bulzoni, Roma 1980.

²⁹⁸ Cf. MONDADA L., *Chercheurs en interaction. Comment émergent les savoirs*, (Le Savoir Suisse), Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne 2005.

7. BIBLIOGRAPHIE

ADAM J.-M., *Les textes: types et prototypes. Récit, description, argumentation, explication et dialogue*, Nathan, Paris 1992.

ADAM J.-M., *Linguistique textuelle. Des genres de discours aux textes*, Nathan, Paris 1999.

ALONSO D., *L'erreur de Descartes*, Odile Jacob, Paris [1994] 2001.
On cite l'édition qu'on a consultée.

ANDERSEN H., *Abductive and deductive change*, «Language», n. 49, 1973, cité de MCMAHON A., *Understanding Language Change*, Cambridge 1994.

ANONYME, *Retorica a Caio Erennio*, tr. it. par Locatelli G., Società anonima notari, Villasanta (Milano) 1931.

ANONYME, *Rhetorica ad Herennium*, Harvard University Press, Cambridge, MA 1954.

ANONYME, *Rhétorique à Hérennius*, (Collection des universités de France), texte établi et traduit par Achard G., Les Belles Lettres, Paris 1989.

ANSCOMBRE J.-C. – DUCROT O., *L'Argumentation dans la langue*, Mardaga, Liège 1988.

ANSCOMBRE J.-C. (éd.), *Théorie des topoi*, Kimé, Paris 1995.

ARISTOTE, *La Poétique*, Texte, traduction, notes par Dupont-Roc R. et Lallot J., Seuil, Paris 1980. On cite l'édition qu'on a consultée.

ARISTOTE, *Rhétorique*, introduction de Meyer M., traduction de Ruelle Ch.-É., revue par Vanhermelryck P., commentaires de Timmermans B., Le Livre de Poche, Paris 1991. On cite l'édition qu'on a lue.

AUER J.-C.-P., *Referential problems in conversation*, «Journal of pragmatics», n° 8, 1984.

AUGENOT M., *La parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*, Payot, Paris 1980.

AUSTIN J.-L., *Quand dire, c'est faire*, tr. fr. par Lane G., Seuil, Paris 1970. On cite l'édition qu'on a consultée.

BALLY CH., *Linguistique générale et linguistique française*, Francke S.-A., Berne [1932] 1950³.

BALLY CH., *Traité de stylistique française*, Georg-Klincksieck, Genève-Paris, 2 vv., v. I, 1951; v. II, 1983.

BARTHES R., *L'ancienne rhétorique. Aide-mémoire*, «Recherches rhétoriques», Points, Paris 1994.

BASILE G. – CASADEI F. – LORENZETTI L. – SCHIRRU G. – THORNTON A.-M., *Linguistica generale*, Carocci, Roma 2010.

BAYLON CH. – FABRE P., *La sémantique*, Nathan, Paris 1979.

BAYLON CH. – MIGNOT X., *Initiation à la sémantique du langage*, Nathan, Paris 2000.

BENJAMIN P. – BRÉTON A. – MAGRITTE R., *La révolution surréaliste*, Librairie Corti J., dépositaire général Librairie Gallimard, Paris 1924-1929.

BENVENISTE É., *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, Paris, t. II, Gallimard, Paris 1974.

BERTINETTO P.-M., *Limiti dell'analisi linguistica della metafora*, «Journal of Italian Linguistics», 1979.

BLACK M., *Models and metaphor. Studies in language and philosophy*, Cornell University, Ithaca, London 1975.

BLANCHE-BENVENISTE CL., *Quelqu'un... quelquefois*, in «Verbum», Publications universitaires de Nancy, n°. 25, 2003.

BLOOR D., *The strengths of the strong programme*, «Philosophy of the Social Sciences», n°. 11, 1981.

BODEN D., *The Business of Talk. Organization in Action*, Polity Press, London 1994.

BONHOMME M., *Pragmatique des figures du discours*, Honoré Champion, Paris 2005.

BONHOMME M., *Linguistique de la métonymie*, (Sciences pour la communication, 16), préface de Le Guern M., Lang, Berne 1987.

BOURDIEU P., *Ce que parler veut dire*, Fayard, Paris 1982.

BRIZ A., *Un sistema de unidades para el estudio del lenguaje coloquial*, «Oralia», n° 7, Madrid 2003.

BRUNOT F., *La pensée et la langue. Méthode, principes et plan d'une théorie nouvelle du langage appliquée au français*, Massivan, Paris 1936.

CALLON M. (éd.), *La science et ses réseaux. Genèse et circulation des faits scientifiques*, Découverte, Paris 1988.

CHARBONNEL N., *La tâche aveugle. L'important, c'est d'être propre*, Presses Universitaires de Strasbourg 1991.

CHARBONNEL N. – KLEIBER G., *La métaphore entre philosophie et rhétorique*, Presses Universitaires de France (PUF), Paris 1999.

CILIBERTI A. – ANDERSON L., *Le Forme della comunicazione accademica*, Angeli, Milano 2000.

CISLARU G. – GUÉRIN A. – MORIN O., *L'acte de nommer. Une dynamique entre langue et discours*, Presses Sorbonne nouvelle, Paris 2007.

CLYNE B., *Cultural differences in the organization of academic text*, «Journal of Pragmatics», 11 (1987).

COHEN J., *Structure du langage poétique*, Flammarion et Cie, Paris 1966.

COMBETTES B. – KARABÉTIAN E.-S., *La stylistique entre rhétorique et linguistique*, «Langue française», n° 135, Paris 19 (2002).

COSNIER J. – KERBRAT-ORECCHIONI C. (sous la direction de), *Décrire la conversation*, Presses universitaires, Lyon 1987.

COURNOT A., *Souvenirs (1760-1860)*, Hachette, Paris 1913.

DE CORMENIN L.-M., *Livre des orateurs*, in SALAZAR PH.-J., *L'art de parler. Anthologie de manuels d'éloquence*, Klincksieck, Genève 2003.

DE LA RAMÉE P., *Dialectique 1555. Un manifeste de la Pléiade*, édité par Bruyère N., Vrin, Paris 1996.

DEMAZIÈRE D. – DUBAR CL., *Analyser les entretiens biographiques*, Nathan, Paris 1997.

DE PRADENNE V., *Les fraudes en archéologie préhistorique*, Millon, Grenoble 1993.

DESCOMBES V., *Les institutions du sens*, Éd. de Minuit, Paris 1996.

DI GIROLAMO C., *Glossematics and the Theory of Literature*, «Lingua e stile», n°. 11, 1976.

DOUAY-SOUBLIN FR., «La rhétorique en France au XIX^e siècle à travers ses pratiques et ses institutions: restauration, renaissance, remise en cause», dans *Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne, 1450-1950*, sous la direction de Fumaroli M., Presses Universitaires de France (PUF), Paris 1999.

DUBOIS J. – ÉDELINE F. – KILNKENBERG J.-M., *Rhétorique générale*, édité par le Groupe Mµ (Liège, Belgique), Larousse, Paris 1970.

DUCROT O., *Dire et ne pas dire, principes de sémantique linguistique*, Hermann, Paris 1972.

DUMARSAIS – FONTANIER, *Des tropes ou des différents sens*, présentation, notes et traduction de Douay-Soublin Fr., Flammarion, Paris [1730] 1988.

VAN EEMEREN FR.-H. – GROOTENDORST R., *La Nouvelle dialectique*, tr. fr. par Bruxelles S. – Doury M. – Traverso V., Kimé, Paris 1996. On cite l'édition qu'on a consultée.

EEGGS E. (éd.), *Topoi, discours, arguments*, Franz Steiner Verlag, Stuttgart 2002.

FAUCONNIER G., *Espaces mentaux*, Minuit, Paris 1984.

FERNANDEZ J., *Les particules énonciatives*, Presses Universitaires de France (PUF), Paris 1994.

FEYERABEND K., *Dialogo sul metodo*, Sagittari Laterza, Roma-Bari 1976. On cite l'édition qu'on a lue.

FONAGY I., *Situation et signification*, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam-Philadelphie 1982.

FOUQUELIN A., *La Rhétorique française (1555) dans Traités de poétique et de rhétorique de la Renaissance*, introduction, notice et notes de Goyet Fr., Le Livre de Poche, Paris 1990.

FURUKAWA N., *Grammaire de la prédication seconde*, Louvain-La-Neuve 1996.

GALATOLO R. – PALLOTTI G., *La conversazione*, Cortina, Milano 1991.

GALISSON R., *De la langue à la culture par les mots*, CLÉ International, Paris 1991.

GARAVELLI-MORTARA B., *Manuale di retorica*, Bompiani, Milano [1989] 1993⁷.

GARAVELLI-MORTARA B., *Le figure retoriche: effetti speciali della lingua*, Bompiani, Milano 1994.

GARAVELLI-MORTARA B., *Il parlar figurato. Manualletto di figure retoriche*, Laterza, Roma-Bari 2010.

GARCÍA-BERRIO A., *Teoría de la Literatura*, Cátedra, Madrid 1989.

GARDES-TAMINE J., *La rhétorique*, Colin, Paris 1996.

GARDES-TAMINE J. – PELLIZZA M.-A., «Pour une définition restreinte de l'allégorie», dans GARDES-TAMINE J. (éd.), *L'allégorie corps et âme. Entre personnification et double sens*, Publications de l'Université de Provence, Peter Lang, Berne 2002.

GARDES-TAMINE J., *Pour une grammaire de l'écrit*, Belin, Paris 2004.

GARDES-TAMINE J., «Normes ou canons dans la description grammaticale», dans *Aspects normatifs du discours linguistique*, édité par Siouffi G. et Steuckardt A., Paris 2007.

GAUDIN F. – GUESPIN L., *Initiation à la lexicologie française*, Duculot, Bruxelles 2000.

GEERTS W., *Sulla sintassi della metafora*, in SLI (14), *Retorica e scienze del linguaggio*, Roma 1980.

GENTILHOMME Y., *Les ensembles flous en linguistique*, «Linguistique théorique et appliquée», Bucarest 1968.

GÉRUZEZ E.-N., *Cours d'éloquence*, in SALAZAR PH.-J., *L'art de parler. Anthologie de manuels d'éloquence*, Klincksieck, Genève 2003.

GHIAZZA S. – NAPOLI M., *Le figure retoriche. Parola e immagine*, Zanichelli, Bologna 2007.

GIANFORMAGGIO L., *Gli argomenti di Perelman. Dalla neutralità dello scienziato all'imparzialità del giudice*, Edizioni di comunità, Milano 1973.

GOFFMAN E., *Les rites d'interaction*, Minuit, Paris 1975.

GOFFMAN E., *Façons de parler*, Minuit, Paris 1992.

GOODWIN CH. – GOODWIN M.-H., *Gesture and Coparticipation in the Activity of Searching for a Word*, «Semiotica», 1-2, vol. 62, 1986.

GROSJEAN L. – MONDADA L., *La négociation au travail*, Presses universitaires (ARCI), Lyon 2004.

GUIRAUD A.-M., *Les emplois corrélatifs de parfois, quelquefois et des fois*, «Discours», 2 (2008).

HAEGEMAN L. – GUÉRON J., *English Grammar*, Blackwell, Oxford 1999.

HAMON PH., *Introduction à l'analyse du descriptif*, Hachette, Paris 1981.

HERSCHEBERG-PIERROT A., *Le Dictionnaire des idées reçues de Flaubert*, Presses Universitaires de Lille, 1988.

HIDALGO A. – PADILLA X., *Los subactos*, «Oralia (ILSE)», n°. 9, Madrid 2006.

HJELMSLEV L., *Prolégomènes à une théorie du langage*, Minuit, Paris [1943] 1971. On cite l'édition qu'on a consultée.

JAUBERT A. – LEVY J.-M., *[Auto-] critique de la science*, Seuil, Paris 1973.

KERBRAT-ORECCHIONI C., *L'isotopie*, U.E.R. des Sciences du langage, Université de Lyon II, 1976.

KERBRAT-ORECCHIONI C., *La connotation*, Presses Universitaires, Lyon 1977.

KERBRAT-ORECCHIONI C., *L'énonciation de la subjectivité dans le langage*, Colin, Paris 1980.

KERBRAT-ORECCHIONI C., *L'implicite*, Colin, Paris 1986.

KERBRAT-ORECCHIONI C., *La conversation*, Seuil, Paris 1996.

KERBRAT-ORECCHIONI C., *Les interactions verbales*, Colin, Paris 2004, 3 vv.

KERBRAT-ORECCHIONI C., *Le discours en interaction*, Colin, Paris 2005.

KLEIN G., *Interazione tra retorica, pragmatica e linguistica*, in Società di Linguistica italiana (SLI 14), *Retorica e scienze del linguaggio*, Bulzoni, Roma 1980.

KOPPERSCHMIDT J., *Allgemeine Rhetorik. Einführung in die Theorie der persuasiven*, Kommunikation Kohlhammer, Verlag, Stuttgart 1973.

LAKOFF G. – JOHNSON M., *Les Métaphores de la vie quotidienne*, Éditions de Minuit, Paris [1980] 1985.

LAMY B., *La Rhétorique ou l'Art de parler*, édition critique avec introduction et notes de Noille-Clauzade Ch., Champion H., Paris [1675] 1998.

L'art de penser: la logique de Port-Royal (1662-1683), publié par Bruno baron von Freytag Löringhoff et Brekle H.-E., Frommann, Stuttgart 1967, 3 tt.

LÉBART L. – SALEM A., *Statistique textuelle*, Dunod, Paris 1994.

LEHMANN A. – MARTIN-BERTHET F., *Introduction à la lexicologie*, Dunod, Paris 1998.

LONGIN, *Traité du Sublime*, tr. fr. par Boileau-Despréaux N., Hiard, Paris 1835. On cite l'édition qu'on a consultée.

LYOTARD J.-FR., *Discours, figures*, Klincksieck, Genève 1971.

MAINGUENEAU D., *Analyser les textes de communication*, Colin, Paris 2008.

MAINGUENEAU – DARDY CL. – DUCART. D., *Un genre universitaire. Le rapport de soutenance de Thèse*, Presses Universitaires du Septentrion, Savoir Mieux, Villeneuve-d'Ascq 2002.

MARCHAND P., *L'analyse du discours assistée par ordinateur. Concepts et outils*, Colin, Paris 1998.

MARMONTEL J.-FR., *Éléments de littérature*, Desjonquères [1787] 2005.

MAZALEYRAT J. – MOLINIÉ G., *Vocabulaire de la stylistique*, Presses Universitaires de France (PUF), Paris 1989.

MAZALEYRAT H. – RUDEL A., *Construction de la signification et des régularités sémantiques*, Université Blaise Pascal, Clermont-Ferrand 2009.

MCMAHON A., *Understanding Language Change*, University Press, Cambridge 1994.

MERLINI-BARBARESI L., *Complexity in Language and Text*, PLUS, Pisa 2009.

MEYER M. (dir.), *Histoire de la rhétorique. Des Grecs à nos jours*, Le Livre de Poche, Paris 1999.

MEYER M., *Questions de rhétorique. Langage, raison et séduction*, Librairie générale française, Paris 1993.

MEYER M., *Le Philosophe et les passions*, Le Livre de Poche, Paris 1991.

MEYER M., «Conclusion: y a-t-il un fondement possible à l'unité de la rhétorique», dans MEYER M. – LEMPEREUR A. (éd.), *Figures et conflits rhétoriques*, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1988.

MEYER M., *De la problématologie. Philosophie, science et langage*, Mardaga, Bruxelles 1986.

MEYER M., *Logique, langage et argumentation*, Classiques Hachette, Paris 1982.

MEYER M., *Principia rhetorica. Théorie générale de l'argumentation*, Fayard, Paris 2008.

MEYER M. – LEMPEREUR A. (éd.), *Figures et conflits rhétoriques*, Éditions de l'Université, Bruxelles 1988.

MOLINIÉ G. – CAHNÉ P., *Qu'est-ce que le style*, Presses Universitaires de France (PUF), Paris 1994.

MOLINIÉ G., *Dictionnaire de rhétorique*, Librairie générale française, Paris 2001.

MOLINO J. – SOUBLIN F. – TAMINE J., *Problèmes de la métaphore*, «Langages», n°. 54, Paris 1979.

MONDADA L., *Chercheurs en interaction. Comment émergent les savoirs*, (Le Savoir Suisse), Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne 2005.

MORIER H., *Dictionnaire de poétique et de rhétorique*, Presses Universitaires de France (PUF), Paris [1961]1981.

MORPURGO-DAVIES A., *La Linguistica dell'Ottocento*, il Mulino, Bologna 1996.

MORTUREUX M-F., *La lexicologie entre langue et discours*, Sedes, Paris 1997.

NIKLAS-SALMINEN A., *La lexicologie*, Armand Colin, Paris 1997.

PÉGUY CH., «Cahiers de la Quinzaine», Paris 1900-1914.

PÉPIN J., *Mythe et allégorie. Les origines grecques et les contestations judéo-chrétiennes*, Études augustinienes 1976.

PERELMAN CH., *L'empire rhétorique. Rhétorique et argumentation*, Vrin, Paris 1977. On cite l'édition qu'on a consultée.

PERELMAN CH. – OLBRECHTS-TYTECA L., *Traité de l'argumentation. La Nouvelle rhétorique*, Presses Universitaires de France (PUF), Paris 1958. On cite l'édition qu'on a lue.

PERNOT L., *La Rhétorique dans l'Antiquité*, Le Livre de Poche, Paris 2000.

PICOCHÉ J., *Précis de lexicologie française*, Nathan, Paris 1977.

POTTIER B., *Linguistique générale. Théorie et pratique*, Klincksieck, Genève 1974.

POUGEOISE M., *Dictionnaire de rhétorique*, Colin, Paris 2001.

PRANDI M., *Grammaire philosophique des tropes. Mise en forme linguistique et interprétation discursive des conflits conceptuels*, Les Éditions de Minuit, Paris 1992.

PROUDHON P.-J., *Système des contradictions économiques ou Philosophie de la misère*, édité par Picard R., Slatkine, Genève-Paris 1992.

RABATEL A., *Figures et point de vue*, «Langue Française» n°. 160, Paris 2008.

REBOUL O., *Introduction à la rhétorique. Théorie et pratique*, Presses universitaires, Paris [1991] 1994².

REBOUL O., *La rhétorique*, Que sais-je?, Presses Universitaires de France (PUF), Paris 1984.

RICHARDS I.-A., *The philosophy of rhetoric*, Oxford University, New York 1965.

RICOEUR P., *La métaphore vive*, Seuil, Paris 1975.

RIFFATERRE M., *La métaphore filée dans la poésie surréaliste*, «Langue française» n° 3, *La stylistique*, Paris 1969.

ROSS W.-D., *Aristote*, tr. fr. par Samuel J. Gordon & Breach, Paris-Londres-New York 1971. On cite l'édition qu'on a consultée.

ROTENSTREICH N., *The Epistemological Status of the Concrete Subjects*, «Revue internationale de Philosophie», cité de PERELMAN CH. – OLBRECHTS-TYTECA L., *Traité de l'argumentation. La Nouvelle rhétorique*, PUF, Paris 1958. .

ROULET E. et alii, *L'articulation du discours en français contemporain*, Lang, Berne 1985.

ROULET E., *La description de l'organisation du discours*, Lang, Berne 1999.

ROULET E. – FILLIETTAZ L. – GROBET A., *Un modèle et un instrument d'analyse de l'organisation du discours*, Lang, Berne 2001.

ROULET E. – BURGER M., *Les modèles du discours au défi d'un «dialogue romanesque». L'incipit du roman de R. Pinget «Le libera»*, Presses Universitaires de Nancy (PUN), Nancy 2002.

SALAZAR PH.-J., *L'art de parler. Anthologie de manuels d'éloquence*, Klincksieck, Genève 2003.

SANDERS R., *Aspects of Figurative Language*, «Linguistics», n°. 96, 1973.

SMITH A., *La Richesse des nations*, Presses universitaires de France, Paris 1995, cité de PERELMAN CH. – OLBRECHTS-TYTECA L., *Traité de l'argumentation. La Nouvelle rhétorique*, PUF, Paris 1958.

Società di Linguistica italiana (SLI 14), *Retorica e scienze del linguaggio*, Bulzoni, Roma 1980.

TAMBA I., *Le Sens figuré*, Presses Universitaires de France (PUF), Paris 1981.

TAMINE J., *Métaphore et syntaxe*, «Langages», n° 54, *La Métaphore*, Paris 1979.

TRAVERSO V., *Conversations familières. Analyse pragmatique*, Presses universitaires, Lyon 1996.

WEINRICH U., *Explorations in Semantic Theory*, Mouton, The Hague 1972.

WEINRICH H., *Grammaire textuelle du français*, Didier-Hatier, Paris 1989.

WODAK R., *Multiple Identities: The Roles of Female Parliamentarians*, in HOLMES J. – MEYERHOFF M., *The Handbook of Language and Gender*, Blackwell, London 2003.

ZIMMERMANN KL. (directeur), «Revista Internacional de Lingüística Iberoamericana (RILI)», n°. 5, Madrid-Berlín 2007.

Œuvres littéraires citées:

BERNANOS G., *Essais et écrits de combat*, édité par Estève M., Gallimard, Paris 1995.

BOILEAU-DESPRÉAUX N., *Satires, épîtres, L'art poétique*, Gallimard Poésie, Paris 1985.

CATULLUS G.-V., *Liber*, (Biblioteca sriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana), edidit Schuster M., curavit Eisenhut W., Teubner, Lipsia 1958.

CÉSAR J., *Guerres des Gaules*, (Collection des universités de France), tr. fr., intr. et notes par Constants L.-A., Les Belles Lettres, série latine, Paris 1924. On cite l'édition qu'on a lue.

CORNEILLE P., *Le Cid (1637-1660)*, nouv. éd. établie par Forestier G., Société des textes français modernes, Paris 1992.

CORNEILLE P., *Horace*, édité par Eugène C., Presses pocket, Paris 1993, acte II, scène 6.

DÉMOSTHÈNE, *Sur la couronne*, in DÉMOSTHÈNE – D'ESCHINE, *Œuvres complètes*, tr. fr. par Stiévenart J.-F., Libraires Didot, Paris 1861. On cite l'édition qu'on a lue.

DE MUSSET A., *Il ne faut jurer de rien* et *Lorenzaccio*, in DE M. A., *Œuvres complètes*, Seuil, Paris 1963.

IONESCO E., *La cantatrice chauve*, Suivi de *La leçon*, (Folio, 236), Gallimard, Paris [1954] 1990.

MOLIÈRE, *L'Avare*, édité par Chupeau J., Gallimard, Paris 1993.

MONTALE E., *Ossi di seppia*, (Poesia del Novecento, 62), édité par Cataldi P. et D'Amely Fl., Oscar Mondadori, Milano 2003.

PASCAL BL., *Les Pensées*, Hachette, Paris [s.d.].

PROUST M., *Combray* in *A la recherche du temps perdu. Du côté de chez Swann*, (folio classique, 1924), Gallimard, Paris 1988.

RACINE J., *Britannicus* (1669), acte II, scène 2, in R. J., *Œuvres complètes. Théâtre, poésie*, (Bibliothèque de la Pléiade, 5), édité par Forestier G., Gallimard, Paris 1999.

VERGILIUS MARO P., *Aeneidos*, Recensit Remigius Sabbadini, Curavit Aloisius Castiglioni, 4^e édition, Paravia, Torino 1958.

VIRGILE, *Énéide*, tr. fr. par Bellessort A., Les Belles Lettres, Paris 1962. On cite l'édition qu'on a lue.

VOLTAIRE, *La prude*, in V., Tome huitième, contenant *L'enfant prodigue, Nanine, La prude*, Libraires Associés, Amsterdam 1777.

Cours suivis aux Universités de Pise et de la Sorbonne-Paris IV:

GARDES-TAMINE J., *Rhétorique et poétique française du XIX au XXI siècles*, séminaire de l'A. U. 2008-2009, Université de la Sorbonne – Paris IV, U.F.R. de Langue française.

GARDES-TAMINE J., *De la figure à la configuration*, séminaire de l'A. U. 2009-2010, Université de la Sorbonne – Paris IV, U.F.R. de Langue française.

GARDES-TAMINE J., *La construction du texte*, Université La Sorbonne (Paris IV), séminaire de l'A.U. 2010-2011.

HEPP M., *La metafora nel linguaggio letterario e giornalistico tedesco*, séminaire de mercredi 19 mai 2010, 14h30-17h30, Salle des Réunions du Département de Linguistique, Université de Pise.

GRILLI A., *Idea poetica, idea comica e metafora presa alla lettera*, séminaire de lundi 10 mai 2010, 14h30-17h30, Sala delle Colonne du Département de Linguistique, Université de Pise.

POGLIANO CL. – BARROTTA P. – BARSANTI G., *Scienze e metafora*, séminaire de mardi 18 mai 2010, 14h30-17h30, Sala delle Colonne du Département de Linguistique, Université de Pise.

SOUTET O., *Systématisation historique de la langue française*, séminaire de l'A. U. 2008-2009, 2nd semestre, U.F.R. de Langue française, Université de la Sorbonne – Paris IV.